



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

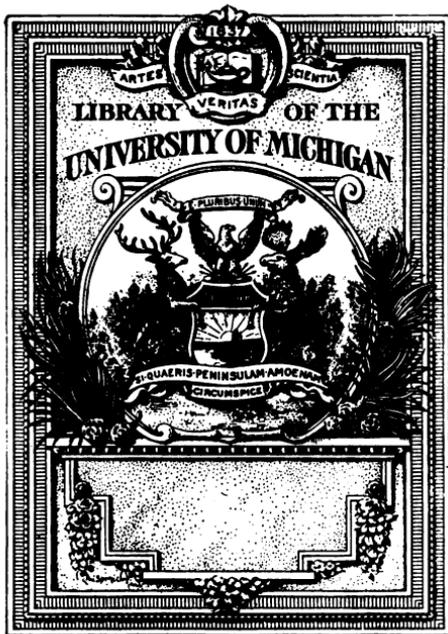
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

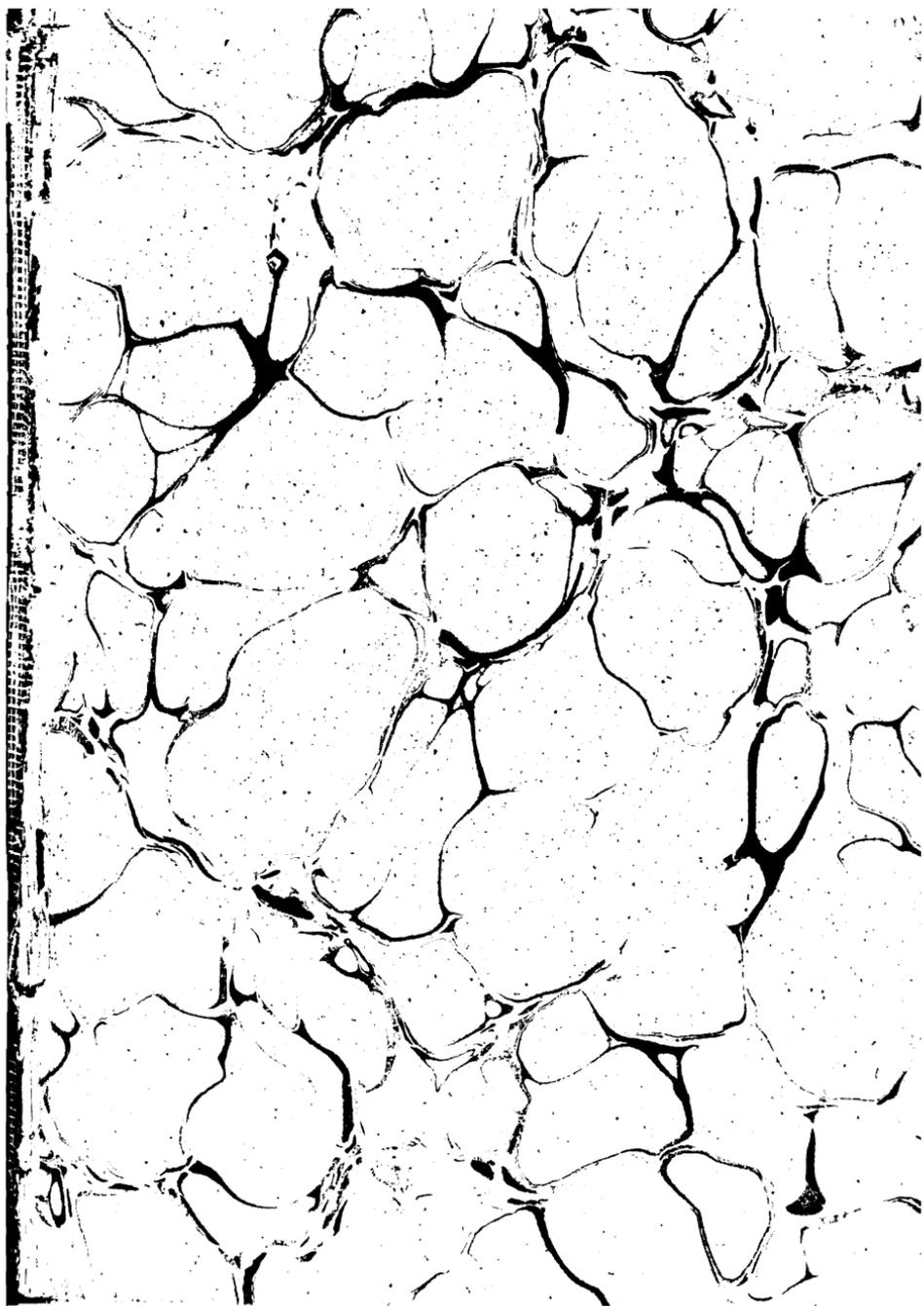
Nous vous demandons également de:

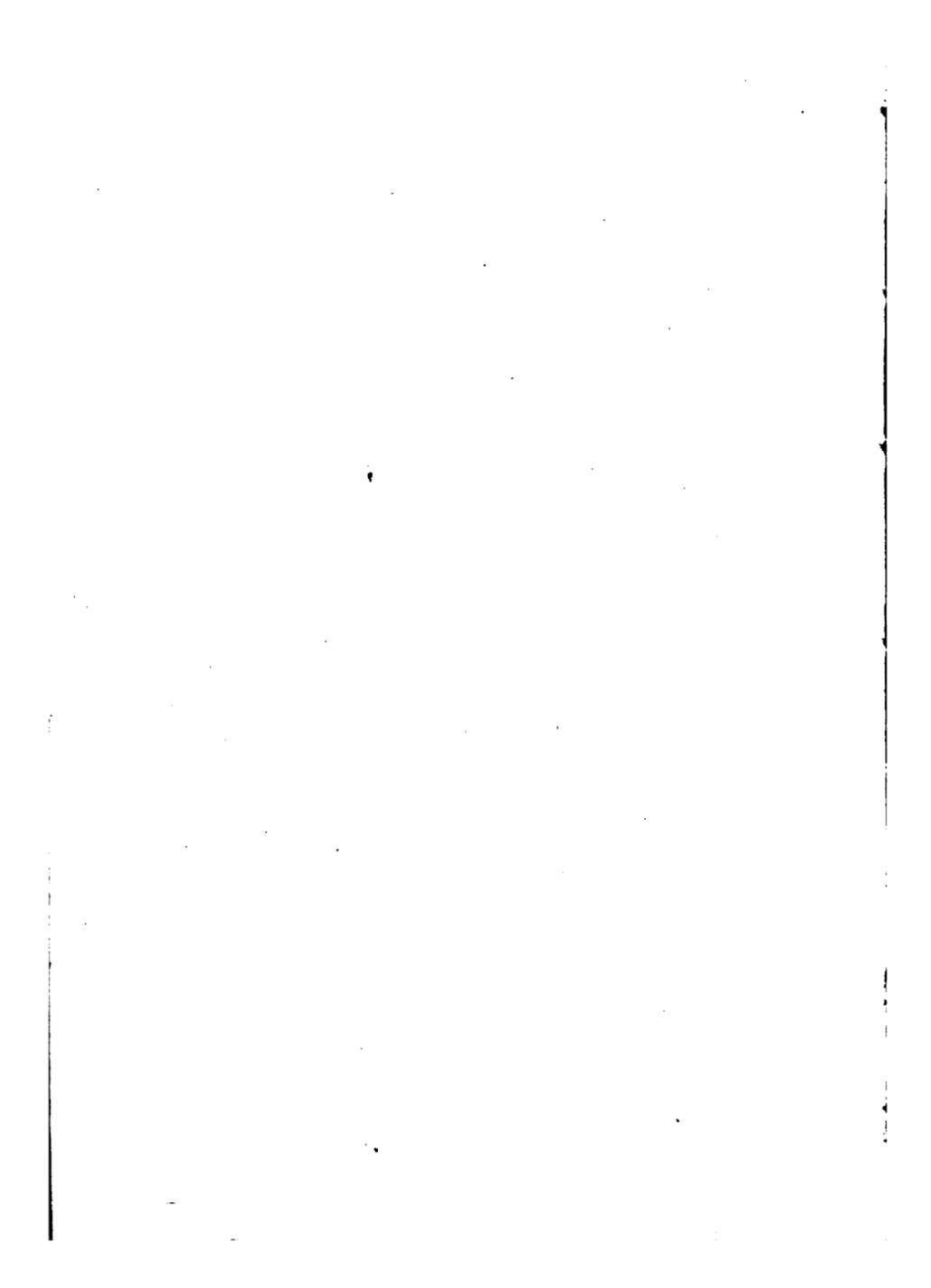
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







248  
C9754



LA  
FIGURANTE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre  
de la RENAISSANCE, le 5 mars 1896.

## DU MÊME AUTEUR

---

### THÉÂTRE

L'ENVERS D'UNE SAINTE, pièce en trois actes.

LES FOSSILES, pièce en quatre actes.

L'INVITÉE, comédie en trois actes.

L'AMOUR BRODE, pièce en trois actes.

### ROMAN

L'ÉTÉ DES FRUITS SECS, un volume.

LE SAUVETAGE DU GRAND-DUC, un volume.



*Il a été tiré à part, de cet ouvrage, 10 exemplaires  
sur papier de Hollande numérotés à la presse.*

FRANÇOIS DE CUREL

LA

# FIGURANTE

COMÉDIE EN TROIS ACTES



PARIS

P.-V. STOCK, ÉDITEUR

(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)

8, 9, 10, 11, GALERIE DU THÉÂTRE-FRANÇAIS

PALAIS-ROYAL

1896

Droits de reproduction, de traduction et d'analyse réservés pour  
tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

## PERSONNAGES

HENRI DE RENNEVAL, 36 ans . . . .	MM. GUITRY.
THÉODORE DE MONNEVILLE, 70 ans.	ANTOINE.
FRANÇOISE DE RENNEVAL, 20 ans.	M <sup>me</sup> J. THOMSEN.
HÉLÈNE DE MONNEVILLE, 35 ans.	M. LEGAULT.
MADAME GUILLERAND. . . . .	M. CARON.

---

Apr. 24. 16. M.A. J.

LA  
FIGURANTE

---

ACTE PREMIER

A la campagne, chez Monneville. Grand salon au rez-de-chaussée. Il communique avec le parc par l'intermédiaire d'un perron sur lequel ouvre une large baie vitrée placée au fond. Ce perron est lui-même pourvu de sièges rustiques. Dans le parc, sous un bouquet d'arbres, on distingue un banc.

---

SCÈNE PREMIÈRE

HÉLÈNE, HENRI.

Hélène maussade et impatiente, attend seule dans le salon. Henri arrive en tenue de cheval.

HÉLÈNE, allant au devant d'Henri.

Enfin!...

291369

HENRI, l'embrassant.

Pas moyen de venir plus vite ; j'avais le sous-préfet à déjeuner. Dès qu'il a été parti, j'ai fait seller mon cheval, et au galop jusqu'ici !... votre billet m'a mis sur des charbons ardents. Quel danger courons-nous ?

HÉLÈNE.

Danger, c'est peut-être beaucoup dire...

HENRI.

Votre mari que j'ai aperçu dans le parc, m'a fait un bonjour amical...

HÉLÈNE.

Il ne s'agit pas de lui... Hier, j'étais dans ce salon, en train de vous écrire ; ma lettre presque finie...

HENRI, agacé.

Il y en avait long ?

HÉLÈNE.

Très long... Tout à coup, je me rappelle avoir oublié une clef sur la cheminée de ma chambre.

HENRI.

Pan !... Ça y est !.. On a tripoté dans votre armoire à glace !... Combien de fois vous ai-je suppliée de brûler vos archives !... Mais vous, vous gardiez ce fatras pour amuser votre femme de chambre.

HÉLÈNE.

Ma femme de chambre n'a rien à voir dans cette

affaire... Votre correspondance est d'ailleurs sous un certain nombre de clefs, qu'il faudrait du temps pour démêler... Non, vos lettres sont intactes... c'est à la mienne qu'on a touché...

HENRI.

Celle que vous m'écriviez ?

HÉLÈNE.

Je n'ai fait qu'aller à ma chambre, et revenir... en tout, une petite minute...

HENRI.

Pendant laquelle votre tartine restait exposée sur le buvard ?

HÉLÈNE.

Hélas ! oui.

HENRI.

Adroit!... Enfin, cette lettre ?

HÉLÈNE.

Disparue !

HENRI.

Tout à fait ?

HÉLÈNE.

Fondue... volatilisée... disons : volée ! On a profité de mon absence pour la prendre.

HENRI.

Bah ! Avez-vous bien cherché ?

HÉLÈNE.

Remué ciel et terre... Rien !

HENRI.

Cré nom de nom ! Votre prose court le monde !  
Voyons, votre mari ?

HÉLÈNE.

Sûrement pas lui... Il était à la ville.

HENRI.

Qui ?

HÉLÈNE.

Françoise !... Pendant que j'écrivais, elle lisait,  
assise là-bas, sur ce banc, d'où on distingue parfaite-  
ment mon bureau !

HENRI.

A votre retour ?

HÉLÈNE.

Elle s'éloignait à petits pas, dans la direction du  
bois, très attentive à sa lecture.

HENRI.

L'avez-vous questionnée ?

HÉLÈNE.

J'ai demandé qui était entré au salon pendant  
mon absence... j'aurais forcément rencontré le vo-  
leur, s'il était venu par cette porte... Il n'a pu s'in-  
troduire que par le perron, c'est-à-dire sous les  
yeux de Françoise.

HENRI.

L'a-t-elle vu ?

HÉLÈNE.

Elle prétend que depuis un moment, elle marchait en tournant le dos. Vous voyez la malice.

HENRI.

S'est-elle enquis de ce que vous cherchiez ?

HÉLÈNE.

Ah ! vous ne connaissez guère ma nièce ! Elle est de ces gens qui observent tout, les yeux levés au ciel.

HENRI.

Pourtant je ne la crois pas méchante... Chaque fois qu'il m'arrive de causer avec elle, je la trouve bienveillante à l'égard de tout le monde.

HÉLÈNE.

Parce qu'elle a besoin de tout le monde. Orpheline, recueillie chez nous par charité, elle est beaucoup trop fine pour rien hasarder. A sa sortie du couvent, je la trouvais, au contraire, assez mauvaise langue, mais il ne lui a pas fallu six mois pour apprendre à écouter, voir et se taire !

HENRI.

Tant qu'à être confisqué, mieux vaut que ce papier le soit par une personne silencieuse. Seulement pourquoi garder un objet que, par prudence, elle est forcée d'ignorer ?

HÉLÈNE.

L'objet entre ses mains, nous met à sa merci. Françoise restera muette tant qu'elle jugera utile de l'être.

HENRI.

Que gagnerait-elle à nous persécuter ?

HÉLÈNE.

Rien pour le moment. Par contrat de mariage, Théodore m'assure toute sa fortune après lui. Mon consentement est nécessaire pour que Françoise ait un semblant de dot. Elle a donc tout intérêt à gagner mes bonnes grâces.

HENRI.

Ne lésinez pas ! Arrondissez la dot et mariez l'espion !... Dites donc, pour que vous soyez dans un tel émoi, la lettre est donc bien compromettante ?

HÉLÈNE.

Oh ! absolument !

HENRI, haussant les épaules.

Nous demeurons à cinq kilomètres l'un de l'autre, à portée de nous voir quand il nous plait... Quelle rage d'écrire des horreurs !

HÉLÈNE.

Horreurs ! Il n'y a pas d'horreurs !

HENRI.

Enfin, c'est fort tout de même !

HÉLÈNE.

Pas dans le sens où vous l'entendez. Ce que j'ai écrit, je le trouvais délicat et difficile à dire !

HENRI.

Je vous intimide à présent !.. Tout arrive !

HÉLÈNE.

Henri, je prends mon courage à deux mains...  
Ce sont mes tourments, mes remords, qui ont dicté  
cette lettre.

HENRI.

Hélène! Oh! Hélène, depuis cinq ans que cela  
dure, nous devrions au moins être débarrassés de  
vos remords.

HÉLÈNE.

Mes remords ne sont pas ce que vous croyez...  
je me reproche d'être pour votre carrière politique  
un obstacle. Vous attribuez, je le sais, vos décep-  
tions récentes à l'absence d'un intérieur qui facili-  
terait vos relations et augmenterait vos chances de  
réussite.

HENRI.

Je devrais être ministre, oui, c'est vrai... on m'a  
manqué de parole... Mais que vous soyez jusqu'à  
un certain point responsable de mon échec, jamais  
je n'ai prétendu cela.

HÉLÈNE.

Rappelez-vous notre dernière conversation à  
propos du ministre de l'intérieur.

HENRI.

Que vient faire Guillerand au milieu de cette élé-  
gie ?

HÉLÈNE.

Votre excellente mémoire ne vous trahit jamais

devant la Chambre ; pourquoi se dérobe-t-elle sur un sujet qui vous touche infiniment plus que les inconséquences du budget.

HENRI.

En bloc, je me rappelle que nous avons beaucoup médité de Guillerand. C'est mon grand rival ; le jour où il ne sera plus ministre je le remplacerai avec avantage, espérons-le ! Nous avons souhaité sa perte. Est-ce le crime dont vous avez des remords ?

HÉLÈNE.

Vous m'expliquiez avec beaucoup d'amertume, en quoi votre rival est mieux partagé. Il a une femme très habile. Si madame Guillerand n'existait pas, vous auriez depuis longtemps culbuté son mari.

HENRI.

Seul contre deux !

HÉLÈNE, d'un ton de reproche.

Seul !...

HENRI.

Officiellement ! (L'embrassant.) Lorsque le ministre est d'humeur tendre, il n'est pas plus fortuné que moi, tant s'en faut !... Mais dans la mêlée politique, je ne puis pas vous opposer à madame Guillerand.

HÉLÈNE.

Je me rends bien compte de ce qui manque à votre existence !... Guillerand a une femme incomparable pour convertir les mauvaises têtes, ramener les indécis, et glisser dans la conversation une menace

que son mari n'oserait se permettre. Petites lâchetés, promesses qui n'engagent pas, trahisons qu'on doit trouver adorables, tout un arsenal dont une femme seule peut avoir les clefs. Sans aller plus loin, votre dîner de jeudi, aux membres du Conseil général, il était lugubre. Par ici, les conservateurs n'ont pas compris votre évolution vers la République. On vous fait assez bonne mine, grâce à votre nom, mais je tremble pour les prochaines élections!... Réellement, l'autre jour, on sentait une hostilité sourde. Par la pensée, je me figurais maîtresse de maison, et trouvais tout de suite ce qu'il aurait fallu dire, quels personnages on aurait gagnés par un sourire placé à propos! Ce que j'enrageais de n'y rien pouvoir, moi, simple invitée! Ce soir-là, je suis rentrée désolée!

HENRI.

Bien à tort, chère amie. Sans doute, j'écraserai plus facilement l'adversaire si j'avais une moitié pour déjouer les perfidies de madame, pendant que je tiendrai tête à monsieur. Mais je triompherai quand même, j'en répons. Et vous, ne soyez pas si modeste!... Votre rôle, dans ma carrière, a été admirable. Lorsque malgré ma famille et mes relations, je me suis rallié au gouvernement, sans vous, que serait devenue ma situation mondaine? C'est vous qui m'avez maintenu, imposé, remis à flot dans les salons; et c'est cela, qui, à l'heure présente, fait ma singularité et ma force... je suis un des députés les plus écoutés sans qu'on m'en veuille à mort parmi les miens. J'ai des origines plus qu'ho-

norables, un passé sans tache, et les mains nettes, tôt ou tard, on s'apercevra en haut lieu que si on veut garder une ombre de prestige à l'étranger, je suis le seul Président du Conseil possible. Vous avez créé cet état de choses et ma reconnaissance est profonde !

HÉLÈNE.

Elle ne vous empêche pas d'être mécontent. Je vous ai consacré ma vie, et je m'aperçois que je deviens un fardeau. Je ne me trompe pas, allez !... La femme jetée hors du droit chemin, voit comment son ami sera conduit à la quitter, note le progrès de ses lassitudes et prédit l'heure des adieux sur le plus faible indice. J'en suis là. Ma lettre n'était qu'un cri d'alarme. Elle vous suppliait d'être franc, de me dire ce qui vous blesse, vous irrite, vous rend parfois brusque et cassant avec moi.

HENRI.

Parfait ! Voilà votre nièce fort au courant de l'aventure !

HÉLÈNE.

Laissons Françoise et répondez honnêtement... Vous voyez dans notre liaison une entrave, n'est-ce pas ? un danger pour votre avenir...

HENRI.

Non. Seulement, étant données mes hautes visées, je ne saurais trop accentuer le côté sérieux de mon caractère. Un mariage m'apporterait ce qui me manque un peu, le prestige, l'autorité... Mais, à

quoi bon le constater ? Nous n'en sommes partisans, ni l'un, ni l'autre, hein ?.. Ah ! si vous étiez une autre femme !

HÉLÈNE.

Quel genre de femme ?

HENRI.

Une personne sage.

HÉLÈNE.

Parlez-moi comme sij'étais sage... Il y a un degré où le découragement tient lieu de raison !

HENRI.

Allons ! Allons ! n'envenimez pas une explication de pure fantaisie... Cette idée de mariage, je l'ai retournée sur toutes ses faces, vous pensez bien !... Il m'est arrivé de rêver quelquefois à une solution qui contenterait tout le monde : vous, moi, et une jeune fille pauvre à laquelle on ferait un sort !

HÉLÈNE.

Une jeune fille !... Quel sort lui réservez-vous ?

HENRI.

Supposez qu'on lui tienne ce discours : Vous connaissez M. de Renneval, aujourd'hui député, demain ministre, il voudrait prendre femme. Voici les conditions : La candidate doit consentir à n'être dans le ménage qu'un mannequin, une figurante, donnant bonne apparence dans la maison, associée de son mari, pour les affaires politiques, résignée à ne tenir aucun rang dans sa vie intime, à cause d'une liaison

à laquelle il restera fidèle. Voulez-vous mener une existence... simplifiée, mais facile, plutôt que de croupir dans le célibat? Voulez-vous être cette figurante? Eh bien! je parie que quatre-vingts pour cent des jeunes filles sans dot à qui on s'adresserait accepteraient avec reconnaissance. Le tout est de placer à propos mon petit boniment.

HÉLÈNE.

Henri, vous avez quelqu'un en vue!

HENRI.

Ma foi non! Inutile, ne cherchez pas!

HÉLÈNE.

Je sais qui...

HENRI, ironique.

Alors!...

HÉLÈNE.

La petite de Gommeuil. Sans le sou, l'air prêt à tout... Vous l'avez rencontrée dernièrement chez les Frangon; on m'a dit que vous sembliez très fort l'apprécier.

HENRI.

J'ai été près d'elle à table; elle est drôle; deux ou trois plaisanteries, et puis crac! je l'épouse! Vrai, c'est assommant, à la fin, ce perpétuel système d'inquisition! non! non! mille fois non! Je ne pense pas plus à la petite Gommeuil qu'à aucune autre.

HÉLÈNE.

Eh bien, tant mieux ! parce que ce n'est pas du tout cette folle qui vous convient. Mais je vais me mettre en campagne et chercher la jeune fille froide et sensée qui pourrait occuper chez vous le rôle de figurante, sans essayer de monter plus haut.

HENRI.

Comment, vous prenez au sérieux quelques paroles dites en l'air ?

HÉLÈNE.

En l'air ? Ce petit boniment si lestement troussé !

HENRI.

Vous savez qu'à la Chambre j'improvise continuellement.

HÉLÈNE.

N'insistez pas. Lorsqu'il s'agit de vous, je suis moins crédule que la majorité. Oui, je vous donnerai la femme qui vous manque. En apparence, c'est une maladresse insigne. J'introduis le loup dans la bergerie. Mais nous choisirons un loup qui n'ait pas les dents trop pointues !... Et puis, que faire ? Je vous vois malheureux et maussade, je constate que d'heure en heure, vous vous éloignez de moi... Si, comme je l'espère, la cause de ce malaise est dans votre ambition déçue, en vous offrant de quoi la satisfaire, j'ai chance de vous ramener à moi. Si, au contraire, vous êtes simplement rassasié de votre vieille amie, qu'elle vous perde un peu plus tôt ou plus tard, qu'importe !... Donc, c'est résolu... je vous l'arie-

rai. Une partie que je risque ! L'enjeu est mon bonheur, car je rends les trois quarts des points. Mais si je ne joue pas, ma défaite est certaine.

HENRI.

Vos pressentiments tournent à la maladie noire, ils sont absurdes.

HÉLÈNE.

Mon opinion est faite !... Et maintenant, cher Henri, que vous êtes certain de ma bonne volonté, redevenez, si c'est possible, un gentil camarade. N'écoutez plus le mauvais génie qui vous excite contre moi.

HENRI.

Quel mauvais génie ?... Je ne le connais pas.

HÉLÈNE.

Cherchez !... Chacun a parmi ses intimes, un philosophe, un envieux... que sais-je ? mais un esprit pénétrant qui empoisonne son bonheur en lui montrant par où il pêche. Ce bourreau existe pour vous comme pour les autres, et pis encore !

HENRI.

Si vous faites allusion à quelqu'un, nommez-le ! cela vaudra mieux !

HÉLÈNE.

Mon mari !

HENRI.

Quelle absurdité !

HÉLÈNE.

Théodore lui-même... Depuis longtemps je suis convaincue qu'il se doute...

HENRI.

Alors, il est bien nigaud, car nous ne sommes, ma foi, pas difficiles à pincer. La vérité est qu'il ne soupçonne rien. Il appartient tout entier à ses travaux de paléontologie... C'est un savant trop minutieux, pour ne pas être le plus distrait des maris !

HÉLÈNE.

Distrait, lui ! Pas un homme n'est aussi clairvoyant et retors.

HENRI.

Retors, on peut le lui accorder. Ses collègues de l'Institut le regardent comme un ergoteur dont il ne faut affronter la chinoiserie que si on est prodigieusement ferré sur la question. Quant à sa clairvoyance, n'en parlons pas. Il est aussi absorbé par ses vieux coquillages que moi par ma politique. S'il se doute, qui l'empêche de vérifier ?

HÉLÈNE, souriant.

J'abandonne à votre bon sens le soin de trouver la raison !

HENRI.

Il a soixante-dix ans, vous, dans les trente-cinq. Mais je sais de très vieux maris qui ne badineraient pas, si leurs très jeunes femmes les trompaient. Evidemment, ce n'est pas délicat, mais la société

ne subsiste que grâce à l'injustice. Elle dit à l'épouse : Prenez ce qu'on vous donne, et, quand il n'y a plus rien, du calme !

HÉLÈNE.

Mais, s'il n'y a jamais rien eu ?

HENRI, riant.

Pardon ! Que je suis donc bête !

HÉLÈNE.

Comme oublié, c'est délicieux ! Et il y a des gens qui attachent de l'importance à ce détail.

HENRI.

Une étourderie ! Est-ce qu'une aventure pareille s'oublie ? Pour une surprise, ce bon Monneville me ménageait une jolie surprise ! Quel âge avait-il quand vous l'avez épousé ? Soixante ans, hein ? J'aurais cru la science plus conservatrice.

HÉLÈNE.

Si vous voulez m'être agréable, quittez ce ton en parlant de lui !... A l'époque de mon mariage on était loin de prévoir que la mort d'une de mes cousines me ferait hériter d'une grosse fortune. J'étais pauvre, j'approchais de vingt-huit ans et appelais de tous mes vœux un époux laid ou beau, brun ou blond, jeune ou vieux... M. de Monneville s'est présenté, et, moi, trop heureuse de le prendre ! A la minute suprême, il ne s'est pas révélé comme le savant dévasté qui vous met en verve... C'est moi qui ai été prise d'un accès de frénésie, et alors je

lui en ai dit : que j'étais vendue ! qu'il me faisait horreur ! que je subirais l'humiliation, puisque j'étais en son pouvoir, mais qu'il devait s'attendre à une haine mortelle !... Au fond, c'était mal agir, car j'avais accepté mon nouveau sort avec toutes ses conséquences. Le matin même, j'envisageais paisiblement la corvée qui m'attendait.

HENRI.

La tête de Monneville devait être bonne pendant ce compliment.

HÉLÈNE.

Sa réponse a été généreuse et digne : « Mon enfant, je devine ce qui se passe en vous. J'espérais que vous pourriez m'offrir la soumission amicale qui se transforme parfois en attachement sérieux. Je me suis fait illusion. Rassurez-vous, cette pénible scène ne se renouvellera plus. Je vous pardonne d'avoir accepté des obligations que vous ne remplirez pas. Excusez-moi d'avoir oublié mon âge... Vous êtes absolument libre... jusqu'à présent, l'étude m'a tenu lieu de tout ; elle continuera. Pour vous, n'appellez pas le ridicule sur un nom que j'ai rendu glorieux... c'est ma seule exigence... »

HENRI.

Libre ! C'était bien la peine de tant me faire languir !

HÉLÈNE.

C'est justement parce que Théodore m'a rendu ma liberté que ma conscience m'enchaînait. Faut-il

tout dire ? Encore à l'heure actuelle, mon mari m'impose d'une façon singulière. L'âme de cet homme renferme un redoutable mélange de grandeur, de curiosité et de mépris pour toutes les conventions. Je ne puis pas en parler légèrement et vous respecterez mon scrupule.

HENRI.

Un mot?... A quoi jugez-vous que Monneville se doute ?

HÉLÈNE.

A mille niaiseries, toute une série de rabâchages conduits avec méthode et persévérance. Est-ce vrai ? Se passe-t-il un jour sans que mon mari déplore pour vous l'absence d'un intérieur ? Vous dites qu'il radote, et moi, je suis d'un œil inquiet la trace du poison qui s'infiltré. Oui, Théodore est l'âme charitable qui vous a plaint avant que vous n'ayez souffert, et qui vous aigrit, maintenant que vous souffrez.

HENRI.

Je persiste à croire qu'il se répète parce que c'est un vieux bonhomme... Votre mari !

Au dehors on aperçoit Théodore gravissant le perron.

HÉLÈNE.

Je n'oublierai pas ma promesse.

HENRI, montrant Théodore.

Vous avez eu tort de m'apprendre qu'il se doute. Je vais être tout gauche.

Il va au devant de Théodore.

HÉLÈNE.

Une habitude à prendre!

## SCÈNE II

HÉLÈNE, HENRI, THÉODORE.

Théodore revient d'une promenade. Vieillard très cassé,  
mais de physionomie vive.

THÉODORE, à Henri.

Eh bien, cher ami, comment cela va-t-il? A peine si j'ai eu le temps de vous dire bonjour tout à l'heure. Votre cheval piaffait avec tant d'impatience... Est-ce celui qui vous a si bien décroché l'autre jour?

HENRI.

C'en est un plus doux... je suis encore endolori de ma chute, et il faut avoir tous ses moyens pour monter Fergus!

THÉODORE.

Ah! c'est Fergus qu'il s'appelle! Un anglais probablement? Si vous devenez jamais ministre des affaires étrangères, méfiez-vous des Anglais.

HENRI.

Le fait est que les présages sont sinistres. J'ai manqué avoir la tête cassée.

HÉLÈNE.

L'épaule démise, le genou en confiture! Voilà déjà

qui compte. Cinq minutes de plus et j'assistais à l'accident. Quand on vous a rapporté, j'étais en train de mettre mon chapeau pour aller à votre rencontre... Réellement, j'aurais été présente, je me serais trouvée mal.

THÉODORE.

Une qui ne perd pas facilement la tête, c'est Françoise... Je me promenais avec elle, et au détour d'une allée, nous distinguons dans un nuage de poussière, Renneval venant sur nous, bride abattue, sans chapeau, cramponné à la selle, adressant à son coursier des interjections conciliantes. Comme il nous dépassait, paf ! une ruade et notre législateur s'aplatit à nos pieds. J'ai fermé les yeux pour ne pas le voir passer de vie à trépas. Je les ai rouverts en m'apercevant qu'on riait aux éclats.

HENRI.

Vous exagérez...

THÉODORE.

Comment pouvez-vous savoir ? vos oreilles et vos yeux étaient remplis de terre. Oui, on riait aux éclats... C'était Françoise qui trouvait ce spectacle drôle !

HÉLÈNE.

Elle riait ?

THÉODORE.

C'est tout juste si elle ne battait pas des mains !

HÉLÈNE.

Petite peste !.. Vous avez raconté le jour même

qu'elle n'était guère empressée à secourir Renneval... mais battre des mains! Cette fille n'a pas de cœur!...

THÉODORE.

Peuh! ne la condamnons pas trop vite! A son âge, avoir du cœur, cela consiste à effeuiller des marguerites : il m'aime, un peu... beaucoup... passionnément... pas du tout... Il m'aime et non : je l'aime! Dame! la jeunesse est personnelle... Plus tard, le cœur prend une allure plus généreuse... de l'égoïsme, il y en a toujours un léger ferment. Néanmoins, on arrive à dire : « je l'aime » souvent avec l'assurance de ne pouvoir ajouter : il m'aime!

HENRI.

J'ignorais qu'en reconstituant des squelettes de mégathérium, on apprenait à si bien connaître les femmes!

THÉODORE.

Numéroter des ossements, classifier des sentiments sont des besognes un peu parentes; la mémoire d'un vieillard ressemble à un musée de fossiles... des monceaux de débris aux dates incertaines, si anciens qu'on ne s'apitoie plus sur les désastres passés... Pour en revenir à Françoise ne la jugeons pas trop sévèrement. Elle a un moral peu sensible, voilà tout.

HÉLÈNE.

Un morceau de bois!

THÉODORE.

Soyons justes; notre ami n'est peut-être plus précisément un homme à émouvoir les fillettes... Que leur fait l'éloquence? Un sous-lieutenant avec de belles moustaches, les enthousiasme plus que Napoléon avec son génie. Renneval, vous êtes joli garçon, distingué, prenant de la carrure et un front qui s'élargit. A la tribune, votre prestance couronne l'assemblée et cette blancheur du crâne qui remue sur la boiserie sombre, produit bon effet. Contez fleurette à une jeune fille, vos qualités deviennent des défauts. Il y a prestige et prestige. On ne peut les réunir tous. Désormais vous dompterez plus d'interrupteurs que de chevaux, et séduirez plus d'électeurs que de vierges.

HENRI.

Eh bien merci! Ne venez plus me conseiller le sacrement, vous seriez bien reçu.

THÉODORE.

Je vous le conseille, au contraire, et chaudement! Pour faire un excellent mari, pas besoin d'être un Apollon! Celle que vous choisirez vous aimera fort, vous verrez! Elle sera fière de son maître, et cela suffit! Est-ce du délire que vous cherchez? Non, pas vrai?... Une affection durable et profonde, à l'abri des tempêtes... on peut vous trouver ça... seulement, dépêchez-vous... il est temps!

HENRI.

L'éternel refrain.

THÉODORE.

« Delenda est Carthago. » Allons, réfléchissez!...  
Moi, j'achève de lire une note sur l'homme tertiaire,  
la question du jour, et je suis à vous.

Il va s'installer sur le perron après s'être muni d'une  
brochure. On le voit à travers une des fenêtres peu  
attentif à sa lecture, et jetant de fréquents regards  
sur sa femme et son ami.

## SCÈNE III

HENRI, HÉLÈNE.

HENRI.

Vous avez raison, il se doute!

HÉLÈNE.

Qu'a-t-il dit en latin?

HENRI.

Il faut détruire Carthage.

HÉLÈNE.

Carthage, c'est notre amour?

HENRI.

Je le crains.

HÉLÈNE.

Vilain homme! Il ne se plaît qu'à tourmenter les  
gens!

HENRI, ironique.

Exigez-vous qu'il protège nos amours ?

HÉLÈNE.

Pourquoi s'en occuper ? A-t-on médité de sa femme ? Jamais ! Nous y avons mis toute la discrétion possible. Suis-je libre, oui ou non ? Savez-vous une chose ? Que je me conduise mal, ça lui est fort indifférent. Il nous trouble pour s'amuser. Sa nièce et lui se valent.

HENRI.

Pauvre fille ! de combien de crimes la voilà chargée !.. elle applaudit quand je m'effondre et vole vos lettres... Cela crie vengeance !

HÉLÈNE.

Ce cri est entendu... Henri, puisque la présence d'une madame de Renneval paraît indispensable, que diriez-vous de Françoise ?

HENRI.

Comment, encore ?

HÉLÈNE.

Je m'étais engagée à chercher, c'est trouvé !... Sans le savoir, nous avons sous la main la perle souhaitée...

HENRI.

Permettez !... Un mariage me rendra de tels services qu'en principe je m'arrête à l'idée d'une figurante, va pour le mot, puisque la chose vous convient... Pourtant, je réserve mon droit de déli-

bérer sur le choix de cet auxiliaire... je connais à peine votre nièce... Laissez-moi le temps de l'étudier. Elle ne paraît pas sotte, mais est-elle capable de résignation? Je ne veux pas d'une coureuse, je vous en prévient, et comme elle ne sera guère bien partagée, il est à craindre que...

HÉLÈNE.

Soyez tranquille. Le tout sera de faire comprendre à Françoise, qu'à la moindre incartade on la chasse. Après une pareille déclaration, pratique comme elle est, je garantis qu'elle mourra en odeur de sainteté.

HENRI.

Vous me persécutez avec votre Françoise !

HÉLÈNE.

Je n'en permettrai pas d'autre !... Pendant que Théodore parlait, je me disais : comment n'y avons-nous pas songé? Laide, raisonnable, sans cœur ni tempérament, de la cervelle, excellente famille, pas un liard de dot, mais nous y pourvoirons : voilà notre affaire !

HENRI.

Il faut convenir que Françoise présente un avantage : grâce à la lettre confisquée, rien n'est plus facile que de lui expliquer l'emploi d'ornement extérieur qu'aura ma femme.

HÉLÈNE.

L'explication est complète. Ma lettre contient tout ce qu'on peut dire sur mes angoisses. J'y laisse

entrevoir jusqu'à la possibilité d'un mariage de pure formalité. Jamais, de vive voix, je n'oserais mettre aussi vigoureusement les points sur les i, parlant à une jeune fille.

HENRI.

Bien, je suis trop honnête pour vouloir la tromper. Qu'elle sache à quoi elle s'engage !

HÉLÈNE.

N'ayez aucun scrupule. Pas de déception possible... Le seul obstacle pourrait venir de mon mari.

HENRI.

Lui ! M'ayant si souvent prêché le mariage, il serait ravi de m'avoir converti.

HÉLÈNE.

Il n'est pas assez simple pour croire que je patronne un mariage de l'espèce commune, et comme il adore sa nièce, je crains qu'il n'accepte pas pour elle une aventure pleine d'inconnu !

\*

## SCÈNE IV

HÉLÈNE, HENRI, FRANÇOISE.

Françoise entre. — Figure intelligente et fine, ni laide, ni jolie, ensemble ordinaire ; elle est mise avec une entière simplicité. A la vue d'Henri aucun signe de surprise ou de plaisir. Elle lui souhaite le bonjour avec une parfaite aisance.

FRANÇOISE, serrant la main d'Henri.

Bonjour, monsieur !

HENRI.

Aïe ! pas si fort, mademoiselle Françoise ! Le bras me fait encore mal.

FRANÇOISE.

Je vous soupçonne d'être un peu douillet.

HENRI.

Je vous soupçonne de n'avoir pas grande pitié des éclopés.

FRANÇOISE.

Bah ! pour le moindre bobo, les hommes gémissent !... Ainsi, mon oncle avec ses rhumatismes.....

HÉLÈNE.

Ce n'est pas généreux de t'en prendre à ton oncle... lui ne perd jamais l'occasion de te dorloter !

FRANÇOISE.

Oh ! j'aime bien, mon oncle, ma conscience ne me reproche rien !

HÉLÈNE.

Peut-être pas exigeante, ta conscience !

FRANÇOISE.

Possible !

Un silence. Françoise va à une table, en ouvre le tiroir et y fouille longuement.

HÉLÈNE.

Que cherches-tu ?

FRANÇOISE.

Le dessin de ma tapisserie. Je l'avais laissé dans ce tiroir et n'en trouve plus trace !

HÉLÈNE, froidement.

Rien d'étonnant, la maison n'est pas sûre !

Nouveau silence. Françoise affecte un redoublement d'attention et plonge le nez dans le tiroir.

FRANÇOISE.

Ah ! le voilà !

Elle prend un papier et va s'asseoir à l'autre bout du salon, où elle se met à travailler avec acharnement.

HÉLÈNE, bas à Henri.

Vous l'avez vue rougir ?

HENRI, bas.

Cramoisie ! Elle a la lettre !

HÉLÈNE, bas.

J'en étais bien certaine ! Mais je tenais à vous convaincre. Vous a-t-elle vraiment fait mal au bras ?

HENRI, bas.

Ma foi, oui !

HÉLÈNE, bas.

Et pas un mot de regret ! Vilaine créature sans âme... (Avec un sourire triste.) La vraie femme pour vous.

## SCÈNE V

LES MÊMES, THÉODORE.

THÉODORE, rentrant, sa brochure à la main.

Hélène, vous avez demandé à être prévenue quand un essaim partirait. Je vois de loin auprès du rûcher, le jardinier qui s'agite en faisant de grands signes. Dépêchez-vous, les abeilles n'attendent pas !

HÉLÈNE.

Vite ! je n'ai jamais vu d'essaim ! (A Henri.) Etes-vous de l'expédition ?

HENRI.

Certainement. Trouverons-nous des masques au rûcher ?

HÉLÈNE.

Le jardinier a tout ce qu'il faut. Viens-tu, Françoise ?

FRANÇOISE.

Merci ! Je crains d'être piquée malgré les voiles et les gants.

HÉLÈNE, sur le seuil du perron.

Ceux qui rient des maux du prochain ne sont pas les premiers à courir au devant du danger.

Hélène et Henri sortent.

## SCÈNE VI

FRANÇOISE, THÉODORE.

Françoise quitte brusquement le coin où elle travaille, et vient droit à son oncle.

FRANÇOISE.

J'ai à vous parler, mon oncle !

THÉODORE.

Qu'y a-t-il ?

FRANÇOISE.

Ne me questionnez pas, je vous en supplie, je voudrais quitter la maison.

THÉODORE.

Quelle maison ? Celle-ci ?

FRANÇOISE.

Tout le monde est bon pour moi. Ne cherchez pas.

THÉODORE.

Françoise, je remplace tes pauvres parents, tu es ma fille... j'ai des devoirs envers toi, je les remplirai. Pourquoi veux-tu partir ?

FRANÇOISE.

Appelez ça caprice ou lubie, je vous assure, rien ne m'y force.

THÉODORE.

Pas d'enfantillage... donne-moi une raison... j'attends !

FRANÇOISE.

Ma résolution n'est pas soudaine... Il y a longtemps que je la médite.

THÉODORE, incrédule.

Sans me rien dire ?

FRANÇOISE.

Je reculai devant un aveu pénible à vous faire, vous, mon seul ami ! Ici, je m'ennuie... J'espérais m'accoutumer à la solitude... j'essayais de me distraire en travaillant... Vos leçons d'histoire naturelle et de physique m'ont été d'un grand secours... Mais il est trop triste de renoncer aux camarades de son âge, quand on est habituée à la vie de pensionnaire. Toute petite, on m'a mise au couvent... Je voudrais y retourner... Mon existence est là-bas !

THÉODORE.

Me prends-tu pour un imbécile... pas un mot de vrai dans tout ce papotage... Tu ne t'ennuies pas ici... Les leçons, la lecture, les promenades, tout t'amuse, car tu es des plus faciles à distraire... D'ailleurs ici, nous n'y sommes que trois mois sur douze. Le reste du temps se passe à Paris ou aux eaux. Soutiendras-tu qu'à Paris tu regrettes le couvent où tu ne fais pas une visite par mois, tandis qu'il n'y a pas besoin de t'emmener de force au bal ? Tu ne peux plus vivre sans camarades ? Allons

donc ! Avec une nature concentrée comme la tienne, on se console à merveille d'être privée de quelques petites pécores.

FRANÇOISE.

En effet, mon oncle, ce n'est pas le besoin de camarades qui m'entraîne au couvent... j'hésitais à vous révéler un motif plus grave... je me crois appelée à la vie religieuse... c'est un examen définitif de ma vocation que je vais tenter !

THÉODORE.

Ta vocation ! Ah ! ma chérie, nous allons l'examiner ensemble.

FRANÇOISE.

Non, mon oncle, c'est une affaire entre Dieu et moi !

THÉODORE.

Dieu me pardonne si je me mêle de vos affaires... Devenir nonne, toi ! Mais tu es à peine pieuse !... Le sanctuaire ferait une singulière recrue d'une pareille dévote ! D'abord est-ce qu'une vocation religieuse éclate comme un coup de pistolet ?

FRANÇOISE.

La mienne est moins subite.

THÉODORE.

Pourquoi hier matin, formais-tu le projet de suivre mon cours du muséum, l'hiver prochain ? Dis-moi la vérité, mon enfant, qu'est-ce qui t'a bouleversée en si peu de temps ?

FRANÇOISE.

Je ne sais pas.

THÉODORE.

Cherchons... Pour commencer, je vais t'apprendre, moi, quelle est ta vocation... Epouser Renneval.

FRANÇOISE, affolée.

Mon oncle !.. non ! non ! je vous en prie... j'obéirai... je resterai... ma fantaisie est passée !

THÉODORE.

Tu aimes Renneval!... J'ai vu naître et grandir ton sentiment. C'est donc que j'envisageais un dénouement favorable comme une chose possible. Il y a de quoi t'encourager !

FRANÇOISE.

Il ne m'épousera pas !

THÉODORE.

Evidemment, si tu te caches au couvent ! Sinon qui l'en empêche ?

FRANÇOISE.

Je suis sans fortune...

THÉODORE.

Renneval en a pour deux. Je crois qu'il réclame des qualités *particulières* plutôt qu'une belle dot.

FRANÇOISE.

Il ne m'épousera pas !

THÉODORE.

Sans compter qu'il t'écoute toujours avec une attention!... Il te juge à ta valeur !

FRANÇOISE.

Inutile, mon oncle... je sais à quoi m'en tenir.

THÉODORE.

C'est différent. Que sais-tu?

FRANÇOISE.

Mais rien de précis, rien. Les nuances de sentiments ne se décrivent pas... On les sent!

THÉODORE.

Hier matin, tu avais ta sérénité habituelle. En vingt-quatre heures, des nuances de sentiments sont venues t'affecter d'une façon tellement vive, que tu parles de prendre le voile... Des nuances comme celle-là, ressemblent fort à un immense désastre... Quelque chose t'a frappée au cœur... Achève! Tu crains de me porter un coup mortel... Françoise, la chose que tu as découverte, je la connais depuis des années. (Françoise fond en larmes; Théodore la prend dans ses bras et la câline.) Ma pauvre petite!... mon enfant!... ma chère enfant! Je souffre avec toi!... De pareils chagrins... c'est trop! Tu as une nature ardente... tes airs de froideur ne m'ont pas donné le change... Ne pleure pas tant... Ils vont venir... Sois forte! relève la tête!

FRANÇOISE, d'une voix entrecoupée.

Vous comprenez à présent que je ne puis pas rester...

THÉODORE.

On peut ce qu'on veut. Voilà, moi... je suis resté.

FRANÇOISE, dont les sanglots redoublent.

Je deviendrais folle!... j'ai passé la nuit à me rouler... à mordre le tapis de ma chambre pour ne pas crier.

THÉODORE, l'embrassant.

Ma chère petite enfant... C'est fini! Assez de larmes!.. Ne nous laissons pas surprendre! Ainsi, tu ne t'attendais à rien?

FRANÇOISE.

M. de Renneval n'était plus le même quand nous causions devant témoins. Instinctivement je me cuirassais de banalité pour endormir toute jalousie... Mais je n'avais qu'un vague soupçon... je ne comprenais pas tout!...

Elle se remet à pleurer.

THÉODORE.

Je voudrais tant te consoler et j'ai peur d'être maladroit, car mon vieux cœur n'a plus la faculté de souffrir avec la même intensité que le tien. En revanche ton jeune cœur renferme l'espérance!...

FRANÇOISE, ironique.

Je ne m'en doutais pas!

THÉODORE.

As-tu constaté une barrière infranchissable? Devient-il absolument impossible que tu sois aimée?

FRANÇOISE, hésitant.

Non!... (Un silence.) Toute réflexion faite... (sa figure s'éclaire.) Au contraire...

THÉODORE.

C'est bien ce que je pensais!... Françoise, oublie un instant ton infortune pour t'occuper un peu de moi. Il est utile que tu saches où j'en suis, pour comprendre où j'ai idée de te conduire. Tâche d'abord de ne pas trop comparer l'âme d'un vieillard de soixante-dix ans à la tienne. A la veille d'être jugé soi-même, on est plus préoccupé de justice que de vengeance... J'ai commis la faute d'épouser une femme jeune, quand mes cheveux blancs commandaient la solitude. J'ai résolument supporté les conséquences de ma faute, en y mettant même une certaine bonté. Mais un membre de l'Institut n'est pas bon de la même manière que le bon Samaritain. Au lieu de s'oublier à panser des plaies, il exerce sur elles sa manie d'expérimenter. Ma douleur, à supposer que j'aie eu quelque chagrin, s'est tout doucement créé un allègement à vérifier l'angoisse des deux êtres qui poursuivent le bonheur à mes dépens. Rien ne m'échappe de leurs querelles, ni des reproches qu'ils se font l'un à l'autre. J'éprouve une joie malicieuse à semer la discorde, à propager le trouble... Tu ouvres de grands yeux?... Est-ce que je t'indigne ?

FRANÇOISE.

Non, parce que je commence à comprendre.

THÉODORE.

Tu saisis le côté intéressant pour toi! J'y viens! Dès le premier jour, j'ai discerné dans la pension-

naire méflante qui nous arrivait, une personne curieuse. Tu t'es occupée de Renneval, et aussitôt ton petit manège est devenu très divertissant. Tu as éteint ton regard, amorti ta voix, pris des airs séraphiques. La jalousie la plus pointilleuse ne pouvait rien reprendre à ton détachement. De mon côté, je m'exténuais à mettre en relief ta froideur. Ai-je assez fait mousser ta présence d'esprit lors de l'accident ? Nous ne nous étions pas donné le mot, et pourtant tu me secondais à merveille. Tellement que nous arrivons à nos fins. On te considère comme une petite chipie, égoïste, positive, incapable d'aimer... quand le moment sera venu et il approche, où Renneval jugera indispensable de s'associer une femme, tu es la seule que la censure autorisera !

FRANÇOISE.

Si pourtant vous disiez vrai!.. Et il y a des apparences!... si j'en crois un renseignement... dd au hasard...

THÉODORE.

Mon enfant, il ne tient qu'à toi d'épouser Renneval. Mais n'échafaude pas des merveilles sur cette seule promesse. Le lendemain du mariage commencera pour toi une existence triste et difficile. La matinée d'aujourd'hui en est un échantillon. A force d'adresse, de fermeté, de patience et d'audace, il faudra conquérir ton mari. La jeunesse, l'amour, la grandeur politique, le bon renom, sont de ton côté. Tu triompheras, mais la victoire coûtera cher !

FRANÇOISE.

Alors, vous me conseillez d'attendre ?

THÉODORE.

Tu es armée pour la lutte... Si je n'en étais pas persuadé, je ne t'y encouragerais pas. Oh ! oui, je l'avoue, malgré ma philosophie, j'ai des heures de dégoût profond, mais tu n'es pas entre mes mains une simple machine de guerre, je te le jure. Tu me rendras le repos, c'est vrai, mais tu seras heureuse, c'est forcé.

FRANÇOISE.

Adieu le couvent, alors ! Fermeté, patience, audace, on en a ! Souffrir, on a fait ses preuves ! Ah ! mon oncle, comme je vais être glaciale, insensible, revêche, fausse du matin au soir... fausse abominablement... Car l'aimer comme je l'aime et faire la sans-cœur, peut-on se figurer une tartuferie plus grande !

THÉODORE, souriant.

Quelle ardeur !

## SCÈNE VII

THÉODORE, HÉLÈNE.

Hélène revient par la porte de l'appartement. Aussitôt Françoise ramasse son ouvrage et va s'installer, soi-disant pour travailler, sur le banc qui se trouve en face

du perron d'où elle ne cesse d'observer de loin ce qui se passe.

THÉODORE, cordial.

Eh bien, les abeilles ne se sont pas montrées trop féroces ?

HÉLÈNE.

Très douces... Il paraît que la préoccupation d'essaimer leur enlève, pour un instant, toute méchanceté.

THÉODORE.

Qu'est devenu votre compagnon ?

HÉLÈNE.

Il est allé avec le garde voir un nouveau chien d'arrêt.

THÉODORE.

Reviendra-t-il ?

HÉLÈNE.

Dans cinq minutes. Il doit dîner avec nous. (Jetant un coup d'œil sur Françoise qu'elle a bien dévisagée à sa sortie.) Françoise a une drôle de mine. On dirait qu'elle a pleuré. S'est-il passé quelque chose ?

THÉODORE.

Nous venons d'avoir une conversation sérieuse, et j'en sors peiné. L'avenir ne lui dit rien qui vaille.

HÉLÈNE.

C'est clair... pauvre comme Job... sans compter que sa figure ne s'arrange pas du tout.

THÉODORE.

Elle n'est guère jolie et s'en désole... Nullement par coquetterie, mais elle n'entrevoit pas comment prendra fin la situation actuelle qui pèse à sa délicatesse.

HÉLÈNE.

Se sentir à charge... chez des étrangers!

THÉODORE.

Justement je l'ai grondée, moi, son oncle, de nous prendre pour des étrangers. Nous sommes si contents de l'avoir, n'est-ce pas? Elle est d'un entêtement déplorable. On ne lui fera pas admettre que notre bonne petite vie puisse durer. Elle accepterait n'importe quel sacrifice d'où sortirait un peu d'indépendance. J'ai parfaitement vu qu'elle épouserait un vieillard, un infirme.

HÉLÈNE, énergique.

Bien! Très bien!... Elle remonte dans mon estime. Quand on a du sang dans les veines, on ne se résout pas à manger le pain d'autrui. Du moment qu'elle est prête à n'importe quel sacrifice, cela donne envie de lui venir en aide... C'est vrai, je n'éprouvais pour Françoise qu'une médiocre sympathie et voilà que je vais m'intéresser à elle.

THÉODORE.

Ce sera une bonne action! Malheureusement, ni vous ni moi n'avons de vieillard disponible pour le quart d'heure.

HÉLÈNE.

Théodore, voyons, vous devriez rêver mieux pour votre nièce, son cas n'est pas absolument désespéré.

THÉODORE, bonhomme.

On peut être femme d'un vieux et s'arranger assez agréablement de ce bas monde... D'ailleurs, si vous trouvez quelqu'un dans les âges moyens, moi, j'en serai ravi.

HÉLÈNE.

J'ai une chose en vue... une chose stupéfiante.

THÉODORE.

Vous me faites venir l'eau à la bouche... De quoi s'agit-il?

HÉLÈNE.

J'ai lieu de supposer que Renneval épouserait Françoise.

THÉODORE, levant les bras au ciel.

Oh! oh! la bonne plaisanterie! Renneval l'ambitieux!... C'est à pouffer de rire! Vous n'y allez pas de main morte!... Me donner un neveu sur le point d'être ministre!

HÉLÈNE.

Je réponds presque du succès!

THÉODORE.

Vous avez sondé le terrain?

HÉLÈNE.

Depuis longtemps!... Je voyais combien le sort de Françoise vous tourmentait, et je savais vous faire plaisir en m'occupant d'elle.

THÉODORE, lui serrant la main.

Hélène, c'est gentil! Mais je n'en reviens pas... Renneval avoir des prétentions si modestes?

HÉLÈNE.

Son évolution politique lui fait des ennemis dans la société! Une fille de bonne maison, assez riche pour choisir, hésiterait à le prendre... Comme il tient beaucoup à la famille, il est réduit à des concessions... Françoise n'a pas de fortune, mais elle est parente de tout le faubourg. Renneval, s'il demande sa main, ne sera pas si mal avisé.

THÉODORE.

Vous avez ma foi raison! Françoise est absolument ce qui lui convient. C'est égal, je tombe des nues! Renneval, se marier!

HÉLÈNE.

S'il est un homme auquel un intérieur soit indispensable, c'est Renneval. Il montera très haut, le jour où on verra sa situation bien correcte!

THÉODORE.

Elle ne passait pas pour l'être et je le plaignais sincèrement. Cela me dépitait de le voir compromettre une belle carrière...

HÉLÈNE, brusquement.

Enfin, mon projet a votre approbation ?

THÉODORE.

Vous me prenez un peu au dépourvu... Cependant, il ne me vient pas d'objections... Vraiment non !...

HÉLÈNE.

Je puis attaquer rondement l'affaire ?

THÉODORE.

Il faudrait d'abord consulter Françoise puisque Renneval n'est pas douteux.

HÉLÈNE, montrant Françoise.

Laissez-moi seule avec elle... Voulez-vous?... Je veux avoir tout le mérite de ma bonne œuvre !

THÉODORE.

Rien de plus juste, ayant eu l'idée, que vous ayez la gloire. Je doute qu'il faille grande éloquence pour la convaincre ! Elle serait bien sotte de ne pas accepter !

HÉLÈNE. ]

Il ne faut jurer de rien avec les jeunes filles... On se heurte parfois à des refus inexplicables !

THÉODORE, faisant signe à Françoise.

Le sort en est jeté. Tenez, elle nous regarde ; je lui fais signe de venir. (Françoise se lève avec nonchalance et semble ennuyée d'être dérangée.) Elle arrive comme une tortue. Si les pressentiments existaient, espérons qu'elle se dépêcherait un peu plus.

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, FRANÇOISE.

THÉODORE, à Françoise.

Mon enfant, ta tante va t'offrir une surprise à laquelle tu ne t'attends guère... Sache seulement que j'approuve son projet qui t'ouvre de belles perspectives d'indépendance...

Il sort par le jardin.

## SCÈNE IX

HÉLENE, FRANÇOISE.

HÉLENE.

Françoise, tu n'es guère expansive. Nous vivons ensemble et je ne te connais qu'à la surface. Pourtant, je me suis formé, tant bien que mal, une opinion. Je vais t'en faire part... Tu la rectifieras s'il y a lieu !

FRANÇOISE.

Oui, ma tante.

HÉLENE.

Intelligente et froide. Beaucoup plus de cervelle que de cœur. Pratique avant tout. Tu serais inca-

pable d'un grand dévouement, d'une folle équipée, mais tu exécuteras très bien une manœuvre après en avoir comparé les profits et les risques. Peu scrupuleuse sur le choix des moyens, pourvu que le but soit enviable.

FRANÇOISE, riant.

Vite, retournez mon portrait contre la muraille. Ressemblant, pas flatté!

HÉLÈNE.

Je ne cherche pas à te faire de mauvais compliments, mais à établir que ta vertu dominante c'est la... prudence... Ton oncle prétend que tu es découragée, je le conçois. Il y a des jours, m'a-t-il dit, où tu échangerais ton existence auprès de nous, contre la vie la plus bornée, pourvu qu'elle te donnât une situation.

FRANÇOISE, riant.

Allez-vous me confier un agonisant, après m'avoir démontré que je n'ai pas une âme de sœur de charité?

HÉLÈNE.

Je t'ai trouvé un mariage grâce auquel, avec ta nature positive, tu t'arrangeras, j'en suis convaincue, une existence assez confortable.

FRANÇOISE.

De qui s'agit-il? Quels sont les *mais*?

HÉLÈNE, très troublée.

M. de Renneval.

FRANÇOISE.

C'est bien !

HÉLÈNE.

Tu n'es pas surprise ?

FRANÇOISE.

Vous savez que je ne puis pas l'être.

HÉLÈNE.

Je te découvre une qualité : tu es franche !

FRANÇOISE, souriant.

Dans une maison si peu sûre, à quoi servirait de dissimuler ?

HÉLÈNE.

Acceptes-tu ?

FRANÇOISE.

Oui.

HÉLÈNE.

Comme je le désire... sans arrière-pensée ?

FRANÇOISE, d'un ton d'amicale fâcherie.

Oh ! ma tante !... après m'avoir accordé que je suis franche.

## SCÈNE X

HÉLÈNE, FRANÇOISE, THÉODORE, HENRI.

Henri et Théodore reviennent ensemble du parc.

HÉLÈNE, à Henri.

Renneval, vous m'avez chargée d'une mission dont je me suis rapidement acquittée. Françoise dit oui, sans hésitation.

THÉODORE, serrant la main d'Henri.

Et je vous fais mon bien sincère compliment, cher ami, Hélène m'avait consulté et j'approuvais de toutes mes forces. Vous voilà maître du monde ! Le public ne croit qu'à ceux qui sont deux !

HENRI, allant à Françoise.

Mademoiselle, depuis un an, nous nous rencontrons presque chaque jour... Je viens à vous avec la conviction que vous êtes la femme intelligente et forte qui me soutiendra dans la lutte.

FRANÇOISE.

Vous me faites crédit et j'en suis reconnaissante. A mon tour, puis-je dire ce que j'espère ?

HENRI.

Je vous en prie.

FRANÇOISE.

Je compte sur un ami.

HENRI, embarrassé.

Cela je vous le promets. Vous me voyez sérieusement résolu à entourer de respectueuse amitié une existence que je voudrais tout à fait riante. Mais vous savez, mademoiselle, vous prenez un député très batailleur, d'une ambition féroce, absolument distrait par les intérêts du pays...

FRANÇOISE, amèrement.

Ses diners sont ennuyeux, ses réceptions mesquines, ses partisans tièdes, ses protecteurs indécis, et ma destinée sera d'égayer ses diners, d'organiser ses réceptions, de réchauffer ses partisans, de décider ses protecteurs.

HENRI.

Tenez, mademoiselle, j'ai l'air d'un sot, parce que j'hésite à dire hardiment les choses. Il en résulte que vous vous méprenez sur ma pensée, qui n'est certes pas de marchander mon amitié. Si je me suis exprimé de façon à vous b'esser, c'est que je cherchais à être loyal avec plus de bonne volonté que d'adresse. Avant tout je ne veux pas que vous puissiez m'accuser de vous avoir trompée.

FRANÇOISE.

Voilà un ton qui me donne confiance. Tant de pauvres créatures se marient sans plus de chances de bonheur et on leur promet monts et merveilles... Au moins, je sais à quoi m'en tenir... Mais l'amitié qui m'est garantie, je l'exige, et mon plan est déjà fait pour m'en rendre digne.

HENRI.

Il m'intéresse énormément. Puis-je le connaître ?

FRANÇOISE.

Vous le devez. Pour trouver le courage dont j'aurai besoin... on m'en prévient... je tâcherai de grandir ma mission. Je ne veux pas être seulement une femme de parade : distribuer des sourires et des poignées de mains, donner le bras et présider des dîners, est-ce une vie ?.. Je suis infiniment plus ambitieuse.

HENRI.

Une vocation pour s'allier à moi !...

FRANÇOISE.

Ambitieux, soyons-le ensemble. Je réclame le droit de partager vos idées, vos espérances... que je sache vers quel but vous marchez... que je connaisse vos alliés et vos ennemis. Si j'ai conscience d'être de moitié de votre succès, allez, je ne serai jamais complètement malheureuse.

HENRI.

Je suis ravi... Jamais, mademoiselle, je n'aurais osé tant espérer !

Hélène impatiente revient suivie de son mari.

HÉLÈNE.

Les traités sont-ils signés ?

FRANÇOISE.

Ils le sont !

THÉODORE.

S'il y a des clauses secrètes, avec mon talent de confesseur, je ne tarderai pas à les savoir !

Il embrasse Françoise et la tire à part.

HENRI, à Hélène dont il serre la main.

Je suis franchement heureux !.. Aimé d'une femme comme vous, c'était de quoi me dédommager d'une vie un peu décousue... Eh bien, non, vous avez inventé une singulière enfant qui semble avoir été créée pour ma convenance. Elle réalise exactement mon rêve : j'ai tout, maintenant : une affection incomparable, une tenue régulière, tout enfin !

HÉLÈNE, tristement.

Votre joie est un peu cruelle.

HENRI.

Mais non, puisqu'elle est votre ouvrage !

HÉLÈNE.

Elle montre que j'ai trop prolongé ces années bienheureuses où vous n'étiez qu'à moi !

HENRI.

A qui donc croyez-vous que je vais être ? A vous, Hélène, rien qu'à vous !... Quant à ce mariage, il complète admirablement mon arsenal ! A ce point de vue, je suis satisfait !

HÉLÈNE.

Ce contentement est bien plus visible depuis votre entretien avec Françoise !

HENRI.

Oh ! jalouse ! jalouse ! Et de qui ? une fillette sans

conséquence, dont la seule perfection est d'être la logique même... Elle s'exprime comme le roi Salomon.

HÉLÈNE.

Le roi Salomon s'entendait très bien à terminer les disputes de femmes...

HENRI.

En coupant par le milieu l'individu convoité ! Diable ! c'est moi, l'individu ! Je commence à trembler.

Théodore et Françoise remontent.

THÉODORE, à Henri.

Mon futur neveu, m'accompagnerez-vous jusqu'au village?... Françoise désire télégraphier l'heureuse nouvelle à la supérieure du couvent où elle a été élevée, et je vais expédier la dépêche. Nous serons revenus dans un quart d'heure.

HENRI.

Volontiers !

Il baise la main de Françoise. — Les deux hommes sortent.

## SCÈNE XI

HÉLÈNE, FRANÇOISE.

HÉLÈNE.

Françoise, si tu as l'esprit de te garer des tenta-

tives insensées, je te rends un fier service... Tu ne me dis même pas merci ?

FRANÇOISE, après un silence.

Voici, ma tante ! (Elle tire une lettre de sa poche et la donne à Hélène.) Une lettre que vous avez perdue !

HÉLÈNE.

Merci.

Elle sort.

Rideau.

---

## ACTE DEUXIÈME

Chez Renneval. Grand salon. Portes à droite et à gauche. Au fond, trois fenêtres ouvrant sur la rue. La fenêtre du milieu donne accès à un balcon.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

FRANÇOISE, THÉODORE.

Françoise assise devant un petit bureau, classe des cartes de visite qu'elle pointe sur une liste. — Théodore entre. — Elle pousse un cri de joie et lui saute au cou.

FRANÇOISE.

Mon oncle!...

Elle l'embrasse.

THÉODORE, reculant d'un pas.

Voyons si elle est changée.

FRANÇOISE, pendant qu'il l'examine.

C'est vrai, pourtant!... vous ne m'avez pas vue depuis mon mariage... Trois mois! on vieillit en trois mois!... Eh bien?

THÉODORE, l'attirant de nouveau à lui et l'embrassant.

C'est à ne plus te reconnaître!... Où t'es-tu procuré cette frimousse-là?... Et des yeux!... On peut bien le dire, on ne savait pas trop autrefois si tu deviendrais jolie!... Bigre!.. tu as pris du bon côté!..

FRANÇOISE, souriant.

Ah! j'ai tellement désiré une figure capable d'émouvoir ce vilain homme!... oui, je l'ai tellement désirée, que... la voici!

THÉODORE.

Tout le darwinisme est là : l'animal a besoin d'être beau, il devient beau.

FRANÇOISE, riant.

Merci, mon oncle!...

THÉODORE, lui posant le doigt sur le front.

Ta figure s'améliore; mais ce qui est dessous... Hum!... soigne-le.

FRANÇOISE.

Ma cervelle se détraque?

THÉODORE.

Ma foi, j'en ai peur!

FRANÇOISE.

A quoi le jugez-vous?

THÉODORE.

Je viens de rencontrer chez ta tante la plus indomptable bavarde qu'il y ait sous la calotte des cieux.

FRANÇOISE, riant.

Madame de Landier?

THÉODORE.

Juste!... Pourquoi ris-tu?

FRANÇOISE.

Allez toujours... Que vous a-t-elle raconté?

THÉODORE.

Rappelle-toi la dernière visite que tu lui as faite... L'entretien roulait sur des conversations absolument extravagantes que les jeunes femmes de nos jours ont entre elles. Ainsi, la petite duchesse du Perron, mariée depuis six semaines, donne à ses amies des détails inouïs... Madame de Landier te les communiquait, sans doute, lorsque, paraît-il, est sortie de ta bouche une observation de première communiant. Impossible en l'écoutant de ne pas s'écrier : « Mais cette pauvre petite femme n'est mariée que de nom ! » Cela dure donc toujours votre existence de Chartreux ? (signe affirmatif de Françoise. — Théodore secoue la tête d'un air contrarié.) Diable!... Diable!... Tu fais la difficile?... (Nouveau signe de Françoise.) Est-ce bien malin?... Est-ce bien malin?... Hum!... Je ne crois pas... En attendant, je suis renversé que tu dises de pareilles naïvetés... Moi qui calmais ton

zèle à étudier l'histoire naturelle!... Voilà un cours que tu devrais bien repasser!...

FRANÇOISE.

Je n'en ai rien oublié... Cette soudaine candeur... Vous n'avez pas songé qu'il y a peut-être aussi du darwinisme là-dessous?

THÉODORE.

Hein?

FRANÇOISE, riant.

L'animal a besoin d'être ingénu, il devient ingénu.

THÉODORE.

Bah!... C'est exprès que tu... Eh pardi!... cela saute aux yeux!.. Eh bien, mon enfant, tu as réussi... Madame de Landier s'apitoie et s'indigne... Elle gémit à travers les salons que ton mari est un monstre. De mauvaises plaisanteries pas trop agréables pour lui, vont commencer à circuler... jusqu'à ce qu'un petit Renneval les fasse taire!... Pas mal!

FRANÇOISE, baissant les yeux.

Mon oncle, si nous parlions un peu de vous... Cette nuit en wagon ne vous a pas trop fatigué?...

THÉODORE.

Je me sens très dispos!

FRANÇOISE.

Pourquoi n'êtes-vous pas venu me réveiller comme vous l'aviez promis?... J'ai attendu toute la matinée, avec la crainte que vous n'ayez rapporté à

Paris cette maudite goutte qui vous retenait à la campagne... Vous avez beaucoup souffert?

THÉODORE.

Non!...

FRANÇOISE.

Pourtant un accès qui dure trois mois...

THÉODORE.

Je n'ai pas eu le moindre accès... Ce mal qui nous exilait n'avait qu'un but : te laisser t'implanter sans algarade... Le médecin m'a guéri le jour où je t'ai jugée suffisamment forte, et tu l'es; j'en ai déjà la preuve.

FRANÇOISE.

Vraiment?

THÉODORE.

Imagine-toi qu'un billet m'attendait à la maison; un billet de Guillerand.

FRANÇOISE.

Guillerand ! Le ministre de l'Intérieur?

THÉODORE.

Lui-même. Il me priait de lui fixer un rendez-vous dès mon arrivée. Tu penses bien que cinq minutes après, il était avisé que je l'attendais...

FRANÇOISE.

Il est venu?

THÉODORE.

Sans perdre une minute. Ta tante s'est arrangée

pour le recevoir et lorsque j'ai été prévenu qu'il m'attendait au salon, elle avait déjà eu le temps de conférer avec lui. Lorsque nous avons été seuls il m'a dit : Ma visite devient tout à fait superflue ; j'étais venu pour vous prier d'intervenir auprès de M. de Renneval qui nous menace d'une grave interpellation sur le canal de Gascogne. Madame de Monneville m'a très charitablement promis de mettre à la raison cette mauvaise tête et je n'ai, par conséquent, plus rien à vous demander.

FRANÇOISE.

Oh ! mon oncle, que d'ennuis ! Il faut que l'interpellation ait lieu ! Henri est à la veille de remporter une grande victoire.

THÉODORE.

J'ai répondu à Guillerand : « Mon cher ministre, l'influence de madame de Monneville est-elle précisément la meilleure à invoquer ? Vous avez une femme, Renneval a une femme ; pourquoi ces personnes d'esprit ne se rencontreraient-elles pas ? Croyez-moi, c'est un conseil d'ami que je vous donne. » Pour le coup, Guillerand a compris qu'on ne se laisserait pas berner. En un clin d'œil son parti a été pris : Madame Guillerand viendra te voir cet après-midi, sous couleur de te raconter je ne sais quelles balivernes, en réalité pour t'offrir la paix avec de belles indemnités de guerre. Sois indulgente et douce, tu la tiens.

FRANÇOISE.

Mais c'est peut-être le portefeuille des affaires

étrangères pour Henri!... On prétend que le ministre donne sa démission!...

THÉODORE.

Exige!

FRANÇOISE, battant des mains.

Mon petit oncle, que tout va bien!

THÉODORE.

Oui, l'avenir ne s'annonce pas mal. Si nous cessions pour un instant d'y penser. Tu as tant de choses à me raconter!... Tes lettres ne disaient pas tout... Il me suffisait d'y lire entre les lignes que tu es heureuse. Répète-le moi.

FRANÇOISE, avec un soupir.

Heureuse!...

THÉODORE.

Comment, tu es malheureuse?...

FRANÇOISE.

Non. Pourtant...

THÉODORE.

Voyons, qu'arrive-t-il?

FRANÇOISE, baissant la tête.

Je ne soupçonnais pas à quel point les hommes...

Elle se cache le visage dans les mains.

THÉODORE.

Ce pauvre Henri... Tu te le figurais donc bien myope. Te voilà stupéfaite parce qu'il s'aperçoit enfin que tu es une femme très désirable.

FRANÇOISE.

Je l'aime et je veux être aimée.

THÉODORE.

Tu ne l'es pas?...

FRANÇOISE.

Je n'en suis pas sûre... et en attendant...

THÉODORE, souriant.

Il te manque de respect ?

FRANÇOISE.

Ne riez pas, mon oncle... Cela me révolte !... Je n'ai plus un instant de repos... Du matin au soir il me persécute.

THÉODORE, avec philosophie.

Si ce n'est que du matin au soir...

FRANÇOISE.

Eh bien, soyez satisfait... Encore cette nuit, j'ai été réveillée... Il secouait ma porte avec fureur... Il suppliait... pleurait... criait des choses!... brutalement!

THÉODORE.

Pauvre mignonne... Pendant ce vacarme, tu devais avoir bien peur!

FRANÇOISE.

Peur?... Non... Pas assez... Je m'étais levée... L'oreille contre la porte... j'écoutais sa respiration... Par bonheur, il s'est fâché, m'a insultée presque... puis il est parti.

THÉODORE, à mi-voix, se frottant les mains.

Excellent, tout cela !... Excellent !

FRANÇOISE, qui n'a pas osé lever les yeux sur lui.

Mon oncle, puisque vous ne pouvez me protéger contre lui, défendez-moi contre moi-même. Voyez, je vous dis tout, malgré ma honte. Oui, c'est affreux, s'il revient...

THÉODORE.

Tu ouvriras.

FRANÇOISE.

Je suis à bout de forces...

THÉODORE, d'un ton de connaisseur.

Décidément, tu n'es pas de l'espèce des gens qui se jettent à l'eau pour apprendre à nager.

FRANÇOISE.

Réellement, mon oncle, je crois que vous ne comprenez rien à ce que j'éprouve... Oui, j'ai voulu conquérir Henri, mais pas le partager... Indulgente amie, mon honneur me permet de l'être ; épouse complaisante, non !... Ah ! pardonnez... je ne devrais pas... mais vous m'obligez à tout dire... Avant une heure, sans doute, on va venir l'enlever sous mes yeux. M'estimez-vous d'être à la merci de cet homme, qui jamais au milieu de ses supplications, ne m'a promis d'abandonner l'autre?... Comment n'ai-je pas l'énergie de lui demander une bonne fois s'il ose me jurer qu'il n'aimera plus que moi ? Penser que si Henri veut encore de moi ce soir, je cède-

rai !... Ensuite que deviendrai-je?... Vous ne partagez pas, vous, et pourtant vous souffrez !... j'en mourrais !...

THÉODORE.

Tu mourrais s'il ne te persécutait pas... Ah ! que tes scrupules sont d'une créature très jeune !... Au lieu d'exiger un tas de serments puérils, une femme faite commencerait par prendre et mettrait ensuite son point d'honneur à défier la concurrence.

FRANÇOISE, tristement.

Ah ! vous auriez mieux fait de ne pas venir ! Vous n'avez cessé de ridiculiser mon angoisse. Elle est pourtant sincère, je vous jure !

THÉODORE.

Allons, Françoise, ne nous séparons pas sur une querelle. Je viens d'aplanir quelques difficultés, avoue-le. Tu vas retrouver ton mari un portefeuille de ministre sous le bras, et c'est ton vieil oncle, qui l'y a placé. Que peut-il de plus?... Si tu vois autre chose, ordonne.

FRANÇOISE.

Je n'ai pas vu Henri ce matin. Il a déjeuné dehors, peu fier de se montrer après les gros mots de cette nuit... Peut-être est-il rentré maintenant. Si vous passiez chez lui?... Oh ! faites-le, je vous en prie !... Trouvez moyen qu'il ne me harcèle plus. Obtenez-moi la paix !... Au moins pour quelques jours...

THÉODORE.

C'est insensé !... Imagines-tu sérieusement que je vais aller lui dire : Laissez en paix ma nièce, notre retour lui donne bien assez de tracas !...

FRANÇOISE.

Lorsqu'il a fallu décider mon mariage, vous avez dissipé les préventions en me représentant comme une créature égoïste et froide. Ce qui opérerait si bien jadis peut réussir encore. Vous avez assez de ressources dans l'esprit pour offrir à Henri un tableau réfrigérant du caractère de sa femme. Déplorez mon orgueil exagéré, faites de ma prudence un tel éloge qu'Henri désespère de la trouver jamais en défaut. Me le promettez-vous ?...

THÉODORE.

Tu sais que pour t'obliger, il n'est rien que je...

Henri entre.

## SCÈNE II

FRANÇOISE, THÉODORE, HENRI.

THÉODORE, à la vue d'Henri.

Eh ! cher ami !...

HENRI, lui serrant la main.

Vous avez fait bon voyage ?... (A Françoise.) Bonjour, Françoise !... Je venais voir si nous irons au bois vers cinq heures ?...

FRANÇOISE, avec affectation d'impertinence.

Nous n'irons pas au bois, j'attends du monde...  
Au revoir, mon oncle... Tenez votre promesse.

Elle sort prestement avec un léger signe protecteur  
à Henri.

### SCÈNE III

THÉODORE, HENRI.

THÉODORE, affectant une grande stupéfaction.

Eh bien, quoi?... Partie!... En voilà une toquée!...  
C'est vous, notez bien, qui la mettez en fuite, car  
nous avons encore un tas de choses à nous dire.

HENRI, avec un sourire contraint.

Vous allez me prendre pour Barbe-Bleue!

THÉODORE.

Pas le moins du monde. Elle parle de vous en fort  
bons termes. Seulement, il y a quelque chose...

HENRI.

Contre moi?

THÉODORE.

Rien ne permet de le supposer... Elle n'est pas  
comme à son ordinaire, voilà tout.

HENRI.

Triste?

THÉODORE.

Gaie comme un pinson!... En y réfléchissant même, trop gaie!... Je lui ai servi de père, je l'aime comme une enfant, et pas la moindre émotion en me revoyant... Elle pensait à autre chose... Et puis des bizarreries... (se frappant le front.) Tiens!... j'ai trouvé!...

HENRI.

La raison de ces étrangetés?

THÉODORE.

Oui. (gravement.) Mon cher, je demande à être parrain.

HENRI, gêné.

Vous n'y êtes pas... Hélas, non!...

THÉODORE.

Diable!... alors je ne sais plus... Non, réellement, je ne sais plus... ou plutôt, si, je sais, mais cela ne se peut pas.

HENRI.

Qu'est-ce qui ne se peut pas?

THÉODORE.

Vous ne l'avez donc pas regardée?

HENRI.

Tout le temps!

THÉODORE.

Pas possible!... Et rien ne vous a frappé, vous, gaillard expérimenté? Vous n'avez pas vu ses yeux,

ses terribles yeux qui m'empêchaient de la reconnaître quand je suis entré? Si Françoise était votre fiancée, rien qu'à la voir, je dirais : « Ne les laissez pas seuls »... Si Françoise était votre compagne depuis dix ans, je penserais : — « Gare à lui!... » Mais en pleine lune de miel... Que croire?...

HENRI.

Ainsi, Françoise a la mine d'une femme bonne à surprendre.

THÉODORE.

Ne me faites donc pas dire ce que je ne dis pas... Vous êtes au comble du bonheur, hors des impatiences, loin des regrets... En toute autre circonstance, ma foi, oui, la mine de Françoise voudrait dire : « Je succombe, il me tient, prends-moi!... »

HENRI, retenant à peine un cri de joie.

Ah!... Cher monsieur, vous avez le regard perçant!

THÉODORE.

Appelez-moi donc votre oncle!... Le regard perçant?... Oui, mon neveu?... Et maintenant, si nous changions de conversation. Je ne sais pas si vous êtes comme moi, entre parents, j'éprouve une véritable gêne à constater certaines choses. Quand cela m'arrive, je me mets à radoter. C'est ce qui vient d'avoir lieu dans mon saisissement de retrouver Françoise toute autre... tandis que le contraire serait étonnant... Pourquoi riez-vous?

HENRI, radieux.

Je ris... sans savoir.

THÉODORE.

Bien. Moquez-vous de moi, je le mérite.

HENRI, avec conviction.

Mais pas du tout!... Excusez-moi, j'ai vraiment l'air de...

THÉODORE.

D'un homme qui jubile...

HENRI, protestant.

Oh! je jubile!...

THÉODORE.

Oui, mon ami, et vous ne tenez plus en place... J'ai effleuré sans le vouloir un de ces petits mystères si fréquents chez les jeunes ménages, et vous grillez d'aller aux informations. Allez, mon cher, courez, volez auprès de Françoise... C'est si naturel!... Ne vous gênez pas à cause du vieil oncle. Il a justement deux lignes à écrire, puis il s'en va...

Il se dirige vers le petit bureau de Françoise.

HENRI.

Puisque vraiment vous êtes assez bon pour... Ma foi, je vais chez elle... Au revoir!

Il va pour sortir par la même porte que Françoise.

THÉODORE, se détachant de lui.

Ah! Tu ne voulais pas sauter à l'eau, Françoise!... Eh bien, nage!... (Madame Guillerand entre, il rappelle Henri.) Henri!

## SCÈNE IV

THÉODORE, HENRI, MADAME GUILLERAND.

HENRI, au domestique qui introduit madame Guillerand,  
par la porte du vestibule.

Prévenez madame. (A madame Guillerand.) Permettez-moi de vous présenter mon oncle Monneville.  
(A Théodore.) Madame Guillerand.

MADAME GUILLERAND.

Mon mari m'a raconté votre entrevue de ce matin, monsieur... Il revenait charmé de cette rencontre.

THÉODORE.

J'en garde également le meilleur souvenir... Il y avait tant de bonne volonté de part et d'autre!

Françoise arrive très empressée. Les deux femmes s'abordent avec leurs plus gracieux sourires.

## SCÈNE V

LES MÊMES, FRANÇOISE.

FRANÇOISE.

Quelle charmante surprise!... (Elle fait asseoir madame Guillerand et s'installe auprès d'elle.) On vous voit si rarement!

MADAME GUILLERAND.

Chut!... Pas si haut, ou je n'oserai plus...

FRANÇOISE.

Quoi donc?

MADAME GUILLERAND.

Dire ce qui m'amène. J'aurais l'air de ne venir ici que par intérêt.

FRANÇOISE, avec un doux sourire.

Un peu de honte est bien vite passée.

THÉODORE, à Henri.

Mon neveu, ces dames vont parler de choses qui ne nous regardent pas. Il est temps de prendre congé.

MADAME GUILLERAND.

Oui, emmenez-le... Non pas que j'aie des choses bien mystérieuses à dire, mais vous lui rendrez service. Qu'il aille encore conspirer contre nous!

HENRI.

Vous n'y êtes pas... Conspirer? Ah! ma foi, je n'y songeais guère.

THÉODORE, s'avançant avec brusquerie pour saluer madame Guillerand.

Madame, j'ai bien l'honneur... A bientôt, Françoise, viens me voir sur la fin de la journée. (passant son bras sous celui d'Henri qui salue madame Guillerand.) Homme pressé, suivez-moi que je vous donne la clef des champs!

Il le pousse devant lui et ils sortent.

## SCÈNE VI

MADAME GUILLERAND, FRANÇOISE.

FRANÇOISE.

Eh bien, chère madame, à quoi puis-je vous être bonne. Puisque vous venez ici par intérêt, mon devoir est de vous enlever tout respect humain.

MADAME GUILLERAND.

J'organise une boutique de parfumerie pour la vente de charité au profit de l'œuvre des convalescents de Madagascar, dont je suis présidente... Consentiriez-vous à être dame patronnesse?

FRANÇOISE.

Volontiers, madame.

MADAME GUILLERAND.

Et cela ne vous ennuiera pas trop de venir vendre à ma boutique? (Aimable protestation de Françoise.) Ce sont des corvées qu'on a si peur d'imposer à ses amis.

FRANÇOISE.

C'est qu'on les juge mal.

MADAME GUILLERAND.

Vous me rendez heureuse à un point!... Vous permettez, n'est-ce pas, que je vous parle à cœur ouvert? (sourire encourageant de Françoise.) J'attache

une importance énorme à ce que le public nous contemple, faisant en bonne intelligence les honneurs de cette boutique. Nos maris n'envisagent pas le bien du pays de la même façon. Depuis quelque temps on mène grand bruit autour de l'interpellation dont M. de Renneval menace le ministère, et l'autorité de mon mari sur le Parlement s'en trouve atteinte. Votre amabilité donne à penser que la corde n'est pas tendue à se rompre et que rien n'empêche de reformer une majorité parfaitement compacte. (Riant.) Excusez... je parle comme le journal « Le Temps. » C'est égal, nous nous comprenons.

FRANÇOISE, riant.

Dire qu'en vendant avec vous des flacons d'eau de Cologne je consolide le ministère!

MADAME GUILLERAND.

Vous avez une énorme influence sur M. de Renneval... Et comme cela se conçoit; vous si charmante!... Et d'une intelligence!... Un bon mouvement, chère madame... Devenez notre alliée... Poussez dans nos bras votre seigneur et maître.

FRANÇOISE.

Mais c'est tout ce que je demande, chère madame!... La conciliation est une si belle chose!... Seulement, il faut m'aider un peu... Mon mari n'est pas en ce moment très maniable... Henri serait aussi vraiment par trop bonne pâte, s'il travaillait toujours pour un ministère dont il n'est jamais!

MADAME GUILLERAND.

M. de Renneval, avec son talent, peut prétendre à tout. Il n'a contre lui que de n'être pas encore une vieille barbe : Heureux défaut!

FRANÇOISE.

Précisément, malgré sa jeunesse, il n'a pas envie qu'on l'appelle le bon jeune homme du Gouvernement.

MADAME GUILLERAND.

Un peu de patience encore et vous connaîtrez les ennuis du pouvoir!

FRANÇOISE.

Cette litanie de la patience, on nous la chante à tout propos. Grâce à Dieu! Henri en a, de la patience!... A proprement parler, il n'est même pas ambitieux; seulement, il a conscience de sa valeur, et le sentiment d'une injustice le révolte. Voilà pourquoi la majorité n'est pas aussi compacte que vous le souhaitez... (Après un silence et avec un doux sourire.) Est-il vrai que le ministre des affaires étrangères bat de l'aile en ce moment?

MADAME GUILLERAND.

L'interpellation sur la politique anglaise l'a mis dans ses petits souliers... on va le débarquer... Ah! les affaires étrangères! Quel dommage que M. de Renneval tienne tant aux Finances!

FRANÇOISE, avec simplicité.

Il s'est fait une spécialité des questions de chiffres, mais ce n'est pas une préférence absolue.

MADAME GUILLERAND.

Tant mieux !... avec sa fortune, sa position de famille... (Très convaincue.) Evidemment, c'est énorme, le nom !... La République ne peut pourtant pas mettre en contact avec les cours étrangères, des ramasseurs de bouts de cigares.

FRANÇOISE.

Ah ! chère madame, malgré mon extrême sympathie pour vous, que n'est-ce M. Guillerand qui parle !

MADAME GUILLERAND.

C'est lui !... Avant trois semaines, je suis autorisée à le promettre, votre mari aura des interpellations la même horreur que le mien.

FRANÇOISE.

Peut-être, en vous prenant pour modèle, apprendrai-je à en parer quelques-unes.

MADAME GUILLERAND.

M. de Renneval a un ange gardien qui n'a pas besoin de leçons.

FRANÇOISE, riant.

Evidemment, lorsque mon mari était célibataire, les portefeuilles ne lui tombaient pas des nues !... Je puis bien l'avouer, il a fallu que son ange gardien lui fit sentir qu'on le traitait par trop cavalièrement.

MADAME GUILLERAND, lui serrant les mains.

Qu'elle est donc originale et fine !.. Devenons tout à fait camarades, n'est-ce pas ?

FRANÇOISE.

Nous le sommes.

MADAME GUILLERAND.

M. Guillerand écrira ce soir à M. de Renneval pour lui proposer une entrevue qui ne saurait être que très cordiale.

FRANÇOISE.

Et l'histoire comptera un ministre de plus. Voilà ce qui peut sortir d'un flacon d'eau de Cologne.

MADAME GUILLERAND.

Tenu par des doigts de fée !... (se levant.) Mille fois merci, chère madame, et au revoir !

A la porte, les deux femmes se quittent amicalement.

Madame Guillerand est à peine sortie qu'Henri se précipite dans le salon.

## SCÈNE VII

FRANÇOISE, HENRI.

HENRI, très curieux.

Que voulait-elle ?

FRANÇOISE, ironique.

Ah ! vous daignez vous souvenir que j'existe...

HENRI.

Allons, Françoise, montrez de la grandeur d'âme...  
je me suis conduit comme un soudard, un pandour...

ne boudez pas ! (Avec empressement.) Que voulait-elle ?

FRANÇOISE.

Ah ! par exemple !... Après avoir changé une nuit en affreux cauchemar, il me prévient par un billet hargneux qu'il déjeune dehors : c'est moi qui boude !

HENRI.

Encore une fois, j'avoue ma faute... Si j'ai déjeuné, non pas chez des amis, comme je m'en vantais, mais tristement, seul au restaurant ; c'est que j'avais honte, après mon tapage nocturne, de me retrouver à table en face de vous.

FRANÇOISE.

Cela s'appelle bouder.

HENRI.

Eh bien ! je ne boude plus... Répondez : Que voulait-elle ?

FRANÇOISE.

Ah ! ah !... mon ami, cette visite est tout un poème !... Devinez !...

HENRI.

Non ! Pas de petits jeux !... Que voulait-elle ?

FRANÇOISE.

Guillerand capitule... On vous offre le ministère des affaires étrangères.

HENRI.

Ça y est ! Eh bien, si Guillerand m'écoute, nous allons culbuter Doguet. Il nous faut à la Chambre un autre président. On ne se figure pas l'influence du président sur les votes, et Doguet n'est pas de mon bord. Guillerand ne demandera pas mieux, car je lui proposerai son beau-frère Sauval. Moi seul ai empêché Sauval d'être nommé la dernière fois. Avec lui pour mener la Chambre le Ministère est solide. Quelle aventure !... Ministre des affaires étrangères !... Quand la France aura son mot à dire dans une question, en somme, c'est moi qui le dirai, ce mot. La personnification du pays, pour les badauds, ce n'est, assurément pas un simple ministre ; mais allez donc demander à Crispi ce qu'il en pense !... Françoise, il s'agit à présent de faire bonne figure... Nous allons recevoir, recevoir beaucoup... Notre salon doit devenir un centre international de premier ordre. Heureusement, vous parlez l'allemand et l'anglais... Moi, je baragouinais un peu d'anglais, au sortir du collège, mais c'est si loin !... Donc, un salon où tout ce qu'il y a de huppé dans le monde entier s'entassera... Avec vous, je puis m'attendre à quelque chose de soigné. Vous mettrez la maison du quai d'Orsay sur un pied... (Du bout des doigts il envoie un baiser au plafond.) C'est qu'en peu de temps vous avez fait vos preuves. Impossible de s'y prendre plus habilement pour rendre aux députés mon intérieur agréable. Autrefois, ils le traversaient comme une auberge, buvaient mes vins, fumaient mes cigares et vo-

taient pour Guillerand. Votre présence a tout changé. Quiconque entre ici, s'en va lié par une promesse et une promesse qu'il tient dans plus de la moitié des cas.

FRANÇOISE.

N'exaltez pas trop mes pauvres mérites!... J'admets sans fausse modestie, que vos collègues trouvent une réception plus... enveloppante... Ils vous apprécient mieux, vous soutiennent, vous portent. Vous commandez une petite armée dont je suis l'intendant, voilà tout.

HENRI.

Sans compter le reste!... Si vous ne m'aviez pas montré que je tirais les marrons du feu, avec mes discours qui sauvaient des ministères où il n'était pas question de me faire entrer, est-ce que j'aurais eu l'idée de me fâcher?... Est-ce que Guillerand capitulerait?... Vous m'avez prêté un appui moral. Mieux que cela, même, puisque vous venez de négocier le triomphe définitif... Le véritable vainqueur, c'est vous!...

FRANÇOISE.

Nous deux, Henri... (Insistant.) Le ménage!...

HENRI.

Non, non. Tant que j'ai été seul, mes plans ont échoué... Le vainqueur, c'est vous!...

FRANÇOISE.

Eh bien, alors, ne soyez pas ingrat!... Ne me peinez plus comme vous l'avez fait hier. Epargnez-moi un supplice sur lequel je n'avais pas compté.

Celui de vous rappeler les conditions de ma présence ici. Elles ne m'infligent aucun déshonneur. Que je ne reste pas exposée à l'insulte, dans cette maison où je suis entrée comme une fidèle amie.

HENRI.

Insulte !... Parce qu'elle m'ensorcèle !... Parce que je ne puis pas dormir lorsque je l'entends frôler la muraille à deux pas !... Un supplice sur lequel vous n'aviez pas compté ? Et moi, croyez-vous que je m'attendais à souffrir comme je souffre ?... Si je me suis figuré que nous pourrions vivre comme deux employés de bureau à paperasser éternellement côte à côte, je me suis trompé !... Cette placidité n'est pas dans ma nature.

FRANÇOISE, vivement.

Ni dans la mienne !... (se reprenant.) Mais moi, je mets toute mon énergie à vous servir !... Je me suis donné un but et le poursuis avec passion. (Tendant la main à Henri.) Allons, Henri, faisons la paix !... Je vous pardonne de m'avoir humiliée ; parce qu'il est impossible que vous soyez bon juge de mes sentiments. Sachez que je suis très fière, bien que j'aie consenti à une situation en apparence peu glorieuse.

HENRI, froidement.

Alors vous me repoussez ?...

FRANÇOISE.

Henri !

HENRI, insistant.

Vous ne serez jamais à moi ?

FRANÇOISE.

Tant que vous ne m'aurez pas fait un serment,  
jamais !

HENRI.

Quel serment ?

FRANÇOISE.

Cherchez.

HENRI, la regarde fixement.

J'ai trouvé.

FRANÇOISE.

Dites.

HENRI.

Je vous donne ma parole d'honneur que je vous  
veux, que de gré ou de force je vous aurai.

Il s'élançe et la prend dans ses bras.

FRANÇOISE, se débat pendant qu'il cherche à  
l'embrasser.

Henri !... C'est indigne !... C'est lâche !...

HENRI, luttant pour l'embrasser.

Si !... Laissez-moi... Une fois !... La première !...

FRANÇOISE, fermant les yeux, lui tendant le front.

Rien qu'une !... En frère !... (Il se met à l'embrasser  
avec furie.) Non !... assez !... Si vous croyez que...  
j'y trouve le moindre plaisir !...

Elle prononce les derniers mots d'une voix blanche et  
ne se débat plus.

HENRI, des deux mains lui prend la tête et l'attire contre la sienne, les yeux dans les yeux.

Voyons ces yeux... ouvre-les... qu'on voie s'ils sont colères!... Tiens... tiens... mais c'est qu'ils sont très attendris!... Plus du tout tes yeux de jeune fille que ton oncle prenait tout à l'heure la peine de me décrire... (Françoise cache sa figure contre son épaule.) Hein, mon serment!... L'ai-je tenu?... Chère petite femme, tu es à moi, maintenant!...

FRANÇOISE, se dégage prestement et s'échappe avec un éclat de rire.

Pas encore!... (Henri s'élançait à sa poursuite, elle tourne rapidement autour d'une petite table, saute sur le balcon, et parle, la tête passée entre les battants de la porte-fenêtre.) Maintenant, si vous m'attaquez, les voisins crieront et les gardiens de la paix monteront.

HENRI, pousse un fauteuil devant elle et s'assoit.

Je mets le siège devant la place. Elle se rendra par la famine.

FRANÇOISE, la tête toujours passée entre les battants dont elle se couvre.

Henri!.. Grand enfant!.. (Elle tourne un instant la tête vers la rue et la remet vite entre ses deux boucliers avec une terreur comique.) Henri, le monsieur d'en face est à sa fenêtre... Il nous regarde... Il rit... C'est grotesque!

HENRI, avec flegme.

D'autant plus que ta jupe est déchirée, et que

tes cheveux se défont... Moi, ça m'est égal !.. Il m'a vu !.. L'honneur est sauf !

FRANÇOISE.

Voyons, s'il y est toujours, le monstre !... (Elle se retourne de nouveau vers la rue, mais aussitôt pousse avec violence les deux battants de la porte et rentre dans l'appartement. Elle dit d'un ton bref.) La voiture de ma tante !..

HENRI, à mi-voix.

Tu es sûr ?..

FRANÇOISE.

Elle se penchait à la portière, et doit m'avoir vue... (Avec un rapide coup d'œil dans la glace.) Je ne puis pas me montrer dans cet état... Il faut que j'aie me recoiffer !..

HENRI.

Va... je l'attends...

FRANÇOISE, recevant le choc.

Vous !.. C'est bien !.. (Elle va pour sortir et revient en courant se jeter au cou d'Henri.) Henri, ne soyez plus à cette odieuse femme, et moi... ce sera pour ce soir !.. Vous promettez ?..

HENRI, l'embrassant.

Tout pour te gagner ! (Françoise sort rapidement. — Henri après l'avoir suivie des yeux.) Le vieux s'y connaît !... (Prenant une attitude pour recevoir Hélène.) Fini de rire !

## SCÈNE VIII

HENRI, HÉLÈNE.

HÉLÈNE, se jetant dans les bras d'Henri.

Ah ! le méchant !... le méchant !... que j'ai à le gronder !

HENRI.

Méchant ?... Gronder ?...

HÉLÈNE.

Trois mois sans vous voir ! — Quinze mortelles semaines !.. J'arrive ; j'attends toute la matinée et vous ne venez pas !..

HENRI.

Je comptais aller chez vous, et puis j'ai eu l'imprudence de passer d'abord chez mon agent de change qui m'a fait perdre un temps !..

HÉLÈNE.

Les affaires avant moi, bien entendu !.. D'ailleurs je n'ai pas été surprise. Vous n'êtes même plus capable d'écrire.

HENRI.

Bah !

HÉLÈNE.

Vos lettres ? Ah ! parlons-en !.. Depuis trois se-

maines je vous supplie de m'expliquer votre brouille avec Guillerand et ne puis obtenir deux lignes à ce sujet.

HENRI.

Mes lettres ?.. d'excellents petits mots... Pas bourrés de considérations politiques comme les vôtres... De vraies lettres sentimentales... (Hélène éclate d'un rire amer.) Que leur reprochez-vous ? c'est moi au contraire, qui ai bien envie de récriminer sur les vôtres. D'un bout à l'autre remplies de chicanes, prenant texte de tout pour se gendarmer, se guinder, me servir une avalanche de doléances...

HÉLÈNE.

Pas une fois vous ne m'avez donné le plus mince détail... Un si grand changement venait de s'accomplir, j'avais le droit de savoir ce qui se passait.

HENRI.

Dans mon ménage ?.. mais rien... calme plat... c'était réglé d'avance... A part une phrase de loin en loin, sur la santé de Monneville, me racontiez-vous ce qui se passait dans le vôtre ?

HÉLÈNE.

La plaisanterie n'est pas de bon goût, je vous en préviens.

HENRI.

La plaisanterie n'est jamais de bon goût, quand elle s'adresse à une personne de mauvaise humeur. Vous arrivez mal disposée, je me demande pour-quoi ?

HÉLÈNE.

Non, vous ne voulez pas comprendre que... jalousie à part, j'éprouve un sentiment étrange à vous savoir avec une autre qui porte votre nom, a les mêmes intérêts, partage vos secrets...

HENRI.

Je comprends fort bien... Il est fâcheux que les douleurs de Monneville vous aient retenue à la campagne plus longtemps que d'habitude... L'absence est un irritant. Restez avec nous, le plus longtemps possible. Vous êtes ma tante, à présent. Ce titre autorise l'intimité. Habituez-vous à notre intérieur, un beau jour vous serez étonnée de lui être attachée comme nous-mêmes. J'ai passé par là, n'est-ce pas ? Vous mariée, et moi au commencement, très susceptible. Est-ce en me confinant à l'écart que j'ai appris à vivre ?..

HÉLÈNE, ironique.

Bons discours... bien étudié !... Il y en a qui seraient touchés de me voir inquiète. Lui proteste contre mon manque d'énergie.

HENRI.

J'admire au contraire votre courage, mais à quoi sert le courage, là où il n'y a pas péril ?.. Avez-vous confiance, oui ou non ?.. tout est là ! Si je suis fourbe, pas de surveillance possible.

HÉLÈNE.

Eh ! c'est précisément ce qu'il y a d'affreux !.. Pas de surveillance possible ! Fourbe !.. L'êtes-

vous ? Depuis le peu d'heures que je suis de retour, il m'est déjà revenu qu'on vous découvre le soir caché dans les baignoires des petits théâtres, seul avec Françoise...

HENRI.

Bon ! La foire aux potins est ouverte!...

HÉLÈNE.

Soit ! fermons-la... J'ai mes yeux... Françoise était sur le balcon, tout à l'heure, à se trémousser comme une énergumène. Qu'était-il arrivé ?..

HENRI.

Sur le balcon, vous m'avouerez, ce n'est pas très compromettant.

HÉLÈNE.

Elle a fort bien aperçu ma voiture. Pourquoi m'éviter ?

HENRI.

Elle nous laisse seuls pour vous faire plaisir.

HÉLÈNE.

Touchante attention!..

HENRI, agacé.

Si vous saviez comme c'est drôle, une femme jalouse!..

HÉLÈNE.

Et pourquoi ne le serais-je pas ?.. Théodore soutenait ces derniers temps que Françoise, sous des dehors de froideur, est une passionnée, il soupçonne qu'elle vous aimait longtemps avant le mariage.

HENRI.

Ce serait vraiment une déveine, après tout le mal qu'on s'est donné pour la choisir en carton ! Hélène votre mari dit cela pour vous faire enrager, puisque vous prétendez qu'il se doute.

HÉLÈNE.

A présent, je ne prétends plus. Chaque fois qu'il grognait contre sa maladie, et c'était souvent, il l'accusait de nous tenir loin du cher jeune ménage et cela d'un ton si simple !.. Et puis, il parle de vous avec un véritable intérêt... Non, décidément il ne se doute pas !..

HENRI, riant.

Tant pis ! Cela vous occupait d'avoir l'œil sur lui... Désormais votre attention se concentrera sur moi !.. je n'ai qu'à bien me tenir !..

HÉLÈNE, furieuse.

Au moins voilà qui est net... je ne vous dérangerai pas plus longtemps... Adieu, compliments à Françoise.

Elle s'éloigne avec majesté.

HENRI, la rattrape et l'embrasse.

Laisse donc, grande bête !.. mais aussi a-t-on idée de venir faire à quelqu'un de pareilles scènes, sans l'ombre d'un prétexte ? (Nouvelles embrassades.) Je suis assez raisonnable pour qu'on n'affecte pas de me tenir en tutelle.

HÉLÈNE.

Oui, dites-moi que je suis stupide, je ne l'ai pas

volé, car j'ai des renseignements de source absolument directe, qui attestent votre vertu.

HENRI, assez mécontent.

Comment vous correspondez avec Françoise sur de pareils sujets ?..

HÉLÈNE.

Pas de danger!.. Je puise mes convictions à des sources moins suspectes. A peine levée, madame de Landier, plus empressée que vous, est accourue chez moi. Elle sait toujours tout, cette chère Léonie, et sur tout le monde, sur Françoise en particulier, elle a une bonne histoire.

HENRI.

Ma femme place bien mal ses confidences...

HÉLÈNE.

C'est assez mon avis. A quel homme avez-vous marié Françoise?.. m'a dit Léonie. Savez-vous que le ménage ne marche pas du tout! Ce Renneval après avoir tant fait parler de lui, ne serait-il qu'un... propre à rien? Dans tous les cas, c'est un monstre. On ne se joue pas d'une pauvre fille à ce point.

HENRI.

Ainsi, Françoise répand le bruit qu'entre elle et moi, rien ne se passe?..

HÉLÈNE.

Lancée dans un milieu de jeunes femmes où les propos sont très libres, elle veut dire son mot et le dit tout de travers. Léonie est indignée contre vous.

Mais moi, Henri ; j'ai le cœur soulagé d'un gros poids. Vous méritez une récompense !..

Elle veut l'embrasser. Il n'y fait pas attention et ar-  
pente la chambre à grandes enjambées.

HENRI.

Idiot !.. Tout bonnement idiot !... A-t-on idée d'une  
Anerie pareille ! Me voilà ridicule !.. Cette vipère  
de Landier colportera mon histoire dans tous les  
coins... il y a de quoi me couler net !..

HÉLÈNE.

Peut-on exagérer ainsi !..

HENRI.

Allons donc !.. Ce n'est pas la poule au pot, qui  
a fait la popularité d'Henri IV, mais le surnom de  
Vert-Galant. Mes adversaires inventeront bien un  
sobriquet inverse à mon usage. Qui sait s'il ne  
court pas déjà les rues ?... Comment Françoise avec  
son intelligence a-t-elle pu se montrer d'une pa-  
reille sottise ?.. C'est d'autant plus impardonnable  
de sa part, que dans ma peur du ridicule, je l'avais  
mise en garde contre le danger de trop parler quand  
on est mal documentée. Elle semblait comprendre  
à demi mot.

HÉLÈNE, avec emportement.

N'en doutez pas, elle comprenait.

HENRI.

Quoi ?..

HÉLÈNE.

Elle comprenait. C'est évident !

HENRI.

Prétendez-vous qu'elle a fait exprès de...

HÉLÈNE.

Oui, oui ! oui !

HENRI.

Dans quel but ?.. Me mettre dans une posture ridicule?.. Me faire désirer d'en sortir par des moyens... simples?..

HÉLÈNE.

Oh ! d'une simplicité... patriarcale!.. cela crève les yeux !

HENRI, avec un sourire.

Pas si mal imaginé!..

HÉLÈNE.

L'infâme!.. Il est flatté!..

HENRI.

Je vois un tour bien joué, je ris.

HÉLÈNE, ironique.

Riez, c'est bien le moins!... Pendant qu'on se moque de vous...

HENRI, de bonne humeur.

Cela, nous allons y couper court.

HÉLÈNE.

Comment, s'il vous plaît ?

HENRI, embarrassé.

Mais... je ne sais pas trop... Le plus vite possi-

ble, retournez chez madame de Landier, racontez-lui n'importe quelle histoire, prouvant juste le contraire de l'histoire qu'elle colporte.

HÉLÈNE.

Soit! je verrai Léonie... mais il faudrait trancher le mal dans sa racine... Si Françoise continue ce chantage... car c'est un vrai chantage...

HENRI.

Françoise je m'en charge.

HÉLÈNE.

C'est délicat! Je ne vous vois pas allant dire à cette fille, qui, au fond, s'exprime, comme elle est en droit de s'exprimer, qu'elle devrait parler autrement... Je veux terminer seule tout ce petit débat... N'y pensez plus.

HENRI, avec fermeté.

Non, Hélène... Laissez Françoise tranquille. Si vous vous mêlez de lui donner des conseils, nous ne serons pas huit jours sans avoir la guerre... Elle est très gentille, très intelligente, mène très bien ma barque, et je ne me soucie pas qu'on apporte le trouble dans mon organisation. Je vous en prie, la paix avant tout! s'il y a une observation à faire chez moi, je suis bon pour cela.

HÉLÈNE, larmoyante.

Oh! Henri, que vous me parlez durement!... Dire qu'il y a trois mois je dirigeais tout dans cette maison! Dès mon entrée, j'ai eu le sentiment que ma présence est inopportune. Aussi que de maladresses!..

Je suis comme un blessé qui toujours se heurte à l'endroit de la plaie.

HENRI.

Ne vous tourmentez pas... seulement réformez cette jalousie. Pourquoi jalouse?... Vous arriviez les poches bourrées de nouvelles rassurantes...

HÉLÈNE.

Henri, voyez, nous n'avons encore fait que nous disputer!... N'est-ce pas triste quand on devrait être dans la joie du retour? (Un court silence.) Donnez-moi dix minutes pour voir Françoise, et puis je sortirai, vous me rejoindrez, et nous passerons ensemble le reste de la journée.

HENRI.

C'est une fatalité, ce soir, je ne suis pas libre!

HÉLÈNE.

Comment, vous ne vous êtes pas réservé la journée!... Pourtant, je ne la réclame pas à l'improviste! Vous ai-je assez écrit le bonheur que j'en attendais!... Tenez, c'est cruel!...

Elle pleure, la figure dans son mouchoir.

HENRI.

Hélène, il n'y a pas de ma faute. Je vous avais réservé cette soirée. A la lettre, on me la vole!... Une tuile!... Ne pleurez donc pas ainsi... on peut entrer... Françoise d'abord... Elle est à sa toilette, mais ce doit être fini!... Voyons, si je m'arrangeais tout de même pour vous rejoindre?... Je fais une

bétise, mais bah!... Seulement je vous quitterai de bonne heure... Parce que vraiment, il n'y a pas à dire, je suis indispensable ailleurs...

HÉLÈNE.

Où ça?

Françoise entre.

## SCÈNE IX

HENRI, HÉLÈNE, FRANÇOISE.

FRANÇOISE, avec beaucoup de bonne grâce.

Je suis confuse, ma tante... Si vous aviez vu ma chevelure ébouriffée, vous me pardonneriez...

HÉLÈNE.

Ebouriffée, toi Françoise!... Je ne reconnais plus ma nièce!...

FRANÇOISE, avec un soupir.

Elle est bien changée, allez!...

HÉLÈNE.

En si peu de temps?

FRANÇOISE.

Hélas! oui... Où est l'existence paisible que je menais chez vous? Mes frisons étaient irréprochables et je ne molestais personne. Aujourd'hui, j'ennuie le gouvernement et ne puis plus discipliner ma crinière... Le monde renversé.

HÉLÈNE.

Ta crinière, c'est un petit malheur ! Quant au gouvernement, pourquoi le harceler ? Henri, j'avais précisément une communication à vous faire de la part de Guillerand.

HENRI, vivement.

Vous avez vu Guillerand ?...

HÉLÈNE.

Ce matin même.

HENRI,

Et vous savez ?...

FRANÇOISE, souriant.

Chut !... Laissez parler ma tante.

HÉLÈNE, avec importance, à Henri.

Je sais qu'il est tout surpris de l'hostilité dont vous poursuivez le ministère. Tant mieux que l'occasion se présente de le dire devant toi, Françoise... Tu viens de t'exprimer avec une légèreté qui serait coupable, si tu n'étais pas si jeune... On ne fait pas de l'opposition pour le plaisir d'ennuyer le gouvernement... C'est un jeu dangereux... Guillerand est très affecté... Il ne comprend pas quel aveuglement vous pousse, cher Henri, à renverser des hommes qui représentent si bien vos idées... D'ailleurs il s'est plaint sans amertume... Grand admirateur de votre talent, il gémit de le voir au service d'une mauvaise cause !

HENRI, souriant.

C'est tout ?

HÉLÈNE.

Que faut-il donc de plus pour vous ouvrir les yeux ?

FRANÇOISE.

Alors, vous conseillez à Henri de reprendre ses anciennes traditions de sagesse ?

HÉLÈNE.

Hardiment !

FRANÇOISE.

Sans conditions ?

HÉLÈNE, avec emphase.

Un homme de sa valeur ne pose pas de conditions. Il attend... certain qu'on sera trop heureux de se ranger tôt ou tard sous sa bannière.

FRANÇOISE, d'un ton délibéré.

Je ne suis pas de cet avis.

HÉLÈNE, sèchement.

Tu es libre.

FRANÇOISE.

Plus la valeur d'un homme est grande, moins il doit tolérer qu'on la néglige.

HÉLÈNE, ironique.

Cette maxime est le fruit de ta longue expérience ?

FRANÇOISE, avec une grâce moqueuse.

J'ai le plaisir de vous annoncer que depuis un

quart d'heure, mon mari est ministre des affaires étrangères.

HENRI, à Hélène.

Vous voyez qu'il est parfois bon de s'insurger !

FRANÇOISE,

Et qu'une maxime n'a pas besoin de sortir d'une bouche trop experte pour avoir son prix.

HENRI, obligeamment.

J'ai fait du chemin depuis trois mois, et votre conseil de modération, qui eût été parfait lorsque j'avais ma situation à établir, n'est plus de saison.

FRANÇOISE, ironique.

Vous retardez, ma tante...

HÉLÈNE.

Parfaitement, je retarde ! J'en suis encore au temps où tu recevais mes avis avec docilité. Il ne faut pas remonter bien haut pour cela. Quelques mois suffisent. Tu ne te serais pas permis alors de me parler sur ce ton. Tu étais une personne de peu d'importance, une créature idéalement neutre, qui acceptait ici l'emploi de mannequin !

HENRI.

Hélène !

FRANÇOISE, l'arrêtant du geste.

Ce n'est pas exact. J'ai accepté d'être le meilleur ami, le conseiller le plus loyal d'Henri. Est-ce là ce que vous appelez un mannequin ?... Ma bonne tante, puisque dès la première occasion, vous me contes-

tez un droit, sans lequel mon existence serait, en effet, d'une neutralité par trop humiliante, sachez que je suis une petite personne très ferme qui ne se laissera pas supprimer. Vous êtes chez moi. Lorsque j'y donnerai mon avis, vous l'écouteriez sans sourire de ma grande jeunesse. Puisse votre échec de tout à l'heure vous inspirer quelque méfiance de vos propres lumières, avec un peu d'estime pour les miennes.

HÉLÈNE, prenant le bras d'Henri.

Henri... venez !... Vous m'avez promis cette soirée, je la réclame.

HENRI, cherchant à se dégager.

Hélène, vous êtes folle !

HÉLÈNE.

J'ai mis cette fille auprès de vous, pour que votre ambition ne fût pas contre moi, et c'est par l'ambition, qu'elle vous tient !... Non, elle ne vous tient pas encore ! Je ne m'avoue pas vaincue !

FRANÇOISE, tremblante de fureur.

Est-ce vrai, Henri?... Vous lui avez promis cette soirée?... N'en aviez-vous pas disposé ?

HENRI.

Françoise, montez dans votre chambre, je vais vous parler !... Ne l'écoutez pas, elle ne se possède plus, elle souffre !

FRANÇOISE.

Oui, ou non, la lui avez-vous promise ?

HENRI, balbutiant.

Je ne puis rien vous dire en ce moment!

HÉLÈNE, les bras tendus vers Henri.

Ah! il m'aime encore!

FRANÇOISE, affolée.

Heureuse femme! Quelle félicité! Il m'aime encore! Mais comment donc; il aime tout le monde! Vous! moi et combien d'autres! Ah! je le connais maintenant!...

HENRI.

Françoise!

FRANÇOISE.

Adieu, Henri! je pars, et pour toujours!

Elle sort.

Rideau.

---

## ACTE TROISIÈME

Chez Monneville. — Cabinet de travail.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

THÉODORE, FRANÇOISE.

Théodore est occupé à lire un journal. Pantoufles et robe de chambre. Françoise entre comme un ouragan.

FRANÇOISE.

Je viens d'être traitée comme jamais femme ne l'a été... injuriée... mise à la porte...

THÉODORE, plie le journal et ôte ses lunettes placidement.

Déjà ?...

FRANÇOISE, exaspérée.

Vous n'entendez donc pas ?... mise à la porte ?...

THÉODORE.

Fort bien... rentre par la fenêtre !...

FRANÇOISE.

Moi !... Partie et pour toujours !... Henri !... Oh !  
le misérable !... Mais vous ne comprenez pas... Elle  
est chez lui... en ce moment même... elle y est !...

THÉODORE.

Je la défie d'y rester.

FRANÇOISE.

Pourquoi ?

THÉODORE.

Renneval n'y tient pas.

FRANÇOISE.

De nous deux, pourtant, c'est elle qu'il garde !

THÉODORE.

Faute, sans doute, d'avoir pu faire autrement.

FRANÇOISE.

Voilà tout !

THÉODORE.

Comment ?

FRANÇOISE.

Ce que vous dites ?... Ce que vous faites ?

THÉODORE.

Oui, tout...

FRANÇOISE.

Non, par exemple !...

THÉODORE.

Que faut-il faire ?

FRANÇOISE.

Je dis : elle vous trompe... en tel endroit...  
allez-y !

THÉODORE.

La tuer, elle et ton mari... non... cette femme ne m'est rien, ne m'a jamais rien été... En l'épousant, j'ai commis une erreur, aussitôt constatée, avant toute intimité. Prendre sa vie parce que j'ai mal engagé la mienne, serait un abus de pouvoir qui n'est pas dans mes idées.

FRANÇOISE.

Mon oncle, vengez-moi!... Je suis trop malheureuse...

Elle tombe assise en sanglotant.

THÉODORE.

Elle succombera, non de ta main ni de la mienne, mais par la force des choses!...

FRANÇOISE, se lève avec violence.

Elle m'a chassée ! chassée ! chassée ! Non, je ne peux pas lui faire entrer dans la tête, que d'une chiquenaude elle s'est débarrassée de moi !... Il me promet la victoire !...

THÉODORE.

Elle n'a sur toi d'autre avantage que celui de l'ancienneté !... Est-ce énorme ?



FRANÇOISE.

Alors, vous refusez de me secourir ? Vous qui preniez la responsabilité de mon mariage, qui me poussiez à cette folie.

THÉODORE.

Demande une chose possible, je t'aiderai !... S'il est prouvé que je me suis trompé sur ton caractère, mais, alors seulement, je reconnaitrai que ton mariage est une folie, et me repentirai de l'avoir conseillé !

FRANÇOISE.

Eh bien, malgré votre volonté trop claire de rester en dehors de mes difficultés, je vous obligerai à y prendre part. Ma maison n'est pas habitable, je viens m'installer, *demeurer*, chez mon oncle et tuteur... Oh ! ne me repoussez pas, car alors je crierai au monde entier que votre femme prend mon mari ! (Tout en parlant, elle a ôté sa voilette, ses gants et son chapeau et elle s'assied sur le canapé.) Je reste !

THÉODORE.

Hé !... Sois la bienvenue !...

FRANÇOISE.

Vous dites ?

THÉODORE.

La voilà, cette Françoise sur laquelle je comptais ! Cette Françoise qui jurait de conquérir son mari par tous les moyens, malgré la souffrance, en dépit des haines. La voilà campée chez l'ennemi !... C'est crâne ! Bravo !

FRANÇOISE, surprise.

Vous approuvez ?

THÉODORE.

Oui, certes... ma maison va être un enfer... Pas pour moi... j'ignore... Il y a brouille dans le ménage de ma nièce, qui se retire chez moi... A cela se borne ma clairvoyance... Mais entre Hélène et toi, quel hourvari !... Ah ! Françoise, si tu tiens bon, elle en viendra à désirer que tu retournes auprès de ton mari.

FRANÇOISE.

A moins qu'elle ne déloge pour filer avec lui.

THÉODORE.

Non, ma petite !... Je gage qu'en ce moment même elle supplie Renneval de l'enlever, et lui s'y refuse impitoyablement. Bientôt, quand elle rentrera, tu liras cet échec sur ses traits décomposés, son front vieilli, dans son regard navré !

FRANÇOISE.

Oh ! Si vous dites vrai, que je serai forte !

THÉODORE.

Crois-moi... Renneval est désolé de ta fuite. Tu fais admirablement son affaire, vos esprits se complètent, vos caractères s'accordent et il n'a pas la moindre envie d'une rupture. Tu as pris en main les fils d'une quantité d'intrigues ; toi partie, l'écheveau reste embrouillé. Cela te donne une valeur énorme à ses yeux. Pendant toute notre absence, il n'a été

occupé que de toi. Quand Hélène recevait de ses lettres, je la voyais les yeux rouges, triste et songeuse. Elle devinait tes rapides progrès et se sentait en pleine décadence, à la veille d'une catastrophe proche et inévitable... Sois-en sûre, celle qui a eu la maladresse de te pousser à bout, reçoit de pauvres compliments devant ta place vide.

FRANÇOISE.

Oui, je manque, mais comme un intendant modèle.

THÉODORE.

Mon enfant, ce qui fait la supériorité du mariage sur les autres liens de fabrique humaine, c'est que la communauté d'intérêts précède, suit ou supplée la tendresse sans que l'orgueil soit mortellement blessé. L'affection est flottante, l'égoïsme tenace. Les mariages d'amour sont rares, et les bons ménages plus communs qu'on ne pense. Là où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute; le sentiment finit par glaner où la raison moissonne. Renneval n'en est pas à t'aimer, mais il t'aimera et ce ne sera pas long.

FRANÇOISE, avec amertume.

Il m'aimera parce que deux associés ne peuvent pas toujours parler d'affaires. Il faut bien rompre la monotonie du tête à tête. Ce que je puis espérer de mieux, c'est que, grâce à notre alliance qui m'impose à l'attention de mon mari, celui-ci remarquera mes qualités, et, par orgueil de propriétaire, se les exagérera jusqu'à l'affection.

THÉODORE.

C'est un peu triste à penser, le bonheur, non le plus brillant, mais le plus durable ne descend pas des étoiles. Et puis, sais-tu ce qu'une femme intelligente doit se dire tout le temps... c'est qu'avec un peu de patience et de finesse, elle est sûre de rester l'affection définitive, uniquement parce qu'elle est mariée, et que sans elle, la vie est boiteuse... D'ailleurs, vois-tu, des mots, que tout cela... Quand ton mari t'aimera tendrement, tu ne t'inquiéteras guère de savoir l'origine du sentiment dont tu goûteras la douceur.

FRANÇOISE.

Nous sommes bons tous deux à discuter sur un amour si merveilleusement exquis. Ah ! il s'annonce bien !... Mon oncle, ce que je redoutais avait eu lieu. A peine seul avec moi, Henri s'était conduit comme un fou, et sa folie avait été contagieuse. Je m'étais promise pour ce soir. C'est l'heure même que j'attendais avec un indicible sentiment d'espérance qu'il donne à l'autre !...

THÉODORE, ironique.

L'heure n'est pas passée !...

FRANÇOISE.

Comment ?...

THÉODORE.

Le soir est encore loin !

FRANÇOISE.

Mais l'autre ne vient pas. Vous prophétisiez

que j'allais la voir apparaître abîmée de douleur.

THÉODORE.

Ma chère enfant, connaissant comme je la connais notre pauvre espèce, je prophétise encore... Elle te fera pitié.

FRANÇOISE.

Non, mille fois non !... Je l'écraserai sous mon talon !

THÉODORE.

Ne t'emporte pas !... Laisse ton talon et arme-toi de sérénité ; tu l'écraseras mieux.

Hélène entre.

## SCÈNE II

THÉODORE, FRANÇOISE, HÉLÈNE.

Hélène arrive du dehors sans avoir enlevé son chapeau.

HÉLÈNE, stupéfaite.

Françoise !

FRANÇOISE.

Oui, moi !

THÉODORE.

La discorde est dans le ménage... A quel sujet ? Je n'ai même pas voulu le savoir, tant je suis blasé sur les querelles de jeunes époux. On fait un grand vacarme, on raconte des abominations, le bon peu-

ple s'indigne, prend parti, et s'aperçoit au plus fort de la polémique, qu'il a bien de la bonté de reste, car déjà les amoureux s'embrassent du meilleur appétit. Bref, cette petite a quitté le domicile conjugal, et son tuteur ne peut faire autrement que de lui donner l'hospitalité!

FRANÇOISE.

Qu'elle accepte...

HÉLÈNE, balbutiant.

Une nouvelle si imprévue... si grave... Est-il bien prudent de se mêler...

THÉODORE.

Je ne connais qu'une chose, ma nièce demande asile, je ne l'enverrai pas à l'hôtel.

HÉLÈNE.

Elle demande?... Tout à l'heure, vous offriez...

FRANÇOISE.

Mon oncle s'était mal expliqué... C'est bien moi qui choisis sa maison pour refuge.

HÉLÈNE.

Ah! alors...

THÉODORE.

Que vous avez mauvaise mine, Hélène!... Après que j'ai été si longtemps malade à la campagne, allez-vous être souffrante à la ville? Ce serait du guignon!...

HÉLÈNE.

Ne vous inquiétez pas... Je vais fort bien...

FRANÇOISE, écrivant à la table.

Mon oncle, auriez-vous l'extrême bonté d'envoyer à mon domicile conjugal, comme vous dites, prévenir ma femme de chambre que je demeure ici ! Qu'elle vienne tout de suite, je lui donnerai mes instructions. Il me faut des effets... Dans mon accès de fureur, j'ai appelé un fiacre, et fouette cocher !

Elle donne le billet à son oncle.

THÉODORE.

Ta commission sera faite à l'instant. D'abord il est convenable que par ce moyen qui met à couvert ton amour-propre, tu informes ton mari de ta nouvelle résidence.

Il sort.

### SCÈNE III

FRANÇOISE, HÉLÈNE.

HÉLÈNE, faisant d'héroïques efforts pour paraître calme.

Françoise, vous lui avez tout raconté?...

FRANÇOISE, dont l'insolence éclate à chaque mot.

Il n'en a pas l'air.

HÉLÈNE.

Vous éludez ma question... je n'insiste pas... Du moins, voulez-vous m'écouter ?

FRANÇOISE.

J'y consens.

HÉLÈNE.

Mon premier mot vous étonnera bien... je regrette ce qui s'est passé. J'ai eu tort de mal prendre une affectation d'autorité dont il fallait sourire. Je suis honteuse de ma facile victoire.

FRANÇOISE.

Facile, en effet !

HÉLÈNE.

Je suis bien aise que vous reconnaissiez ma force. C'est faire preuve d'esprit... On n'a pas d'esprit quand on est en colère. Je pense donc que vous êtes ainsi que moi, suffisamment apaisée pour remuer froidement les souvenirs de cette journée... Nous étions furieuses l'une et l'autre, mais un peu sottement il me semble... Vous n'aimez pas Henri, par conséquent votre emportement est une affaire de vanité blessée. Quant à moi, je ne suis pas jalouse, et mon mécontentement venait de ce que ma nièce, hier soumise à mon autorité, m'écrasait de sa supériorité d'homme d'état, sur un ton qui n'admettait pas de réplique.

FRANÇOISE.

Présenté de la sorte, le problème se simplifie.

HÉLÈNE.

Malgré un échange de propos plus que vifs, nous pouvons éviter une haine mortelle. Si vous vous y prêtez, je suis disposée à de grandes concessions.

FRANÇOISE.

Lesquelles ?

HÉLÈNE.

C'est suivant. Répondez d'abord à ceci : Retourneriez-vous auprès d'Henri?

FRANÇOISE.

Me le demandera-t-il?

HÉLÈNE.

C'est son intention.

FRANÇOISE.

Oui, je retournerai auprès d'Henri. Quelles concessions me ferez-vous ?

HÉLÈNE.

A l'avenir, on respectera votre foyer. Vous y serez souveraine absolue. Je n'y viendrai qu'en étrangère, toujours accompagnée de mon mari. Je promettrais même de ne jamais paraître chez vous si nos relations de parenté et les apparences qu'il faut sauvegarder ne rendaient la chose impraticable. Mais tout ce qu'à mon avis vous pouvez souhaiter, je l'abandonne.

FRANÇOISE.

En échange de si beaux avantages, quelles sont mes obligations?

HÉLÈNE.

Vous n'en avez aucune... agissez comme bon vous semblera... Je suis sûre d'Henri.

FRANÇOISE.

Excusez ma curiosité, mais si au lieu de répondre

« oui » à la question : Retournez-vous auprès d'Henri, j'avais répondu : « non », quelle combinaison teniez-vous en réserve ?

HÉLÈNE.

Je ne vous cacherai pas, Françoise, que si vous préféreriez ne pas reprendre une existence à laquelle j'ai été coupable de vous condamner, je le sens maintenant, je tiendrais à honneur de réparer autant que possible les conséquences de ma folie. Vous avez fait un mariage de raison, je mettrais largement à votre disposition ce que l'on demande aux placements de ce genre. Votre oncle me laisse toute liberté relativement à ma fortune. Mes arrangements seraient vite faits. Optez entre les deux solutions.

FRANÇOISE.

Vous me faites pitié !

HÉLÈNE, parvenant à rester impassible.

Pourquoi, Françoise ?

FRANÇOISE.

Vous êtes profondément malheureuse !

HÉLÈNE, ironique.

Je vous félicite d'être mieux partagée.

FRANÇOISE.

Certes, je ne changerais pas mon sort contre le vôtre ! Ah ! Dieu, non, je ne l'envie pas ! Me parler sur ce ton d'indolence avec de la rage plein le cœur... J'admiraïs votre héroïsme.

HÉLÈNE.

Si j'ai de la rage plein le cœur, qui me force à la déguiser?

FRANÇOISE.

Henri!

HÉLÈNE, ironique.

Henri!... C'est lui qui m'oblige à vous témoigner quelque bonne volonté?

FRANÇOISE.

Il n'ordonne rien et vous met dans la nécessité d'être douce... voilà le plus cruel... Après mon départ, vous avez vu sa consternation et sa terreur de me perdre. Il n'a pas pris la peine de cacher son trouble. Vous avez senti qu'il ne balancerait pas à me ramener chez lui, même au prix d'un sacrifice qui ne lui coûterait guère et serait suprême pour vous. Une seule pauvre petite chance de salut se présente : Françoise n'aime pas Henri, elle ne cherche à l'avoir que par vanité. Tâchons de nous réconcilier avec elle, de lui céder sur tous les points, d'obtenir que sa cupidité et son orgueil se déclarent contents. Henri la trouvant apaisée, m'accordera par habitude, désir de la paix, vieux reste d'affection, peut-être encore quelques bonnes journées... Tel est votre raisonnement. Celle que j'ai quittée farouche m'arrive toute conciliante. Elle disparaîtra. Je ne saurai plus qu'elle est de ce monde. Tout au plus l'apercevrai-je de loin en loin flanquée d'un surveillant. Votre plan serait fort habile si je n'aimais pas Henri, malheureusement pour vous, je l'aime!

HÉLÈNE.

Vous!... Lorsqu'on aime un homme, on n'accepte pas le rôle abject que vous avez chez lui.

FRANÇOISE.

Lorsqu'on aime un homme, on accepte de pleurer chez lui des larmes de sang parce que n'importe quelle douleur semble douce auprès du chagrin d'en être séparée... sans compter l'espoir de le conquérir!... (ironique.) Mais, j'oubliais, vous êtes sûre d'Henri?

HÉLÈNE.

Comme de moi-même!

FRANÇOISE.

Il a tenté cette nuit de pénétrer dans ma chambre, il s'est roulé sur le seuil de ma porte, il a pleuré et n'a pas su que, moi aussi, je pleurais tout contre lui, folle d'amour... Oui, moi, la petite créature choisie pour l'aridité de son cœur, folle d'amour! Au point que cet après-midi, cinq minutes avant votre visite, je me promettais à lui pour ce soir!... Vrai, vous l'avez quitté trop tôt!

HÉLÈNE.

Ce ton d'assurance m'amuse!

FRANÇOISE.

Il vous torture!... Comment ne trouverait-il pas d'écho dans l'âme désespérée qui m'offrait à l'instant toute une fortune si je consentais à me séparer d'Henri. Oui, vous me faisiez un pont d'or, vous, si sûre de lui, et aussitôt mon ressentiment s'est tourné

en pitié. Réellement, je ne pouvais plus en vouloir à la pauvre femme qui disputait son bonheur lambeau par lambeau, essayait toutes les ruses, prenait avec moi des airs protecteurs et dont l'accent de confiance était un cri d'angoisse.

HÉLÈNE.

Ce cri... Ah! que vous voudriez me l'arracher!

FRANÇOISE.

Quel besoin en ai-je? Votre abattement se lit sur vos traits... Ces yeux rougis, ce visage contracté, cette pâleur en disent assez... vous avez pleuré... pleuré aux pieds d'Henri...

HÉLÈNE.

Vous mentez!

FRANÇOISE.

Je mens si bien que vos yeux se remplissent de larmes!... Allez! laissez-les couler!... Toute comédie est inutile... Je vous vois aux genoux d'Henri, le suppliant de renoncer à moi, offrant d'aller vivre avec lui. Vous enlever! Il ne s'en soucie guère. L'avenir c'est moi! Que ma revanche est déjà belle! Que je regrette peu votre facile victoire! Facile en effet puisque je me suis retirée sans combattre. En vous laissant cette conquête douteuse, ah que je vous faisais un cadeau perfide!... vous voici dédaignée, mise au rebut, ou gardée par charité!... (Hélène se laisse tomber sur un fauteuil et pleure à chaudes larmes. Pendant longtemps Françoise la regarde, implacable, puis elle commence à remettre son chapeau, sa

voilette, ses gants, et ajoute :) Je retourne auprès d'Henri.

HÉLÈNE, se levant.

Ah! Que je ne vous voie plus seulement!...

Elle se sauve, la figure cachée dans son mouchoir.

FRANÇOISE, seule, achevant de s'habiller pour partir.

Il ne tient qu'à toi, ma bonne... reste chez toi...  
je ne viendrai pas te chercher...

## SCÈNE IV

FRANÇOISE, HENRI.

A l'entrée d'Henri, il y a un instant de silence, Françoise, très émue, attend. — Henri est embarrassé, cherche ses mots.

HENRI.

Françoise, m'accorderez-vous une minute d'entretien?

FRANÇOISE.

Vous désirez, m'a-t-on dit, que je retourne chez vous!

HENRI.

Avant de me condamner, laissez-moi vous dire...

FRANÇOISE.

Je ne cherche pas à me faire prier... voyez, je me préparais à vous rejoindre...

HENRI.

Rien ne vous froissera plus...

FRANÇOISE.

Je rentre sans conditions... Depuis cette pénible scène, j'ai réfléchi... les torts sont de mon côté... Sous une forme bien humiliante, on me l'a fait sentir. Je méritais la leçon, je l'accepte... Vous vous rappelez, Henri, que le jour où mon mariage a été décidé, nous avons établi que je ne serais pas uniquement la moitié décorative d'un couple officiel, j'aspirais à une destinée plus noble : partager les ambitions de mon mari, et tendre avec lui, comme un loyal associé, vers le but qu'il m'indiquerait. Rien de tout cela ne m'est refusé... Vous me rendiez ce matin même la justice que votre entrée au ministère est beaucoup mon ouvrage. Nous sommes donc tous à notre place, et si j'ai à me plaindre, ce n'est ni de vous, ni d'elle, c'est de moi !... Je n'ai pas su vous parler avec assez d'énergie lorsque vous manquiez un peu de raison... Mais je connais à présent le danger et trouverai moyen de l'éviter. Que votre délicatesse, si mon bonheur vous préoccupe, ne s'alarme pas... Chez vous, je ne serai jamais complètement malheureuse, parce qu'il y a dans mon âme des sentiments qui vous échappent et qui me remplissent de vaillance... N'appréhendez pas non plus de vivre en compagnie d'une créature plaintive... Vous retrouverez l'amie calme et souriante que j'ai été jusqu'ici... Ma tranquillité viendra d'une conscience nette, résolue que je suis à faire mon devoir en vous servant de tout mon cœur.

HENRI.

Je ne sais comment exprimer... Eh ! pardi ! si, je le sais... je vous aime... je vous aime de toutes mes forces !... C'est en cela que les traités ne sont pas observés... Vous avez cru que je vous sacrifiais... mais non, mille fois non !... Avec elle, je fais mon possible pour me conduire en homme d'honneur... je lui ai d'énormes obligations... Non, plus j'y réfléchis, moins je trouve moyen de lui dire : je ne vous aime plus !... Eh ! si elle voulait comprendre, c'est dit !... Ne m'offrait-elle pas tout à l'heure de fuir avec elle !... Fuir !... Aller nous établir au bord d'un lac d'Italie comme un rapin et son modèle !... Vous abandonner !... Oh ! par exemple, non !... Ce n'est, bien entendu, pas la raison que je lui ai donnée... j'ai parlé de carrière brisée... Au moment où le pays m'offre la direction des affaires, il serait absolument criminel de m'ensevelir sous un scandale... C'est vrai, cela, dans ma situation le sentiment des responsabilités doit dominer les autres... J'ai eu beaucoup de mal à le lui faire admettre, mais il a bien fallu... Et j'ai profité de ce que je parlais haut et ferme pour la prier de respecter mon ménage... Elle a juré d'éviter tout conflit... Soyez tranquille, après quelques mois de ce régime, elle sera la première à lâcher prise... On coupe mieux une chaîne avec une lime qu'avec une hache.

FRANÇOISE, s'inclinant.

Je suis encore trop jeune pour apprécier...

HENRI.

Si vous voyez une meilleure solution ?

FRANÇOISE.

Mon cher Henri, vous allez un peu loin en me consultant sur des obligations qui doivent me rester fort étrangères... vous êtes un homme très perplexé, je le vois, et c'est déjà trop que je le voie... Laissez-moi rentrer seule à la maison... j'ai besoin de me recueillir pour être ce soir telle que si rien ne s'était passé... Lorsque vous aurez votre complète liberté, alors seulement, faites-moi vos confidences, peut-être, en retour, vous révélerai-je un secret.

Elle va pour sortir. Théodore entre.

## SCÈNE V

FRANÇOISE, HENRI, THÉODORE.

THÉODORE, à Françoise.

Tu t'en allais?... Eh bien, avais-je raison de prédire que tu n'étais pas notre pensionnaire pour longtemps?

FRANÇOISE.

Mon oncle, vous étiez bon prophète... Soyez parfaitement rassuré...

THÉODORE.

Mon inquiétude, tu sais... Vous êtes trop bien partis pour être heureux, rien ne vous arrêtera... (A HENRI.) J'ai tant vu pleurer une certaine jeune

fille qui ne se trouvait pas assez remarquée par vous, à présent que la voilà votre femme, je doute qu'elle permette facilement à votre attention de s'égarer..

HENRI, charmé.

Elle pleurait ?

THÉODORE.

Ce sont de vieilles histoires qu'elle vous racontera tantôt... Pauvre petite, vous aimait-elle!... et que son chagrin faisait peine à voir!... Je me dépêche d'en rendre témoignage, car demain je serai loin...

FRANÇOISE.

Vous, mon oncle ?

THÉODORE.

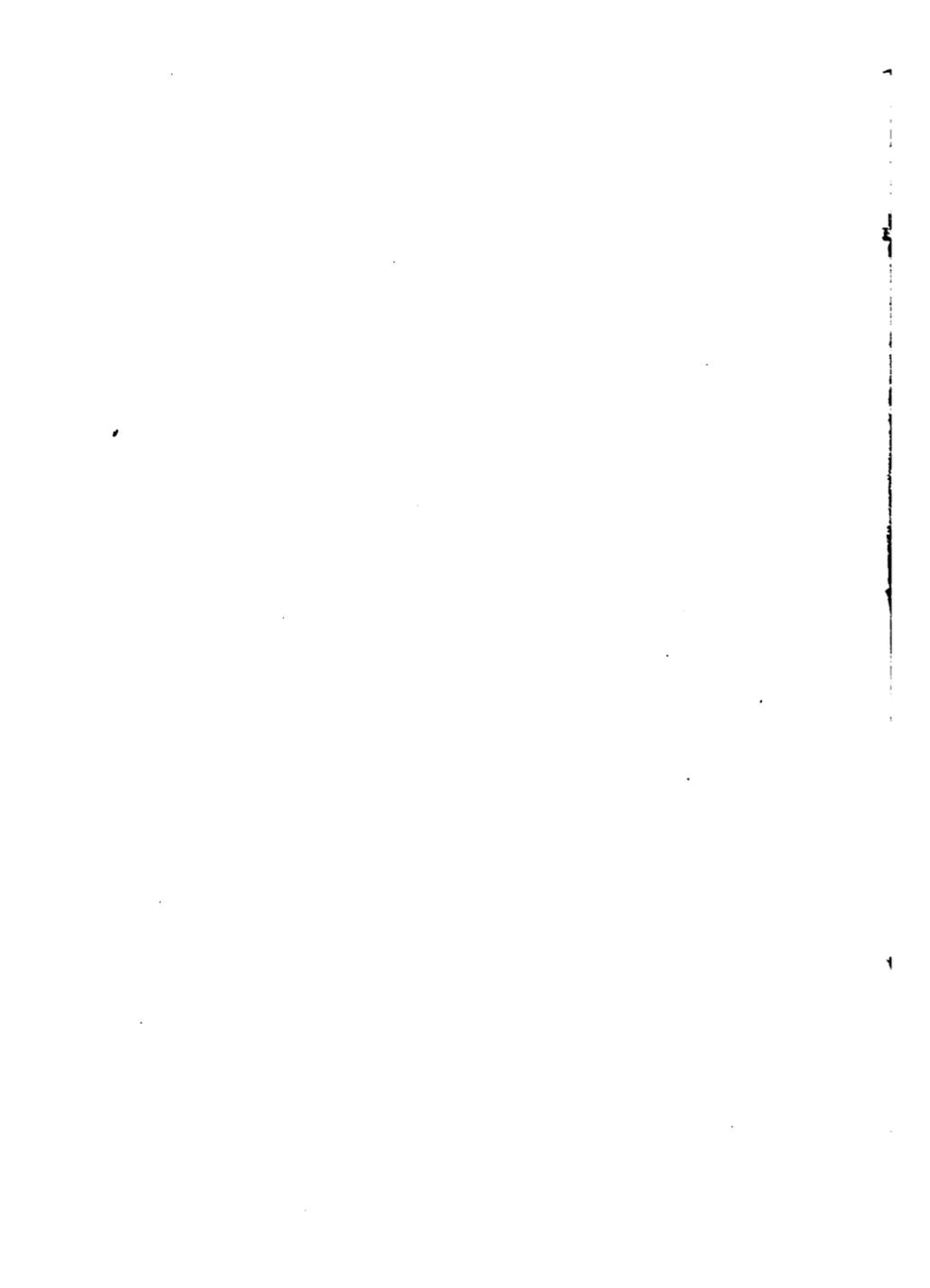
Ta tante aussi... Une grande nouvelle qui me comble de joie... Figure-toi, on vient de découvrir, en Grèce, des gisements géologiques d'une richesse incomparable... Mon rêve était d'y pratiquer des fouilles... Mais s'en aller seul, à mon âge... D'un autre côté, demander à ta tante, qui ne s'intéresse pas à mes études, de s'expatrier pour un an ou deux... C'est elle, mon enfant, elle-même qui, à propos d'un regret que j'exprimais, il y a cinq minutes, m'a offert de me suivre dans ce long voyage... Nous partirons le plus tôt possible... avant la fin de la semaine... D'ici là, on ne vous verra guère, nous serons très occupés... mais j'irai te dire au revoir... ou adieu... qui sait?... Enfin, ne nous attristons

pas!... (Françoise se jette à son cou et reste serrée dans ses bras pendant qu'il achève de parler à Henri.) Ayez bien soin de ma chérie, n'est-ce pas?... Sa fermeté et sa vaillance font illusion... Empêchez-la de se renfermer en elle-même... Si vous l'obligez une fois à ouvrir son cœur, ce sera un enchantement, rien ne pourra plus vous détacher d'elle... Soyez un grand ministre gouverné par sa femme... Car il faut que chacun ait sa petite part d'autorité... Rares sont les philosophes qui se contentent d'être maîtres de leur seule conscience... Tenez, voilà moi... je n'ai pas comme vous, la chance de guider les foules, .. mais, à l'occasion je suis très sensible au plaisir de faire manœuvrer deux ou trois personnes, et lorsqu'elles sont arrivées précisément au point qu'avait marqué ma volonté, (il pousse tout doucement Françoise dans les bras d'Henri.) je suis fort satisfait... A bientôt, mes amis, allez vous dire de douces choses, je retourne à mes préparatifs de voyage!

Il s'éloigne.

Rideau.

FIN



# L'INVITÉE

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le THÉÂTRE  
DU VAUDEVILLE, le 19 janvier 1893.

**DU MÊME AUTEUR**

**THÉÂTRE**

**L'ENVERS D'UNE SAINTE, pièce en 3 actes.**

**LES FOSSILES, pièce en 4 actes.**

FRANÇOIS DE CUREL

---

# L'INVITÉE

COMÉDIE EN TROIS ACTES



PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

---

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés.

## PERSONNAGES

HUBERT DE GRÉCOURT . . . MM. BOISSELOT.  
HECTOR BAGADAIS . . . . . DIEUDONNÉ.  
COMTE FRANZ DE TEPLITZ. . . . . DELAUNAY.

ANNA DE GRÉCOURT . . . . . M<sup>me</sup> PASCA.  
THÉRÈSE . . . . . MARGUERITE CARON.  
ALICE . . . . . YAHNE.  
MARGUERITE DE RAON. . . . . ORCELLE.

---

---

# L'INVITÉE

---

## ACTE PREMIER

Boudoir très élégant. Il y règne ce demi-jour sur lequel les femmes d'un certain âge comptent pour montrer l'ensemble encore survivant de leur beauté, sans laisser apercevoir les détails déjà fatigués.

### SCÈNE PREMIÈRE

ANNA, FRANZ.

L'appartement est vide. Un domestique introduit Franz. Le comte de Teplitz est un vieux beau d'environ cinquante-cinq ans. Tête de l'empereur d'Autriche. Il s'exprime avec des gestes mesurés et une courtoisie correcte. En même temps qu'il arrive par la droite, Anna entre par la gauche. C'est une femme de trente-huit ans, jolie, simplement mise avec goût. Franz lui baise les mains.

ANNA.

Bon! Vous arrivez bien!

FRANZ.

Voulez-vous dire à propos?

ANNA.

Tout le contraire.

## L'INVITÉE.

FRANZ.

Décidément, nous parlons français aujourd'hui ?

ANNA.

Volontiers... Une langue si claire !

FRANZ.

Qui exprime la moitié du temps l'envers de ce qu'elle dit ?

ANNA.

Allons donc !

FRANZ.

Ma présence est donc bien importune?... En ce cas, je...

ANNA.

Non, restez... Au fait, ce sera piquant de me voir entre vous et lui.

FRANZ.

Qui, lui ?

ANNA.

Hector Bagadais.

FRANZ.

Connais pas.

ANNA.

Il est pourtant votre frère d'armes.

FRANZ.

Vous faites, sans doute, une allusion qui m'échappe.

ANNA.

Elle est obscure... Comment un vieux diplomate autrichien peut-il être frère d'armes d'un Français qui n'a, d'ailleurs jamais été militaire ? Problème!... Cependant, il

n'y a pas à dire, vous avez fait le siège d'une même citadelle.

FRANZ.

Laquelle ?

ANNA.

Moi... Vous avez l'air d'ignorer de quoi je parle...

FRANZ.

Ah! permettez!... Je me rappelle très bien, un hiver, avoir quitté Vienne pour courir après vous, bien que je fusse désigné pour faire danser l'archiduchesse Louise au bal de cour qui avait lieu le lendemain... Mais rien n'était capable de m'arrêter.

ANNA.

J'avais dix-huit ans, et vous ?

FRANZ.

Trente-trois.

ANNA.

Seigneur! Combien vous devez maintenant hausser les épaules, vous l'homme correct, au souvenir de cette fugue!

FRANZ.

Mais non... La passion...

ANNA.

A vos yeux, la passion reste une excuse?... A qui donc se fier!... J'ose alors rappeler notre surprise quand nous vous avons vu paraître à Nice, ma mère et moi... Surprise, moi, je l'étais moins que ma mère... Le lendemain, vous demandiez ma main.

FRANZ.

Au lieu de faire danser l'archiduchesse Louise.

## L'INVITÉE.

ANNA.

Et je refusais poliment.

FRANZ.

Ce qui me causait un chagrin mortel.

ANNA.

Mortellement ennuyeux, car, pendant quinze jours, vous m'avez assourdi de vos plaintes. Il a fallu, pour y mettre fin, l'annonce de mon mariage avec M. de Grécourt... Du coup, vous avez repris le chemin de Vienne.

FRANZ.

Pouvais-je assister ?...

ANNA.

Non... Mon bonheur avec M. de Grécourt a été mince, puisque nous nous sommes séparés au bout de quatre ans... Un pareil spectacle vous eût trop fait souffrir !...

FRANZ.

On ne prévoit pas comment tourneront les mariages. Rappelez-vous ma joie...

ANNA, riant.

De me voir malheureuse en ménage ?

FRANZ.

Méchante !... Ma joie de votre retour à Vienne... Depuis lors je ne cesse de la manifester...

ANNA.

En vain... J'ai apporté de France une remarquable cruauté... car, je le reconnais, depuis seize ans vous m'entourez de soins qui finiront par être désintéressés, tant nos âges préchent le renoncement...

ACTE PREMIER.

5

FRANZ, faisant la grimace.

Nous parlions de ce monsieur Bagadais...

ANNA.

Nous en sommes tout près. Le jour même où vous demandiez ma main à Nice, il la demandait aussi et je la lui refusais comme à vous... Voilà l'histoire de votre frère d'armes.

FRANZ.

Il paraît s'être consolé plus vite.

ANNA.

Détrompez-vous... Il a fait meilleure mine à l'adversité, tout en se montrant d'une ténacité supérieure... A la sacristie, le jour de mon mariage, il m'a fourni le compliment le mieux tourné ; mon voyage de noces terminé, il m'est revenu, très assidu, comme si rien n'était changé. Je l'ai eu pour cavalier servant, de bonne humeur et résigné, pendant les quatre années qui se sont écoulées jusqu'à ma séparation... Rien ne le décourageait... La naissance de mes deux filles, qui aurait pu refroidir un moins beau zèle, laissait le sien inaltérable. Il a fallu pour en venir à bout l'effondrement de mon ménage. Là-bas une femme disponible devient sacrée.

FRANZ.

Oh ! ces Français !

ANNA.

N'en disons pas trop de mal ; ils disparaissent, mais ils reviennent. On leur reproche d'être une race de premier mouvement, aimable mais superficielle. On prétend qu'ils ne savent pas voyager, que hors de leurs frontières, rien n'existe... Eh bien, M. Bagadais vient de Paris à Vienne

exprès pour me voir, alors que depuis si longtemps loin de ses yeux, je pouvais me croire loin de son cœur.

FRANZ.

Vient-il exprès?... Qu'en savons-nous?... Peut-être profite-t-il d'un voyage d'agrément pour...

ANNA.

Y joindre une corvée !

FRANZ.

Mais non... Je ne dis pas cela...

ANNA.

Mais si, vous le dites !... Vilain métier de débîner un rival ! Car, si ce n'est pas un rival, qu'êtes-vous tous deux ?... Moi, je crois en lui... Tenez, écoutez sa lettre... (Elle fouille dans sa poche.) On n'est pas plus affectueux !... Non, je ne l'ai pas... C'est dommage, j'aurais eu du plaisir à vous la lire... Pauvre Hector !... Il y a bien longtemps que je ne pensais plus à lui, mais depuis que j'ai lu sa lettre, il ne me sort pas de la tête... Quelle journée !... Il me prévient qu'ayant des choses graves à me communiquer, des choses qu'on n'écrit pas, il se présentera chez moi aujourd'hui.

FRANZ.

Je vous trouve pâle.

ANNA.

N'est-ce pas ?

FRANZ.

Vous avez mal dormi ?

ANNA.

Pas fermé l'œil !... L'inconnu frappe à ma porte : je suis sur le qui-vive, dressant l'oreille jour et nuit.

ACTE PREMIER.

7

FRANZ.

Comme on connaît peu les gens!... J'étais à cent lieues de vous croire aussi impressionnable.

ANNA.

On a beau être insensible au point de rester sourde aux vœux que vous avez passé votre âge de raison à m'adresser, il n'en est pas moins vrai que je suis touchée de voir quelle extrême ardeur Hector met à se souvenir de moi.

FRANZ, soupirant.

L'heureux mortel!... Ah! les absents n'ont pas toujours tort!...

ANNA.

Ils ont du moins une supériorité sur ceux qui nous tiennent compagnie : celle de ne pas observer de travers. Mon ami, ne soyez plus si crédule quand je m'amuserai à faire l'exaltée. Non, ma cervelle ne démenage pas à l'idée qu'Hector va paraître. Vous êtes un diplomate de grande expérience, c'est votre métier de lire dans les âmes. Constatez donc combien la mienne est calme.

FRANZ.

Vous êtes vraiment déconcertante... Je ne sais plus que penser de cette visite.

ANNA.

Imitez-moi, n'en pensez rien, car je n'entrevois absolument pas quelle est la grave affaire dont veut m'entretenir Hector... Une seule chose m'apparaît claire, c'est qu'il n'apporte pas à mes quarante printemps une nouvelle édition de ses aveux d'autrefois... Je sais, hélas! ce que durent les affections... J'ai passé plus d'une heure pénible à le méditer. Croyez que cette nuit j'ai pu fermer l'œil...

(Elle se lève pour se regarder dans la glace.) Suis-je vraiment un peu pâle? Oui, plus qu'à l'ordinaire. Oh! n'y voyez pas un symptôme romanesque. Celui qui va venir m'a connue dans une crise douloureuse. ~~Quelles que soient les banalités~~ où il se renfermera, sa seule présence va me rappeler un temps d'épreuves, et je ne puis l'attendre sans émotion. Tout cela n'empêche pas que je le retrouve avec plaisir... Excellent ami! Il est à peu près de votre taille, mais plus mince, assez frêle même...

FRANZ.

Voici quelqu'un. (Hector entre.) Pas encore lui.

ANNA.

Si, c'est lui!... (A mi-voix.) mais alourdi!... (S'empressant à la rencontre d'Hector.) Quel bonheur!

FRANZ.

Bah! (A part.) Il n'est pas frêle du tout! Quant à elle, que croire?

## SCÈNE II

ANNA, FRANZ, HECTOR.

ANNA, ramenant Hector.

Mon ancien, mon fidèle ami, ravie de vous voir!... Mais quelle surprise, hier, quand j'ai lu votre lettre!... Je me croyais bien oubliée. Quelquefois, je me disais: « Sait-il seulement encore que j'existe? »

FRANZ, à mi-voix, avec un sourire équivoque.

Que croire?

HECTOR.

Et toujours jeune, chère madame, jeune et charmante comme au temps jadis !

ANNA.

Prenez garde d'exagérer mes mérites passés devant ce témoin qui a bonne mémoire... Il faut que vous fassiez connaissance... Hector Bagadais... Comte Franz de Teplitz, un autre de mes bons amis...

Les deux hommes se saluent.

HECTOR, à Franz.

N'ai-je pas eu l'honneur de vous rencontrer, il y a quelque vingt ans, à Nice ?

FRANZ.

Je crois, monsieur, que vous faites erreur.

ANNA.

Mais non, c'est fort possible... M. de Teplitz est, en effet, venu à Nice il y a une vingtaine d'années. J'y étais.

HECTOR.

Parfaitement. J'y étais aussi.

FRANZ.

J'y étais, c'est vrai. Mais je ne me rappelle pas y avoir rencontré monsieur.

HECTOR.

Je vous ai souvent aperçu chez madame qui n'était pas encore mariée et habitait avec sa mère.

ANNA, rient.

C'est cela même ! Vous y veniez tous deux. Et pour le même motif, probablement... Que c'est loin ! Où sont mes songes d'alors ?

FRANZ, sentimental.

La plupart des miens vivent encore... Les sentiments ne changent pas forcément avec l'âge.

HECTOR.

Non, pas forcément... Ils suivent une pente naturelle qu'ils ont à ne pas rester les mêmes.

ANNA, souriant.

M. Bagadais tâche de nous faire croire que les Français sont capricieux... En politique, cela saute aux yeux, mais sur la question d'amitié, je ne les suppose pas plus fragiles que d'autres.

HECTOR, lui baisant la main.

Merci, chère madame, merci pour mes compatriotes ! (S'adressant à Franz.) En y réfléchissant, vous ne pouvez pas me reconnaître. Je suis un tout autre homme... En ce temps-là, j'avais des préoccupations de cœur qui me rendaient méconnaissable... Les grandes passions mangent et boivent mal.

ANNA.

Les Français ont de grandes qualités, mais ce sont d'incorrigibles bavards.

HECTOR.

J'explique pourquoi j'étais si gringalet.

FRANZ.

Depuis cette époque, vous avez bien repris.

HECTOR.

Mon père a vécu quatre-vingt-dix ans, et avec une constitution comme la mienne...

ANNA.

Moi qui ne vivrai pas cent ans, j'ai peur que ma courte existence ne suffise pas à la foule de questions dont je veux vous accabler.

FRANZ, s'incline devant Anna.

Permettez-moi, madame, de prendre congé.

ANNA.

Au revoir.

Elle lui serre la main.

FRANZ, à Hector.

Monsieur...

HECTOR.

Enchanté, monsieur, d'avoir refait votre connaissance.

Salut cérémonieux.

### SCÈNE III

ANNA, HECTOR.

HECTOR, suit des yeux Franz qui sort.

Lourdaud, mais l'air d'un bon homme. Dire que j'ai eu envie de le tuer la première fois que je l'ai vu!

ANNA.

Je m'en apercevais bien, vous rouliez des yeux féroces dès qu'on m'approchait... Sans cela, je vous aurais peut-être épousé... Vrai, c'est la terreur d'avoir un mari jaloux qui m'a fait reculer... Vous avez eu de la chance!

HECTOR.

Et beaucoup de chagrin.

ANNA.

M. de Grécourt a été malheureux avec moi.

HECTOR.

C'est vrai... Mais quand on demande la main d'une jeune fille, on ne sait pas d'avance ce que sera son mari... J'étais si toqué de vous ! Hubert ne l'a sûrement pas été autant, j'ai assez tourné autour de votre ménage pour l'avoir observé comme il faut... Eh bien, Hubert n'était pas à son affaire... Avec moi, vous n'auriez pas eu la tentation de regarder ça et là. Il fallait m'épouser. C'était une occasion unique... Une femme n'est pas aimée deux fois de cette façon-là.

ANNA.

Grâce pour mes erreurs. Mon existence est bâclée, une croix dessus, et parlons de choses plus palpitantes. Depuis ma séparation et mon départ de France, je n'ai plus rien su... Pas une lettre, pas une visite... Que sont devenus mon mari, mes enfants ? Ayant repris ici mon nom de jeune fille, je ne me gênais pas pour interroger sur eux les attachés d'ambassade qui me faisaient danser. J'obtenais ainsi de vagues renseignements. Dites, que s'est-il passé après mon départ ? Vous, que jusque-là rien n'avait découragé, vous m'en avez donc bien voulu ? Cesser ainsi du jour au lendemain de me connaître !

HECTOR.

→ Votre mari a répandu le bruit que vous étiez folle. Je l'ai cru comme tout le monde, comme vos filles le croient encore...

ANNA, se lève.

En effet, Hubert avait imaginé de me faire passer pour folle... En le quittant, je suis allée m'enterrer vive à la campagne, en Hongrie, le temps d'être parfaitement oubliée. J'ai pu ensuite m'établir ici. Ma famille, qui est très bien posée à la cour, m'a aidée à faire peau neuve. Je me suis arrangé une existence tranquille, indépendante, mieux que je ne mérite... Ainsi, ma rupture n'a causé aucun scandale ?

HECTOR.

Pas l'ombre, puisque moi-même je ne me suis douté de rien. C'est seulement au bout de deux ans, qu'Hubert m'a raconté l'histoire de votre fuite avec un inconnu.

ANNA.

Vous avez été indigné ?

HECTOR.

J'ai éprouvé... tant pis si je suis ridicule !... quelque chose comme une amère déception, mêlée de...

ANNA.

De ressentiment?...

HECTOR.

Ma foi, oui.. Je vous étai si attaché, depuis si longtemps...

ANNA.

Tromper mon mari avec vous n'aurait presque pas été une faute. Averti que je m'étais adressée ailleurs, vous avez trouvé la plaisanterie déplacée.

HECTOR.

Il n'y a pas de quoi rire... J'ai ressenti un découragement si profond que jamais je n'ai pensé à me créer un intérieur.

ANNA.

Je suis plus tentée de vous demander pardon que de rire. (Un silence.) Puisque mon mari vous confie ses malheurs, je vois que vous n'avez pas ralenti vos relations après mon départ.

HECTOR.

J'ai suivi un instinct qui me ramenait continuellement là où j'étais habitué à vous voir. Votre ombre m'y recevait. Vos petites filles l'évoquaient en appelant leur maman... Votre mari, après m'avoir dit qu'on vous avait conduite en Autriche pour y être enfermée, ne parlait jamais de vous; mais il y pensait, cela se voyait à un nuage qui passait dans son regard. Guetter ce nuage, c'était encore une manière de m'occuper de vous. Dans ma détresse, j'y trouvais une douceur.

ANNA, touchée.

C'est triste, mon cher ami.

HECTOR.

Peu à peu, vos fillettes ont moins réclamé leur maman, les regards se sont éclaircis; votre ombre, plus rarement évoquée, s'est doucement effacée. Mais j'ai continué à hanter la maison. Quoique délaissée par vous, elle ne me semblait pas déserte... Je m'étais tout bêtement attaché à Hubert et aux enfants.

ANNA sourit.

C'est donc une espèce de transfuge que j'ai devant moi.

HECTOR.

Non, mais un sincère allié des deux partis, brûlant de voir être utile à l'un et à l'autre.

ANNA.

Il est malaisé de m'être utile, car je ne souhaite rien...

Si, pourtant! Je réclame une description de mes filles...  
L'aînée avait quatre ans quand je lui ai dit adieu.

HECTOR, triomphant.

J'ai mieux à offrir qu'une description : voici leurs portraits...

Il tire deux photographies de son portefeuille. Anna s'en empare vivement et va les regarder au jour près de la fenêtre.

ANNA.

Elles sont jolies... et puis quelque chose de dégagé... De vraies petites Françaises. Voyons, je ne me trompe pas, celle-ci est bien Thérèse?

HECTOR, regardant.

Parfaitement, Thérèse, l'aînée... Vingt ans, de l'esprit comme un démon et crâne, allez!...

ANNA, continue l'examen des portraits.

Alice a l'air d'être très blonde.

HECTOR.

Comme les blés... Nature excessivement fine.

ANNA.

Des yeux si doux!... N'est-ce pas?

HECTOR.

Un regard de gazelle. La photographie en donne à peine idée.

ANNA, montrant les photographies.

C'est pour moi, j'espère?

HECTOR.

Oui, oui, certainement.

## L'INVITÉE.

ANNA, les examine encore.

Vous me faites un gros plaisir.

HECTOR.

Attendez-vous à mieux.

ANNA, le regarde fixement.

Que voulez-vous dire?

HECTOR.

J'apporte un message de paix. Il ne tient qu'à vous d'embrasser vos filles.

ANNA, froidement.

Pas possible.

HECTOR, joyeux.

Si, Hubert m'envoie vous l'offrir.

ANNA, ironique.

Pourquoi cette générosité subite?

HECTOR.

Quelle espèce de vilaine méfiance avez-vous quand il n'y a qu'à être folle de joie?... Le temps ferme les blessures. Hubert n'a plus au fond du cœur assez de rancune pour éterniser votre brouille. Il pense que c'est une bonne œuvre de vous appeler près de vos filles. Allez les voir tant qu'il vous plaira, même chez lui... Soyez leur mère... Mon Dieu, je parle pourtant avec clarté, comment restez-vous glaciale devant cette bonne nouvelle?

ANNA.

Parce qu'elle ne m'apporte qu'une impression douloureuse. Quand il faudrait être folle de joie, comme vous dites, je

constate que rien ne tressaille dans mon cœur... j'éprouve l'angoisse que l'on ressent devant un paradis fermé...

HECTOR.

Pourquoi fermé?... Je ne comprends pas!...

ANNA.

Hélas! c'est pourtant simple!... Je n'ai pas envie de revoir mes filles!... Quand il a fallu les quitter, j'ai cruellement souffert, mais peu à peu je suis parvenue à l'indifférence. Vous racontiez à l'instant que les premiers jours mes filles réclamaient beaucoup leur maman, puis qu'elles ont tout doucement cessé d'y penser. Nous sommes quittes. Ou plutôt non! Mes filles, à l'heure qu'il est, se souviennent-elles seulement du chagrin qui a si peu troublé leurs jeux? Moi, devant le vide affreux de mon cœur, je mesure ce qui m'est à jamais refusé... Depuis longtemps je savais ce qu'il en coûte de supprimer en soi-même les sentiments que Dieu y a mis. On en souffre tant qu'on les garde et on reste inconsolable de les avoir perdus. Allez, mon égoïsme est exempt de sérénité. Rien ne m'attire en France, je ne vois aucune raison pour affronter une aventure pleine de périls nouveaux et je me résigne à demeurer ici avec des peines dont j'ai l'habitude. Voilà tout, et ce n'est pas bien gai.

HECTOR.

Comment, vous appelez ça une réponse!

ANNA.

Oui, et très nette. Dites à mon mari que je suis sensible à sa démarche. C'est une grande charité de me rendre mes enfants, mais je la refuse.

HECTOR, affolé.

Non, mille fois non!... Il est impossible que ce soit votre dernier mot.

ANNA.

Au fait, pourquoi cacher la vérité?... Promettez-moi seulement que ceci va rester entre nous.

HECTOR.

C'est entendu.

ANNA.

J'ai aimé passionnément mon mari : pendant mes premières années de mariage, je lui ai été attachée au delà de ce que vous pouvez imaginer.

HECTOR, faisant la grimace.

C'est curieux que je ne m'en sois pas douté.

ANNA.

Un jour, j'ai découvert qu'il entretenait une chanteuse de café-concert. Sur l'heure, dans une crise de rage aveugle, sans regarder derrière moi, je me suis sauvée, bien loin, à l'étranger, avec le seul désir de cacher mon désespoir. Jamais Hubert ne s'est douté du vrai motif de ma fuite. Suivant lui, je ne m'étais pas en allée seule, et, en me l'écrivant, il me priait, pour éviter tout scandale, de ne plus reparaitre en France, où je passerais désormais pour folle. Je n'ai pas daigné répondre. J'acceptais tout. Mon cœur de mère subissait un affreux déchirement, mon orgueil se révoltait à l'idée d'être calomniée, mais la femme outragée ne voulait, à aucun prix, confesser son humiliation. Hubert était abandonné et se croyait trahi ; moi, la délaissée, je me laissais enlever et mon mari pleurait ! Car il a pleuré, expiant ainsi les souffrances que je cachais à tous les regards. Voilà comment, sans procès, sans témoignages injurieux, je me suis rendue libre. Vous m'avez crue folle, c'est morte qu'on aurait dû dire : car je suis réellement morte pour eux.

HECTOR, absorbé.

Dire que vous n'avez pas trompé Hubert!... Ah! si on connaissait le dessous des cartes!

ANNA sourit.

Il y a des parties qu'on ne gagnerait jamais, mon ami .. Ne regrettez pas de venir trop tard en Autriche, le voyage aurait raté comme celui-ci.

HECTOR.

Ah! celui-ci, nous verrons!... Je m'explique votre aversion pour Hubert, mais vos filles!...

ANNA.

D'abord, je ne déteste pas Hubert. La querelle est trop ancienne. Je crois même qu'il ne me serait pas insupportable de le voir... Mais lui, quel accueil me réserve-t-il? Dites-le-moi donc, vous! Serai-je traitée comme une coupable à laquelle on accorde un large pardon? Me recevra-t-il avec une dignité polie, me rendant par grâce une place à sa table? Peut-être, se persuadant ce qu'il a fait croire au public, me témoignera-t-il l'indulgente pitié qu'on doit aux folles? Ce pourrait être amusant à étudier, mais je ne m'en sens pas la patience.

HECTOR.

Permettez, il n'est question que de vos filles.

ANNA.

Je ne les connais pas mes filles, tandis que mon mari!... Non, je n'aurais pas la vertu de me laisser traiter en repentie... ]

HECTOR.

Vous direz simplement la vérité... Quelle importance maintenant...

ANNA.

L'importance?... Vous êtes bon, vous!... En apprenant que j'ai été injustement punie, s'il tombe à mes genoux et me prie d'oublier.

HECTOR.

Ce sera très gentil et...

ANNA.

Ah! mais non, je n'en veux pas... A mon âge, recommencer l'apprentissage d'une vie en partie double, merci!..

HECTOR.

Encore une fois, il n'est question que de vos filles!

ANNA.

✓ Je leur porte l'intérêt qu'on a pour les enfants d'une amie malheureuse morte depuis longtemps... Mon mari, lui, s'il se met à me harceler...

HECTOR, impatienté.

Madame, il n'en a aucune envie... Je vous conseille d'aller là-bas, de dire hardiment à Hubert que vous n'avez jamais été coupable. Cela vous donnera le beau rôle, et soyez sans crainte au sujet des tracasseries.

ANNA.

Il ne me croira pas?

HECTOR.

Si, parfaitement.... Mais sans l'ombre de désagréments pour vous.

ANNA.

Suis-je donc si ravagée?

HECTOR.

Ah ! que non pas.

ANNA.

Tiens, je ne vous ai pas demandé comment il se porte ?

HECTOR.

Fort comme un Turc.

ANNA.

Ah !... Il aurait ?...

HECTOR.

Hein ?...

ANNA.

Je suis bonne de vous questionner... En quoi cela me regarde-t il ?

HECTOR.

Cela vous regarde directement, au contraire... Questionnez, questionnez, je ne me ferai pas scrupule de répondre.

ANNA.

Répondez donc, car vous m'avez fort bien comprise.

HECTOR, toussant.

Hem !... Madame, vous savez trop bien la vie pour ne pas répondre vous-même.

ANNA.

Il a une liaison ?

HECTOR.

Il en avait une quand vous habitiez avec lui, est-il probable que depuis des années que vous êtes au loin, il s'en prive ?

ANNA.

Je n'ai jamais supposé qu'il vivait comme un anachorète... Mais il y a liaisons et liaisons... La sienne est donc sérieuse, pour que vous garantissiez mes quarante ans contre tout attentat ?

HECTOR.

Une véritable chaîne.

ANNA.

Serait-ce ?... Non, n'est-ce pas, ce n'est plus sa chanteuse de café-concert ?

HECTOR, souriant.

Oh !... ne remontons pas au déluge... Non, non, c'est quelque chose de beaucoup plus relevé.

ANNA.

Ah ! Est-ce que je la connais ?... Dites-moi son nom ?...

HECTOR.

Comme vous l'apprendriez tôt ou tard, je ne regarde pas à la nommer tout de suite. C'est madame de Raon, femme d'un M. de Raon qui est mort il y a sept ou huit ans.

ANNA.

Laisant mon mari légataire universel.

HECTOR.

Oh ! je soupçonne qu'Hubert touchait des avances sur la succession.

ANNA.

Mais alors, c'est une liaison fossile !... Qui aurait cru mon mari capable d'une pareille constance ?... Il faut que cette madame de Raon... Attendez donc !... N'est-ce pas une demoiselle de Mornex ?

HECTOR.

Justement. Marguerite de Mornex. Elle s'est mariée depuis votre départ.

ANNA.

Autant que je me souviens, elle était pourtant assez ordinaire.

HECTOR.

Elle a gagné... C'est une femme très agréable.

ANNA.

Quel âge?

HECTOR.

Environ trente-quatre.

ANNA, avec une grimace.

Eh, eh, qu'elle tâche de se bien conserver... (Réfléchissant.) Voilà une femme qui n'est plus de la première fraîcheur, dont mon mari est affublé depuis des années; il pourrait bien s'en fatiguer sous peu. C'est même à supposer... En tout cas, si j'allais chez lui, étant censée ne rien savoir, je craindrais de troubler la félicité de cette dame, chose qui répugne à mon bon cœur... C'est si facile à un mari de tromper sa maîtresse avec sa propre femme!... Décidément, vous aviez juré ma perte!

HECTOR.

Du tout... Je réponds de votre sûreté... Avant de parler, on s'informe... Un mari trompe aisément sa maîtresse avec sa femme, quand la maîtresse habite loin du toit conjugal. Ici, nous n'en sommes plus tout à fait là.

ANNA,

Comment, on risque de rencontrer madame de Raon chez mon mari ?

HECTOR.

Elle est très jeune de caractère, grande amie de vos filles... Cette aimable bande marche presque toujours au complet. Madame de Raon possède une installation, mais elle va souvent à demeure chez M. de Grécourt... aux bains de mer, aux eaux, à la campagne, partout où ça s'arrange... En ce moment même, elle est à la campagne, chez votre mari.

ANNA.

Et c'est dans cette société... mêlée, que vous aviez mission de m'attirer ?

HECTOR.

Ne prenez pas du mauvais côté l'invitation d'Hubert... Il n'a nulle envie de vous froisser.. Son désir est de vous mettre en relations avec vos filles... Cela lui paraît humain et convenable. Il s'est renseigné d'une façon précise sur votre existence à Vienne. Elle n'a prêté à aucun soupçon, quoiqu'on vous ait beaucoup fait la cour.

ANNA, riant.

Témoin votre frère d'armes, le comte de Teplitz.

HECTOR.

Bref, votre mari pense que vous ne serez pas déplacée près de vos enfants.

ANNA.

Il m'a rendu suffisamment d'estime pour faire de moi l'institutrice de ses filles, auxquelles il donne sa maîtresse pour camarade.

HECTOR.

Faites de méchants mots, pourvu que vous cédiez.

ANNA.

Et pourquoi ne céderais-je pas?... Au premier abord, votre ambassade m'a laissée froide. Maintenant, grâce à vos bavardages, j'entrevois une amusante équipée. Nous partirons ensemble.

HECTOR.

O la bonne nouvelle!... Je cours télégraphier à Hubert.

ANNA.

Gardez-vous-en, ou je ne pars pas.

HECTOR.

Comment ?

ANNA.

Je vous accompagne à une condition : c'est que nous  
tomberons chez eux à l'improviste. Vous dites qu'ils sont à la campagne avec madame de Raon. Eh bien, je me fais fête de tomber dans ce petit ménage placidement criminel. Avec mon caractère facile, pas de danger que je prenne les choses au tragique. J'arriverai, très bonne enfant, ne m'apercevant de rien, bête et gentille comme tout. Je rirai en dedans, ce qui ne fait rougir personne... Ce sera d'abord un grand émoi dans la fourmilière, puis bien vite l'apaisement et la reprise du train-train habituel. Alors, je songerai au retour après m'être offert à peu de frais un spectacle d'amateur.

HECTOR.

Tout cela va contrarier Hubert. Il comptait bien être prévenu à temps pour vous laisser une maison irréprochable.

ANNA.

Il voulait s'absenter, peut-être ?

HECTOR.

Je le crois.

ANNA.

Avec madame de Raon ?

HECTOR.

Pardi !

ANNA.

C'est bien ce qui me désobligerait!... L'excursion manquerait de sel si je ne voyais pas ma place occupée. On appelle cela une contemplation philosophique.

HECTOR.

Du diable si Hubert m'envoie vous proposer une contemplation philosophique ! Il s'agissait de vos filles...

ANNA.

Et je pars pour mon mari!... Est-ce assez flatteur!... Vous trouvez moyen de m'envoyer au bout du monde voir comment il s'y prend pour être heureux sans moi. Car enfin, ma partie de plaisir la voilà ! Ainsi, votre parole de ne pas lui envoyer le moindre signal.

HECTOR.

S'il faut la donner pour vous emmener...

ANNA.

Il le faut.

HECTOR.

Je la donne.

ANNA.

Affaire conclue. Demain matin, nous prenons l'express. Dinez-vous avec moi ce soir ?

HECTOR.

Mille remerciements... Je ne connais pas Vienne, et n'ayant qu'une soirée pour visiter la ville...

ANNA, souriant.

Bien, bien, profitez-en... Je vous donne congé. Demain matin, à la gare, et tenez vos serments!

HECTOR.

C'est juré.

ANNA.

Que va penser le comte de Teplitz?

HECTOR.

Que je vous enlève.

ANNA.

Je voudrais voir sa tête!... Ah! tiens, un article du traité que j'oubliais : il est convenu que vous me ramenez dans quelques jours. Je n'aime pas voyager seule.

HECTOR.

Ravi de voyager avec vous, aller, retour, toujours...

ANNA.

On n'est pas plus aimable! A demain.

Il sort.

## SCENE IV

ANNA, seule.

Stupide curiosité!... C'est misérable!... Compromettre ma paix intérieure si chèrement achetée!... Et pourquoi?... Je ne l'aime plus, ô certes non!... Qu'est-ce alors, cette rage d'aller autour de lui, en quête d'émotions?... Fasse le ciel qu'au dernier moment je change d'avis!

Elle se dirige vers sa chambre. La toile tombe.

## ACTE DEUXIÈME

A la campagne, chez M. de Grécourt. Grande galerie vitrée tapissée de plantes grimpantes. Mobilier rustique. Billard. Ouvrages de femmes. Livres ouverts sur les meubles. Pêle-mêle dans les coins, jeux de toutes sortes : volants, raquettes, fl'et de tennis, etc. Accrochés à un pendoir : chapeaux de jardin, imperméables, ombrelles, cannes à pêche, paniers à mettre des fleurs, etc. Tout le vitrage du fond est clair, et laisse apercevoir un beau parc traversé par une petite rivière qui serpente entre des bouleaux et des saules. Une porte placée au milieu du vitrage donne accès dans le parc.

### SCÈNE PREMIÈRE

THÉRÈSE, ALICE.

Les deux jeunes filles reviennent du parc. En entrant elles accrochent leurs chapeaux de paille et déposent leurs ombrelles. Robes très simples de couleur claire.

THÉRÈSE se laisse tomber sur un siège.

A présent, nous n'avons qu'à nous tourner les pouces jusqu'au diner.

ALICE.

Ah! ce n'est pas folichon ici!... L'an passé nous avions du moins le petit Persac. Il était drôle. Mais cette année, malgré d'aimables instances, il nous tient rigueur. C'est joliment ta faute!

THÉRÈSE, d'un ton détaché

Bah! bah!

ALICE.

Si, ma bonne!... Pleure, s'il te reste des larmes, pleure une certaine nuit où nous l'avons emmené dans le parc. Nous étions à la lisière du bois quand une chouette s'est mise à crier. Tu pouvais à merveille te passer de te cramponner à lui avec les marques de la plus vive terreur, car nous entendons des hiboux tous les soirs sans y prendre garde... Mais tu as trouvé intéressant de te blottir contre lui... Depuis quelques jours ça marchait ferme entre vous deux. Tu n'avais qu'à l'attendre. Il a gagné un fameux refroidissement ce soir-là!

THÉRÈSE.

Je e conseille de parler moins haut... Il y a deux ans nous avons ici l'excellent Van Nerveinde... Ce Hollandais n'est pas joli, joli... son esprit n'est pas un feu d'artifice, mais son cœur flambait pour toi, et comme il a des plantations grandes comme un département, je ne te trouvais pas à plaindre... Tu n'avais qu'à laisser son cœur exposé traitreusement aux rayons de tes yeux... Te rappelles-tu cette promenade où Van Nerveinde cheminait entre nous dans les prairies du grand étang?... Tout à coup, tu juges à propos de te tourner le pied, histoire de peser pendant une heure sur le bras de ton Hollandais... Ce que tu étais lourde!... Il suait à grosses gouttes et en a contracté une fièvre grippe cousine du refroidissement de Persac.

ALICE.

Nous n'avons évidemment pas de chance... Est-ce que des personnes agréables et qui font des frais tant qu'on veut, devraient rester ainsi sur le carreau?

*à propos de la scène de la scène*

ACTE DEUXIÈME.

31

THÉRÈSE.

Jusqu'à Hector qui s'est envolé et ne revient pas!

ALICE.

Peut-être est-il allé prendre femme?

THÉRÈSE.

Oh! cela ne le tourmente guère... Il en est à s'apercevoir que nous sommes des jeunes personnes très à point... C'est l'être le plus distrait que je connaisse.

ALICE.

En tout cas, il fait un voyage mystérieux... Papa sait où. Quand on en parle, il prend un air innocent.

THÉRÈSE.

Dis donc, est-ce assez sciant que papa veuille nous accompagner le mois prochain à Dieppe!

ALICE.

Sous tous les rapports il ferait mieux de rester ici.

THÉRÈSE.

Toujours sur nos talons!... Cela serait très bien si nous allions seules; mais comme Marguerite nous accompagne chaque été aux bains de mer ou aux eaux, papa devrait bien garder la maison.

ALICE.

Sans contredit... Ce n'est pas qu'il nous surveille beaucoup, ce pauvre père...

THÉRÈSE, regardant au travers du vitrage.

Tiens, vois-le là-bas qui pêche à la ligne sous ce bouquet d'aulnes, au tournant de la rivière... Sûrement il n'a pas la mine d'un tyran.

ALICE.

C'est égal... sa présence nous fait du tort... On trouve la caravane trop complète.

THÉRÈSE.

Réellement, Marguerite devrait loger dans un autre hôtel.

ALICE.

Dans le même hôtel, passe encore, mais porte à porte!... Se figurent-ils que le public est aveugle?

THÉRÈSE.

Si papa l'était seulement!... il ne garderait pas Marguerite à vue. Tu ne t'es pas aperçue qu'il est un peu jaloux, le cher homme?

ALICE.

Chut! Quand Noé était ivre, ses enfants faisaient un péché en ne le croyant pas à jeun... L'Écriture le dit...

THÉRÈSE.

Je dis, moi, que nous sommes suffisamment malheureuses d'avoir contre nous la folie de maman, sans être encore compromises par le sans-gêne de papa.

On voit Marguerite arriver du parc.

ALICE.

Tais-toi, voici Marguerite.

THÉRÈSE.

Je la croyais établie pour toute la journée au bord de la rivière.

SCÈNE II

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE porte un pliant qu'elle dépose dans un coin, jette un livre sur une table, et ôte son chapeau.

Que complotez-vous?

THÉRÈSE.

D'empêcher papa de nous escorter à Dieppe... Nous désirons voler de nos propres ailes.

MARGUERITE.

Grand Dieu, n'êtes-vous pas assez libres?

THÉRÈSE.

Il y a liberté et liberté.

ALICE.

Venez-nous en aide. Nous comptons sur votre influence.

MARGUERITE.

Elle est nulle...

THÉRÈSE.

O la bonne blague!

MARGUERITE.

Du moins, sous ce rapport.

ALICE.

C'est dommage!... Ce serait si mignon de partir comme

trois sœurs, de loger sous la même clef, d'avoir les coudées franches.

MARGUERITE.

Oh ! quant à cela, nous n'habitons jamais bien loin les unes des autres.

THÉRÈSE.

Trop près ou trop loin, pas de milieu.

MARGUERITE.

Plait-il ?

ALICE.

Thérèse disait à l'instant que ce n'est pas la même chose d'aller seules avec vous, ou sous la surveillance de papa. Lui présent, vous prenez tout de suite dix ans de plus, et dame, nous aimons mieux vous traiter en camarade, que vous appeler notre ancienne.

MARGUERITE, riant.

Pour moi, je me résignerais à vous appeler mes anciennes ; mais vous resterez mes cadettes, j'en ai peur.

Elle va pour sortir.

ALICE.

Où allez-vous ?

MARGUERITE.

Faire la sieste. A plus tard...

Elle sort.

### SCÈNE III

THÉRÈSE, ALICE.

THÉRÈSE, riant.

As-tu vu comme je lui ai fait dresser l'oreille, à notre veuve inconsolée ?

ALICE.

Heureusement j'ai paré le coup. Je t'en prie, ne recommence pas. Nous l'aimons bien, elle nous traite gentiment, ce serait absurde de troubler la bonne harmonie pour le petit plaisir de l'aguicher. X

THÉRÈSE.

Quelle taquinerie me reproches-tu, puisque nous avons des raisons sérieuses d'être mécontentes?

ALICE.

Va, ma pauvre Thérèse, quand tu parviendrais à convertir Marguerite, le plus important resterait à faire : nous convertir nous-mêmes.

THÉRÈSE.

Je ne me sens pas l'âme si noire!...

ALICE.

Au fond, que sommes-nous? Deux orphelines mal élevées, pas dirigées, le cœur sur la main, la parole prompte, l'imagination fertile... *Je t'embrasse*

THÉRÈSE.

Portrait flatteur!...

ALICE.

Ressemblance garantie, hélas!... Grillant de nous marier, livrées à nos seules lumières, nous avons adopté un procédé déplorable. Attirer les jeunes gens à force d'originalité... Les attirer, ça réussit... Les retenir, c'est différent... Ils flânent autour de nous comme devant une parade de la foire; quant à entrer dans la baraque, serviteurs!... Nous sommes trop amusantes! *Quand tu m'embrasses*

THÉRÈSE.

D'après toi, si nous étions ennuyeuses, on se disputerait nos mains ?

ALICE.

Qui sait?... On dirait : A la bonne heure, celles-là ne pas folles comme leur mère.

THÉRÈSE.

C'est terrible, cette parole partout et toujours en travers notre avenir.

ALICE.

Raison de plus pour y moins donner prétexte.

THÉRÈSE.

Maintenant nous sommes jugées. A moins d'un miracle, nos charmes resteront sans pouvoir, comme disaient nos aïeux en voyant se faner nos grand'mères.

ALICE, riant.

Et encore, nos grand'mères avaient-elles d'enviables raisons pour se faner. (Écoulant.) Tiens, une voiture qui grince sur le sable, dans la cour.

THÉRÈSE.

Tu rêves... Nous n'attendons personne... Les dix pelés et quatre tondus que nous avons pour voisins ont déjeuné ici hier... En voilà pour trois jours avant de voir le plus zélé.

ALICE.

Je t'assure que quelqu'un débarque. (Elle entr'ouvre une porte à droite et recule stupéfaite.) Hector !

THÉRÈSE.

Il n'y a pas de quoi tomber à la renverse. Allons lui dire bonjour.

ALICE, à mi-voix.

C'est qu'il n'est pas seul... Oh! les pressentiments!... Je disais qu'il était peut-être allé prendre femme!

## SCÈNE IV

THÉRÈSE, ALICE, ANNA, HECTOR.

Hector accompagne Anna. Celle-ci, d'un regard, inspecte d'abord l'appartement. Après avoir constaté l'absence de son mari, elle examine curieusement ses filles.

HECTOR.

Bonjour, fillettes!... On ne demande pas comment vous allez : quelles mines florissantes! J'amène une vieille amie de la famille. Elle vient de loin pour vous connaître.

ALICE et THÉRÈSE tendent successivement la main à Anna, en disant  
Bonjour, madame.

Un silence.

HECTOR, après avoir vainement attendu la réponse d'Anna.

Votre père est sorti?

THÉRÈSE.

Il est à la pêche. (Le montrant du geste.) On le voit d'ici... Anna passe devant Hector et s'approche vivement du vitrage. Thérèse la suit et complaisamment la renseigne.) Regardez là-bas ce point blanc qui s'agite au bord de la rivière, c'est son chapeau... contre la touffe de saules d'un vert plus foncé que les autres.

ANNA.

Je vois maintenant... Il faut savoir que c'est lui.

THÉRÈSE.

Je vais le faire chercher... Avant dix minutes...

ANNA l'interrompt vivement.

Non surtout pas!... Je serais désolée de le déranger; d'autant que, c'est vrai, je viens de loin pour vous connaître, et le temps que nous passerons ensemble ne sera pas perdu; le mien, du moins, car je dispose bien légèrement du vôtre.

ALICE.

'Oh! madame, nous en avons à revendre, en particulier aujourd'hui.

ANNA.

Vous n'avez pas de monde à demeure?

THÉRÈSE.

Rien qu'une amie, madame de Raon; mais ça ne compte pas. Elle est pour ainsi dire de la maison.

ALICE, à Anna.

Vous offrirai-je de vous conduire dans votre chambre?

ANNA.

Bien volontiers... (A Thérèse.) J'espère, mademoiselle, vous retrouver dans un instant.

THÉRÈSE.

Certainement, madame.

## SCÈNE V

THÉRÈSE, HECTOR.

THÉRÈSE.

Essayez désormais de m'appeler tête de linotte, vous serez bien reçu!.. A-t-on idée d'un étourdi pareil!... Une amie de la famille, est-ce un nom, cela?

HECTOR.

Ce n'est pas étourderie...

THÉRÈSE.

Exprès, alors?... Nous disions que votre voyage était mystérieux. Je crois bien qu'il l'est, puisque vous en ramenez une dame innommable. Pourquoi l'est-elle?

HECTOR.

Quand il lui plaira de se faire connaître, vous le saurez.

THÉRÈSE.

Elle est d'allures bizarres, votre dame... A peine polie... Tantôt distraite, tantôt nous examinant comme un agent de la sûreté... Et sa façon d'aller se coller à la vitre pour contempler papa qui fait le gros dos sur sa ligne!... Pas de faux-fuyants, Hector, je veux savoir qui c'est...

HECTOR, souriant.

Rien que cela!

THÉRÈSE.

Et tout de suite, encore!

HECTOR.

Soyez obéie... Mon enfant, vous me traitez souvent de vieux grognon, parce que je ne m'extasie pas sur vos excentricités. Je suis pourtant votre sincère ami, et voici l'occasion de le prouver. En nommant cette personne, malgré sa défense, je vous rends peut-être le plus grand service que vous puissiez espérer.

THÉRÈSE.

Mon Dieu, vous débutez comme quand on offre à un enfant des étrennes utiles. Je regrette presque ma question.

## L'INVITÉE.

HECTOR.

Ne parlez pas ainsi. Ma réponse aura une influence énorme sur votre vie.

THÉRÈSE.

Faites-la donc, car ma vie ne peut que gagner au change.

HECTOR.

Préparez-vous à une grosse émotion.

THÉRÈSE.

Si je n'y suis pas prête après vos préambules!...

HECTOR.

La personne qui m'accompagne est votre mère.

THÉRÈSE, effrayée.

Non?... Libre?...

HECTOR.

Comment, libre?

THÉRÈSE.

Guérie, alors?

HECTOR.

De sa folie!... Absolument... Pas la moindre trace.

THÉRÈSE.

N'importe, ses yeux ont une expression...

HECTOR.

De femme qui revoit son mari et ses enfants après vingt ans d'absence. Elle n'a jamais été folle.

THÉRÈSE.

Ainsi, on nous trompait?

HECTOR.

Oui. Vos parents n'ont pas vécu heureux ensemble; ils se sont séparés. Votre mère était Autrichienne, elle est retournée dans son pays. On a fait comme on a pu pour couper court aux bavardages.

THÉRÈSE.

Et voilà mes parents réconciliés?

HECTOR.

Oui.

THÉRÈSE.

Bien sûr?

HECTOR.

Pourquoi ce doute?

THÉRÈSE.

Ah! c'est assez que je l'exprime!

HECTOR, lui prenant la main.

Ma pauvre enfant!

THÉRÈSE.

Je ne dis pas cela pour vous attendre... Voilà donc mes parents en présence, et après?

HECTOR.

Après, c'est l'inconnu... L'existence de votre mère a toujours été parfaitement honorable, soyez-en certaine, mais il y a entre vos parents de graves malentendus. Dès la première rencontre, il peut y avoir des froissements tels que votre mère, emportée comme je la connais, quitte la maison sur-le-champ. Si ce que je redoute arrive, elle est capable de disparaître sans dire à ses filles le mot que j'espère. Et voilà de quoi je vous avertis.

THÉRÈSE.

Je comprends... Merci, Hector... Vous vous conduisez en ami... Elle ne partira pas sans avoir trouvé à qui parler.

HECTOR.

Allons, à défaut d'attendrissement dans ce petit cœur, il y a un grain de bon sens dans cette cervelle.

THÉRÈSE.

Vous m'en voulez un peu de ne pas mettre en branle tout le tra-la-la du sentiment. Mais soyons de bon compte. Est-ce que je connais ma mère?... Tout ce qu'on peut exiger de moi, c'est que j'éprouve le vif désir de m'attacher à elle... Oh! cela, oui!... Et l'attacher à nous! Voi! surtout ce qu'il faudrait! Si seulement nous trouvions moyen de la retenir... Je vais y réfléchir de toute mon âme.

HECTOR.

Le meilleur moyen serait de l'aimer et de le lui dire.

THÉRÈSE.

Serait-il bien efficace?... Son cœur n'a pas l'air beaucoup plus préoccupé de nous que le nôtre n'est rempli d'elle... Et puis, c'est singulier, s'il s'agissait, pour conquérir un mari, de lui jouer une petite comédie sentimentale, je m'en sens bien capable. A ma mère, j'hésiterais davantage.

HECTOR, ironique, à part.

O forces des préjugés!

Alice et Anna rentrent.

THÉRÈSE.

Avant tout, il faut conférer avec Alice.

## SCÈNE VI

LES MÊMES, ALICE, ANNA.

ANNA, à Hector

Mademoiselle Alice a fait une découverte surprenante.

HECTOR.

Bah !

ANNA.

J'ai la bosse de la maternité.

ALICE.

Incontestablement. En cinq minutes, madame a trouvé moyen, par mille petits détours, de me faire raconter tant d'histoires, depuis des aventures de poupées jusqu'à nos débuts dans le monde et au delà, que j'en suis hors d'haleine. Le plus étonnant, c'est que je me sois laissée si docilement confesser. Pour m'appivoiser à ce point, il faut des aptitudes toutes spéciales.

ANNA, riant.

La bosse de la maternité, par exemple !... Là-dessus, nous sommes tombées d'accord.

ALICE.

Et madame gémit de n'avoir pas d'enfants sur qui exercer son talent.

*Touche gesticule pour attirer l'attention de sa sœur qui finit par s'en apercevoir.*

## L'INVITÉE.

HECTOR, bas, à Anna.

(Thérèse et Alice se rejoignent.) Comment les trouvez-vous ?

ANNA.

Gentilles.

HECTOR.

Un bon mouvement... Dites-leur qui vous êtes.

De la tête Anna refuse, et l'entretien se poursuit à voix basse.

THÉRÈSE, bas, à sa sœur.

Sortons, j'ai à te parler... Tu as fait une découverte, j'en ai fait une autre... Une chose gigantesque !

ALICE.

Allons.

THÉRÈSE, à Anna.

Madame, permettez-nous d'aller préparer le goûter.

ANNA, à Thérèse.

N'oubliez pas, mademoiselle, qu'il nous reste à faire connaissance.

THÉRÈSE.

Je reviens.

## SCÈNE VII

HECTOR, ANNA.

ANNA, les suivant des yeux.

Cette petite Alice a beaucoup de moi quand j'avais son âge... Plus communicative, cependant... C'est son pays qui

le veut... (Passant soudain à une autre idée, elle se dirige rapidement vers le vitrage du fond et regarde dans le parc, se retournant pour envoyer ses réflexions à Hector.) Est-ce qu'il pêche toujours au même endroit?... Non, il a disparu... Quand mes filles m'ont dit, à peine entrée : « Il est là, vous n'avez qu'à regarder pour le voir... » Ça m'a presque bouleversée... Était-ce visible?

HECTOR.

Pas trop, à moins de savoir.

ANNA, toujours en train de scruter le parc.

J'ai beau chercher, plus de mari... Peut-être est-il en chemin pour rentrer.

HECTOR.

Rien d'impossible.

ANNA, quittant son poste d'observation.

Eh bien ! qu'il vienne. Tant que je ne l'aurai pas vu, je serai mal à l'aise pour observer, et ma curiosité a tant de pâture dans cette maison ! En somme, je suis assez contente ! Vous allez voir ; j'aurai une belle attitude. La faible créature d'autrefois ne montrera pas le bout de l'oreille... Au moins, j'espère que mon mari s'abstiendra de faire allusion à ma prétendue faute... Voilà qui gênerait tout... Je me suis laissé calomnier pour en finir rapidement avec une existence qui me pesait, mais, à présent, il me serait intolérable d'écouter la légende de mon enlèvement. Le mieux serait un oubli discret.

HECTOR.

Il sait vivre.

ANNA.

Et doit être porté à la modération puisque Marguerite est ici. L'avez-vous vue ?

HECTOR.

Elle ?... Pas encore.

ANNA.

Alice m'en a parlé très simplement et avec amitié. Pourtant j'ai cru la voir rougir. Hubert est impardonnable d'obliger ses filles à un pareil mensonge... De loin, je ne l'avais pas senti aussi vivement... Oui, c'est odieux.

HECTOR.

Les pauvres petites sont à plaindre.

ANNA.

O les lambines !... Je voudrais les faire causer encore avant qu'Hubert rentre. Tout à l'heure il faudra m'escrimer contre lui, et si l'entretien tourne à l'aigre, partir sans connaître un peu mieux mes filles. Je le regretterais.

## SCÈNE VIII

HECTOR, ANNA, HUBERT.

Entre Hubert, petit homme poivre et sel, bedonnant et quelconque. Tenue très débraillée. Il porte d'une main ses ustensiles de pêche. De l'autre, un superbe poisson suspendu par les ouïes à un brin d'osier.

HUBERT, stupéfait devant sa femme.

Vous !

ANNA.

Moi-même.

Elle lui tend la main.

HUBERT.

Excusez... j'ai les mains gluantes... Permettez que j'emporte ce poisson à la cuisine... et puis j'irai...

Il fait mine de se rajuster.

ANNA.

Faire un bout de toilette... Inutile... Je suis ravie de vous surprendre en négligé... Déposez cet animal et revenez vite.

HUBERT.

C'est cela.

Il tort

SCÈNE IX

ANNA, HECTOR.

ANNA.

O mon ami, qu'il est changé!... Quel magot!...

HECTOR.

Dame, les années passent!

ANNA.

Et les souvenirs restent!... Dire qu'en venant ici j'avais peur, oui, peur!... Ce que je suis courageuse à présent!...

HECTOR.

Ainsi, lorsqu'il a ouvert la porte...

ANNA.

J'ai manqué lui éclater de rire au nez... Ma première pensée a été que j'avais tort de ne pas le tromper quand je pouvais... Quelle horreur, n'est-ce pas?

HECTOR, avec conviction.

Mais non... Il fallait... je partage vos regrets.

ANNA, étonnée.

Vous?... (Riant.) Ah pardon, j'étais distraite!... Maintenant ma visite devient très drôle... Avez-vous remarqué sa consternation en m'apercevant?... Si je mettais le comble à sa déroute en affectant d'être tout de suite installée comme chez moi, pleine d'amabilité pour lui et de confiance dans l'avenir.

HECTOR.

Il ferait une tête!... N'en ayez aucun doute.

ANNA.

A merveille!... Il m'a jadis si peu prise au sérieux, c'est bien le moins que je le lui rende... Et puis, au fond, je serais trop triste si je n'exagérais pas ma gaieté... Car, pour un rien, je fondrais en larmes... Se dire: « Voilà l'être ridicule pour lequel j'ai été extraordinairement malheureuse!... »

## SCÈNE X

ANNA, HUBERT.

HUBERT, à Anna.

Me voici, puisque vous m'acceptez tel quel.

HECTOR.

Ma mission est remplie.

Il s'esquive. Un silence.

ANNA.

Vous m'avez priée de venir, je ne me suis pas fait attendre.

HUBERT, très gourmé.

Merci !... je ne comptais pas être exaucé si vite...

ANNA.

Pourquoi tant de cérémonies entre vieilles connaissances et même vieux époux, affirment d'anciennes chroniques?...  
(Un silence.) Comment me trouvez-vous ?

HUBERT.

Hein ?... Je ne saisis pas...

ANNA.

Changée ?...

HUBERT.

Mais... je ne sais... Je vous ai reconnue du premier coup d'œil.

ANNA, satisfaite.

Ah ! ah !... Alors l'impression n'est pas trop mauvaise ?

HUBERT.

Si vous cherchez un compliment...

ANNA.

Pourquoi pas ? J'ai besoin qu'on m'encourage.

HUBERT.

Vous ne semblez pas en peine.

ANNA.

Je suis hésitante.

HUBERT.

Il faut l'entendre pour le croire.

ANNA.

Croyez-le... Il me reste une incertitude sur les motifs qui vous déterminent à m'ouvrir cette maison.

HUBERT.

Hector était chargé cependant...

ANNA.

Je n'ai rien voulu entendre... On m'appelle, j'accours... Un pareil empressement n'est-il pas louable?

HUBERT.

Sans doute... Pour les commissions difficiles, un ami commun a tout de même du bon.

ANNA.

Ce n'est pas ma méthode... Nous avons quelque peu vécu l'un et l'autre, assez pour ne pas témoigner trop de surprise devant les propositions bizarres, ni trop de dépit devant les solutions imprévues... Quand on est ainsi, c'est un plaisir de délibérer ensemble.

HUBERT.

Chacun son goût!... Moi, je suis moins curieux... Hector vous portait un message très net : il est impardonnable de s'être tenu dans le vague... Vous avez vu vos filles?

ANNA.

Ne parlons pas d'elles. Qu'il ne soit question, en ce moment, que de nous... Me voici ramenée au bercail, ravie d'y être, pleine de bonne volonté. Comment la témoigner? C'est la seule chose qui m'embarrasse. Jusqu'à quel point dois-je être reconnaissante? Éclairez-moi.

HUBERT.

Que diable!... Vous avez une façon de poser les questions qui les embrouille! Laissez-moi donc aller trouver Hector.

ANNA.

Pour le renvoyer comme ambassadeur?... Nous nous en passerons bien. Tout à l'heure je voulais être encouragée, maintenant vous semblez un peu gêné et cela suffit pour me mettre à l'aise... Qu'est-ce qui vous trouble?... Que je m'informe jusqu'où doit aller ma reconnaissance? Vous craignez qu'elle ne soit exagérée, n'est-ce pas?

HUBERT.

Je veux être traité suivant mes mérites,

ANNA.

Mettons que je suis venue serrer la main, non d'un vieil époux, mais d'une ancienne connaissance... Ce n'est pas trop exalter vos mérites, je suppose?... (Signe satisfait d'Hubert.) Bien. Sur ce pied-là on peut parfaitement causer, sans Hector. A présent je sais à quoi m'en tenir. Vous avez eu la généreuse pensée de me rendre une partie de ma famille, j'allais dire la meilleure, mais puisque vous ne voulez pas en être, je me mords la langue.

HUBERT.

Je me suis dit: « Voilà des années qu'elle est absente, qu'elle n'a pas vu les petites, l'heure est venue de sortir d'un isolement trop austère. »

ANNA.

Il n'était ni trop profond, ni trop austère... N'exagérons pas ma vertu... A Vienne j'ai été très mondaine, on m'a beaucoup fêtée, et tous mes efforts ont tendu à faire pénit-

tence le sourire aux lèvres... Je hais le repentir larmoyant... Car, entre parenthèses, je suis repentante. Acceptez mes regrets de vous avoir donné jadis de graves sujets de plainte. Mon Dieu, voyez comme de se trouver en présence des gens amène d'explicables revirements. Ce matin, il me semblait que si vous hasardiez la moindre allusion à nos funestes dissentiments, je vous arracherais les yeux... Me voilà maintenant d'humeur à en parler la première et sans fiel. Ne trouvez-vous pas qu'après des années les choses qui paraissaient énormes, se rapetissent à être des taupinières devant lesquelles on est confus d'avoir eu le vertige ?

HUBERT.

Vous avez le repentir conciliant.

ANNA.

Exigez-vous qu'il se produise revêtu d'un cilice?... Non, la férocité n'est pas votre défaut... D'ailleurs, on respire sous ce toit un air si calme, tellement imprégné du parfum de la vie de famille, qu'on se figure le maître de la maison content de son sort, entouré de toutes les affections enviabiles, et trop juste pour reprocher aux autres la sérénité qu'il a lui-même en partage.

HUBERT, embarrassé.

Très agréablement raisonné.

ANNA.

Puisque la conversation roule sur votre foyer, permettez-moi, mon ami, de vous complimenter sur vos filles qui sont ravissantes.

HUBERT, affable.

L'honneur en revient à vous autant qu'à moi.

ANNA.

Oh ! elles sont si peu miennes !... Leur éducation est votre œuvre, vous les avez formées. De mauvaises langues de femmes prétendent que les hommes sont incapables d'élever les jeunes personnes... Vous faites une brillante exception.

HUBERT.

Eh non, c'est ce qui vous trompe !... Voilà où le bât me blesse !... Nos filles sont jolies, spirituelles, remplies de droiture, mais horriblement mal élevées.

ANNA.

Vous m'étonnez !

HUBERT.

Le tableau n'est malheureusement pas chargé... Je suis un père faible, aveugle, inexpérimenté, ce dont nos enfants pâtissent... Les pauvres petites ont fait un tas de folies, se sont compromises, ont gâté un bel avenir, et je ne sais comment les marier.

ANNA.

Elles ont de la fortune...

HUBERT.

Peuh ! Je n'ai pas amélioré leurs dots.

ANNA.

Tant pis... Mais enfin, que la question d'argent ne vous tracasse pas outre mesure... J'ai tant bien que mal administré mon petit avoir et j'apporterai mon obole.

HUBERT, avec lan.

Vous serez notre Providence !... Les dots, c'est quelque chose, mais il faudrait surtout une direction plus ferme... Si nos filles ont le bonheur d'être désirées par vous, je suis

prêt à m'en séparer aussi souvent et longtemps qu'il vous plaira.

ANNA.

Me les confier!... C'est un honneur dont je suis parfaitement indigne.

HUBERT.

Allons donc!... N'ai-je pas pris mes renseignements?... Je sais combien, pendant votre exil, vous avez été une femme respectable, et suis certain de mettre mes filles en bonnes mains.

ANNA.

Comprenons-nous... Je partage la conviction que chez moi elles seraient pour le moins aussi convenablement placées qu'ici... Mais je ne me sens pas de force à les prendre... Vous me rendez justice en m'appelant une femme respectable... C'est un titre auquel j'ai droit, ou peu s'en faut; faites-moi seulement la grâce de songer aux luttes qu'il m'a fallu soutenir pour le garder.

HUBERT.

Je ne doute pas qu'avec votre beauté...

ANNA.

Laissons ma beauté... je parle de combats contre moi-même... A vingt-quatre ans, le plus grand ennemi d'une femme complètement délaissée, c'est son propre cœur... J'ai vaincu le mien par des moyens barbares, y étouffant tout ce qui demandait à vivre, fauchant amitiés et penchants qui pouvaient entretenir la faculté d'aimer... L'apaisant avec d'arides coquetteries, comme on trompe la soif dans le désert, avec de petits cailloux... L'ai-je assez mutilé, ce pauvre cœur! Actuellement il n'y reste plus une fibre aimante... C'est un jardin transformé en cour pier-

reuse sans un coin de verdure. A force d'y persécuter l'ivraie, le bon grain n'y peut plus pousser... Le bon grain serait de chérir mes filles...

HUBERT.

Est-ce vous que j'entends? Leur mère!

ANNA.

Dieu sait quel épouvantable désespoir j'ai ressenti en les quittant... J'ai passé des années à couper un à un les fils qui me rattachaient au bonheur perdu, et chaque lien brisé m'a coûté des torrents de larmes! N'y a-t-il pas quelque audace, maintenant qu'à force de tortures j'ai conquis la paix, à m'offrir une maternité qui promet des fruits amers... Vous avez eu autour du cou les petits bras de vos bébés qui bégayaient à votre oreille leurs gentilles bêtises, chaque jour allongeait d'un anneau cette longue chaînes d'impressions douces dont est faite la tendresse des parents... Chérissez vos filles, vous y êtes plus exercé que moi...

HUBERT.

Je ne m'attendais pas à cette résistance... car enfin, si rien au monde ne vous inspire d'affection, que cherchez vous ici?

ANNA.

Ce qui n'y est plus! Il y a bel âge que les vivants me paraissent inoffensifs, mais je gardais la terreur des fantômes. (Fixant sur lui un regard plein d'ironie.) M'en voici délivrée! Je suis dans leur repaire, et c'est moi qui leur fais peur, car ils ne se montrent pas. Grâce à vous, je partirai guérie de la maladie du souvenir, la plus cruelle de toutes.

HUBERT.

J'en suis fort aise, mais, en attendant, vous ne venez pas à mon aide.

ANNA.

En enlevant vos filles?... Quand je m'en sentirais le courage, ce serait vous faire le plus grand tort. Parions que vous avez, pour me les confier, une raison autre que celle de perfectionner leur éducation?

HUBERT.

Oh! par exemple!

ANNA, souriant.

Je vous ai si bien connu, il en reste quelque chose!... Oui, vous avez une mauvaise raison. Gardez-vous de me la dire, vous en avez envie et ce serait une bévue... N'éloignez pas vos enfants; elles vous protègent contre les entraînements trop énormes et quant aux autres, vous y êtes condamné à perpétuité.

HUBERT, perdant patience.

Dites donc, il me semble qu'en fait d'entraînements vous pourriez montrer plus d'indulgence. Inutile de tant songer à mes affaires. Vous venez d'avouer que rien ne vous intéresse plus.

ANNA.

Ne me faites pas pire que je ne suis. Mon cœur est incapable de dévouement, mais son indolence lui permet de s'intéresser aux gens... Je goûte parmi vous une sensation fine qui m'enchanté... Vous m'autoriserez bien, n'est-ce pas à rester jusqu'à demain?

HUBERT, interloqué.

Assurément...

ANNA.

Si cela vous dérange le moins du monde, il y a encore un train ce soir... Mais j'y perdrais un plaisir auquel j'attache du prix... Je sais que vous avez une étrangère au château,

madame de Raon... Elle est, m'a-t-on dit, tout à fait de votre intimité, par conséquent, je présume qu'on peut lui révéler çui je suis... Votre femme après tout... Ma présence est au moins aussi naturelle que la sienne.

HUBERT.

Est-ce une critique?

ANNA.

Mille fois non!... Ce serait mal à moi de supposer que vous respectez assez peu vos filles pour les mettre dans une situation louche... Vous êtes à l'âge où un homme peut s'accorder une amie sans que nul y trouve à redire; surtout quand l'amie est, si j'ai bonne mémoire, assez insignifiante; car je rencontrais parfois madame de Raon, quand elle était encore mademoiselle de Mornex. L'ai-je bien jugée?

HUBERT.

Hum!... C'est une personne que nous voyons souvent, et, vous savez, quand on se voit du matin au soir, on ne s'occupe guère de l'esprit qu'on a.

ANNA.

Rien de plus vrai. Elle a probablement des qualités sérieuses?

HUBERT.

Ah oui... Elle a rendu très heureux mon pauvre camarade Raon.

ANNA.

La reconnaissance dont vous entourez sa veuve est touchante!... Madame de Raon est sans doute liée avec vos filles?

HUBERT.

Oui, et je m'en plains un peu... Ces demoiselles ne sont que trop portées à se donner des allures au-dessus de leur âge...

ANNA.

Et l'influence d'une femme qui a ses dents de sagesse n'est pas l'idéal?

HUBERT.

Pas trop.

ANNA.

Pourquoi favoriser leur intimité?... Il serait si simple de ne pas inviter madame de Raon à la campagne.

HUBERT, embarrassé.

J'y ai songé... C'est difficile!... Quand on a mis quelqu'un sur un certain pied, il est toujours délicat de modifier...

ANNA, indifférente.

Oh! j'ai dit cela... N'y attachez pas d'importance... Tenez, ne parlons plus de madame de Raon, vous m'en dites du mal, je finirai par vous croire; j'aurais des préventions contre elle, et jugez combien je serai ridicule si je lui montre la moindre malveillance.

HUBERT.

Et puis, je n'en dis pas de mal... Tout au plus une légère objection...

ANNA.

Bien entendu. (Alice et Thérèse entrent. Anna les arrête d'un geste.) Vous permettez, mesdemoiselles, que je dise un mot à votre père. (A Hubert qu'elle entraîne plus loin.) Je compte leur cacher qui je suis. Soyez également discret. Je redoute par-dessus tout les étalages de sentiments, et cela me désolerait de voir le joli souvenir que j'emporterai de ma visite, gâté par une crise inopportune.

HUBERT, amèrement.

Toujours soigneuse de votre précieux repos!

ANNA, riant.

Oui, j'y attache quelque prix. (Haut.) A ce soir!... Je me réjouis de dîner avec vous en famille!

HUBERT.

C'est réciproque.

Il sort.

## SCÈNE XI

ANNA, THÉRÈSE, ALICE.

ANNA.

Mesdemoiselles, je ne suis qu'une hôte de passage, il ne faut pas m'abandonner ainsi.

THÉRÈSE.

C'est donc vrai?... Vous comptez nous quitter bientôt?

ANNA.

Demain.

THÉRÈSE.

Oh madame!... Pour longtemps?

ANNA.

J'habite l'étranger... Maintenant quand reviendrai-je en France?

THÉRÈSE.

Vous n'avez personne qui vous y retienne?... Pas d'amis?

ANNA.

Auriez-vous le petit défaut d'être curieuse, mademoiselle?

THÉRÈSE.

Oui, madame... Pas d'amis ?

ANNA.

Pas intimes.

ALICE.

Nous, par exemple !

ANNA, souriant.

Comme il faut se défier des nouvelles connaissances !...  
Me voici presque prisonnière.

ALICE.

Prisonnière !... Non, madame... Nous mettons plus  
d'amour-propre à vous conserver.

THÉRÈSE.

Vous resterez de bon cœur.

ANNA, souriant.

Quelle prétention !

THÉRÈSE.

Nous savons qui vous êtes.

ANNA.

Ceci me surprend. Qui pensez-vous que je sois ?

ALICE.

Maman !

ANNA ne peut réprimer un mouvement d'émotion.

Vous dites ?

ALICE.

Maman... Hector l'assure.

ANNA.

C'est vrai ! Je suis votre mère... Une mère qui a été malheureuse la majeure partie de sa vie. Ne me considérez pas comme un monstre si mon cœur est sec, si mon premier mouvement, quand vous m'appelez maman, est de nier.

Elle fond en larmes. Les jeunes filles la considèrent avec étonnement.

THÉRÈSE.

Nous avons beaucoup hésité à venir vous trouver... Pour désirer garder un pareil secret, il faut des raisons bien fortes... Cependant, il me semble que nous usons d'un droit.

ANNA, les attire et les embrasse.

Inutile de vous excuser, c'est fait.

THÉRÈSE.

Il y a longtemps que nous aurions tenté une démarche, si on ne nous avait pas laissé croire...

ANNA.

Quoi ?

THÉRÈSE.

Que vous étiez...

ANNA.

Folle ! On vous trompait... (Avec un sourire triste.) J'ai toujours eu ma pleine connaissance, et quelquefois je m'en serais bien passée.

THÉRÈSE.

Ah bien ! nous devons un fameux cierge aux auteurs de cette fable... Une mère enfermée !... Vous ne savez pas ce qu'il en coûte à ses filles !

ALICE, souriant.

Ajoutons, pour être vraies, que les filles ne perdent pas une occasion de se montrer insensées...

THÉRÈSE.

Parce qu'elles sont découragées... Nous sommes les passagers qui se jettent à l'eau pour échapper au naufrage. Vous nous trouvez en pleine noyade. Seule, notre mère peut nous sauver. Nous vous supplions de ne plus vivre au loin. Qu'on nous rencontre sous la conduite d'une mère, de mal élevées nous passerons sur l'heure pour originales, dans huit jours nous serons d'une vivacité charmante. Ne reculez pas devant notre réputation d'étourdies. Nous promettons d'être dociles. Ah! trop heureuses que vous imposiez votre autorité!

ALICE, à mi-voix.

Marguerite n'a aucune influence sur nous... Ne redoutez rien de ce côté-là.

ANNA, légèrement amère.

Il y a plaisir pour moi qui professe l'horreur des affections conventionnelles à vous entendre calculer si paisiblement.

THÉRÈSE.

Ma mère, ne soyez pas blessée. Quand vous êtes partie, nous étions trop petites. Rien ne survit de ce temps-là. Montrez-vous indulgente pour ce que nous sommes: pas faiseuses d'embarras, pas fausses non plus.

ANNA.

Je viens, en effet, de céder à un mouvement d'humeur très déraisonnable... Pourquoi votre manière exclusivement pratique d'envisager mon retour m'est-elle douloureuse?... C'est injuste. Ne m'en veuillez pas.

ALICE.

Bien au contraire!... Je suis sûre maintenant que vous n'êtes pas indifférente... C'est l'évidence même!... Notre première parole sur la terre a été votre nom : ces souvenirs-là ne peuvent avoir péri. Ce sont eux qui protestent.

ANNA.

C'est pourtant vrai que j'ai écouté vos premiers babillages comme une musique divine... Dans ce temps-là, il n'y avait pas de meilleure mère que moi... Jè ne m'occupais guère à décomposer les sentiments pour constater qu'ils sont pétris d'habitude et d'égoïsme. Je vous mangeais de baisers, je veillais près de vos berceaux, je grondais, je câlinais, tout comme une autre. En ai-je formé pour mes fillettes des projets d'avenir!... L'avenir d'alors, nous y sommes : mes filles m'accueillent en demandant un service et moi, qui voudrais le leur rendre, je recule faute de générosité suffisante pour compliquer mon existence.

ALICE.

Maman, vous avez beau dire que les sentiments sont pétris d'égoïsme, ils renferment quelque chose de mieux. Je ne vous donne pas l'affection qu'une mère a droit d'attendre, mais en le constatant je sens un grand vide dans mon cœur et c'est déjà beaucoup. Si vous partiez, je ne vous dirais pas adieu comme à une étrangère.

THÉRÈSE.

Et puis, songez que vous avez mis au monde des créatures qui n'ont pas demandé à naître. Vous leur devez une protection...

ANNA, à Thérèse.

Alice en m'appelant maman, me touche plus que ne feraient les plus beaux raisonnements. S'il était possible de

me retenir, elle accomplirait ce miracle. Mais mon âme n'a plus de ressort!

ALICE, lui sautant au cou.

Ah! maman, maman, maman!... Rappelez-vous les fillettes d'autrefois. Ce sont les mêmes qui vous supplient!

## SCÈNE XII

### LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE, très cordiale.

J'apprends une grande nouvelle, madame de Grécourt est ici!

ANNA, l'amabilité même.

Madame de Raon, n'est-ce pas?...

Elles se serrent la main.

MARGUERITE.

Nous nous sommes rencontrées avant mon mariage. Mais j'étais une petite timide qui passait inaperçue.

ANNA.

Pas tant que cela. Je me rappelle fort bien l'avoir vue danser.

MARGUERITE, aux jeunes filles.

Que vous devez être contentes, mes chéries!

ALICE.

Est-ce que ça se demande!

## SCÈNE XIII

LES MÊMES, HECTOR.

HECTOR.

Je réclame à goûter. Le voyage m'a creusé.

THÉRÈSE.

On apporte le thé.

HECTOR s'approche des jeunes filles.

On est satisfait de moi, j'espère?... (Baisant la voir pendant que Marguerite et Anna vont à l'écart.) Eh bien, ça marche-t-il?

Les jeunes filles exposent à voix basse leurs motifs de joie et d'inquiétude.

MARGUERITE, les montrant à Anna.

Sont-elles assez jolies!... Les imaginiez-vous si charmantes?... Alice vous ressemble... N'est-ce pas votre avis?

ANNA, souriant.

Que de questions!... de grâce, n'allez pas si vite... je débarque... C'est toute une affaire de démêler mes impressions.

MARGUERITE.

C'est vrai!... Quand on y songe!

ANNA.

Seize ans!... je suis débordée.

MARGUERITE.

Se trouver mère de famille pour la première fois!

ANNA, un peu sèchement.

Pardon, madame, je l'étais au moins autant avant mon départ... (Reprenant l'air gracieux.) Ma plus grande surprise c'est ce pauvre Hubert.

MARGUERITE.

Il ne vous attendait pas avant quelques jours, je crois.

ANNA.

Non. Il a été tout saisi... Qu'il est donc vieilli!

MARGUERITE.

Réellement? Il me paraît toujours le même... Un peu grisonnant.

ANNA.

Une véritable ruine.

MARGUERITE.

Je n'avais pas remarqué... Après ça, quand on voit quelqu'un tous les jours...

ANNA.

Naturellement... Moi, j'en étais restée à un homme jeune... Il m'a d'ailleurs touchée...

MARGUERITE.

Ah!

ANNA.

Oui... Pauvre diable! Il est en détresse! Nous avons pu avoir quelques difficultés, cela ne m'empêche pas de le bien uger... Voilà un cœur!...

MARGUERITE.

A qui le dites-vous! Je n'ai pas de meilleur ami.

ANNA.

On voit qu'il fait de vous un cas extrême... Il vient de me dire combien vous avez rendu M. de Raon heureux..., J'ai connu M. de Raon... Un bien aimable homme!

MARGUERITE.

Que j'ai beaucoup regretté.

ANNA.

Je comprends... Ne suis-je pas moi-même quelque chose comme une veuve? Avec l'incertitude en plus, car vous me voyez bien indécise.

MARGUERITE.

Sous quel rapport?

ANNA.

Mon mari n'en est plus un pour moi, mais je n'ai pas, comme une vraie veuve, la ressource de le loger au ciel. Hubert est malheureux ici-bas. Je puis le secourir et c'est une tentation devant laquelle mon cœur hésite.

MARGUERITE.

Est-il si malheureux?

ANNA.

Il l'assure. Vous ne le soupçonnez pas?

MARGUERITE.

Mais non.

ANNA.

Je l'ai vu du premier coup d'œil.

MARGUERITE.

Il vous a dit de quoi il souffre?

## L'INVITÉE.

ANNA.

En partie... et j'avais beau jeu de savoir le reste. Il m'a suffi de le deviner. N'en doutez pas, Hubert est entre les griffes d'une femme, Il lui consacre tout son temps et néglige ses filles qui vivent à l'aventure, ce qui le navre. Si je me chargeais des enfants, Hubert serait ravi, et cette femme aussi, je pense.

MARGUERITE.

Entre les griffes d'une femme! J'y vois clair, et pourtant jamais... Qu'on est donc romanesque en Autriche!...

ANNA.

Qu'on est donc discret en France!

*Un domestique apporte une table à thé sur laquelle chauffe un samovar. Les deux groupes de causeurs se réunissent.*

ALICE.

Maman, nous autorisez-vous à faire les honneurs du goûter?

ANNA.

Mes enfants, je ne suis rien ici... Rien qu'une maman bien novice... Vous représentez le gouvernement.

HECTOR.

Sans l'ombre de vraisemblance, puisqu'elles brûlent d'abdiquer.

*THÉRÈSE, passant l'inspection du goûter.*

On aurait pu mettre quelque chose à boire... Par cette chaleur...

HECTOR.

C'est une faute... Je prendrais bien un verre de bière.

THÉRÈSE.

Je vais en demander.

*Elle sonne, un domestique paraît, elle lui parle bas.*

ALICE, occupée à préparer le thé.

Marguerite, aidez-nous, s'il vous plaît.

MARGUERITE.

Volontiers.

Elle rejoint Alice et Thérèse.

ANNA, bas, à Hector.

Vous m'avez attirée dans un fameux traquenard.

HECTOR.

Comment?

ANNA.

Il le demande! Bon apôtre!... A Vienne, il était question d'une simple visite à mes filles... Histoire de les embrasser... Une généreuse inspiration d'Hubert... Ici, les batteries se démasquent : ~~Mon mari ne sait où donner de la tête~~ entre sa maîtresse qui compromet ses filles et ses filles qui poussent à la roue quand la maîtresse les compromet... On veut me mettre sur les bras cette paire de tourterelles qui encombre la cage.

HECTOR.

Vous les prendrez... Leur position fait pitié.

ANNA.

Pourquoi mon mari ne sacrifie-t-il pas sa maîtresse plutôt que moi ma liberté?

HECTOR.

L'abnégation de deux personnes est plus difficile à obtenir que le dévouement d'une seule.

ALICE, apportant une tasse.

Du thé, maman?

## L'INVITÉE.

ANNA, acceptant.

Merci.

THÉRÈSE, présentant le sucrier.

Combien de morceaux?

ANNA.

Deux.

MARGUERITE, survient avec une assiette.

Un petit gâteau?

Les trois femmes restent groupées autour d'Anna.

ANNA, en choisit un. A Marguerite.

Trop aimable!... Vous ne sauriez croire, madame, combien il est utile qu'on me fasse si gentiment les honneurs.

MARGUERITE.

Utile?

ANNA.

C'est me rappeler que je suis une étrangère... (Regardant ses allées.) Tout à l'heure, je l'avais presque oublié.

# ACTE TROISIÈME

Même décor qu'à l'acte précédent.

## SCÈNE PREMIÈRE

HUBERT, HECTOR.

Hector et Hubert achèvent une conversation. Hector assis sur le billard devant  
Hubert affaissé dans un fauteuil et fumant une pipe.

HUBERT.

Mon cher, ce que tu m'apprends là m'ennuie extrêmement.

HECTOR.

Comment, il t'est désagréable de ne pas être cocu ?

HUBERT.

Si c'était à faire, je ne demanderais certes pas à l'être...  
mais c'était chose soi-disant faite... Il n'y avait pas à y revenir...  
Est-ce que je m'en portais plus mal ?

HECTOR.

Tu avais passé l'éponge... Je me rappelle que dans le moment tu n'étais pas si crâne.

HUBERT.

Naturellement, je me suis fait un peu de bile... En somme,



si on veut y regarder de près, j'ai été trompé... Pas de la façon que je croyais, mais trompé tout de même.

HECTOR.

Tu y tiens?

HUBERT.

Evidemment, j'y tiens!... Tout cela présage un tas d'en-nuis avec Anna... Tu ne devines pas ce qui la pousse à proclamer son innocence?... C'est un coup monté... Elle commence par toi, elle finira par moi... Si au moment de partir elle s'attendrit et soupire que seul j'ai été infidèle, ce sera coquet!... Elle aura beau jeu pour me colloquer une foule de responsabilités dont je me dispenserais bien : l'avoir fait passer pour folle, ce qui nuit à l'avenir de mes filles; héberger presque continuellement ma maîtresse, ce qui n'est pas non plus sans inconvénients... Je serai forcé de filer doux... C'est là qu'elle m'attend pour m'offrir un gentil petit pardon!... Vois-tu ça, qu'elle se jette à mon cou!... Il y aurait de quoi me faire filer au bout du monde.

HECTOR.

Pour te cacher... Car il n'y a pas de doute, elle a le beau rôle... C'est ta mauvaise conduite qui l'a déterminée à fuir...

HUBERT.

Eh! Ne pouvait-elle pas endurer quelque chose?... Elle avait des enfants... On ne déserte pas ainsi son poste pour une piqûre d'amour-propre.

HECTOR.

Tu te contentes de peu... Elle t'aimait.

HUBERT.

Si tu l'avais entendue hier... Il y a seize ans qu'elle ne m'avait vu, elle s'est moquée tout le temps.

HECTOR.

Preuve qu'elle ne t'aime plus... Mais quand tu la trompais, c'était de la passion...

HUBERT.

De la passion, celle-là!... Allons donc!... Elle parle de ses filles, du passé, des hommes qui lui ont fait la cour, avec un flegme!... C'en est irritant!... D'abord, nous savons quelle a été sa conduite à Vienne : irréprochable... Si elle avait pour deux liards de cœur, on en aurait vu de belles!

HECTOR.

A force d'énergie, elle se dompte au point d'être impassible... Le stoïcisme n'habite que les âmes passionnées. ←

HUBERT.

Qu'en sais-tu?... Et puis, où veux-tu en venir? A constater que si tout marche à la diable chez moi, j'en suis cause!... Très bien... Mettons que ce soit vrai... Crois-tu que c'est agréable à se dire?... J'ai une conscience, tout comme un autre.

HECTOR.

Le cri de ta conscience, c'est que ta femme devrait avoir tous les torts.

HUBERT.

Eh bien! oui, là!... D'ailleurs, tu l'admires beaucoup, ma femme... Hier, à diner, tu la couvais des yeux... Tu l'as trouvé amusant ce diner?

HECTOR.

Au possible!... Ton air gauche contrastait si drôlement...

HUBERT.

Avec la spirituelle aisance d'Anna... Sacrédié, il fallait l'épouser, puisqu'elle te semble si délicieuse!...

HECTOR.

J'ai essayé... Elle t'a donné la palme.

HUBERT.

Hein?... Tu l'as demandée en mariage?... Pourquoi m'en avoir toujours fait mystère?...

HECTOR.

Au fait, il n'y a plus guère de danger à te le dire : j'ai assiégé ta femme, je l'ai ce qui s'appelle battue en brèche, sans qu'elle ait jamais manifesté la moindre envie de te trahir... Si tu ne m'avais pas laissé croire qu'elle était folle, je l'aurais suivie à Vienne. A l'heure qu'il est, tu serais peut-être moins embarrassé d'avoir tous les torts.

HUBERT, riant.

Comment, comment, comment!... Ah! je m'explique maintenant bien des petites choses!... Et moi qui t'expédie à Vienne négocier un traité d'alliance!... Pardon de t'avoir rendu un peu ridicule, mon pauvre ami!

HECTOR, hant.

Revanche tardive, mais légitime!

HUBERT.

Tu as dû bien souffrir?...

HECTOR.

Quand ça?... Autrefois?...

HUBERT.

Non, la semaine dernière, quand je t'ai proposé de me la ramener.

HECTOR.

Pas du tout... je n'ai plus pour elle qu'une amitié pai-

sible... C'est vous qui m'êtes chers : tes filles et toi, gros ingrat!... Vous m'avez donné un foyer, vous avez été la famille d'un vieux célibataire... Tiens... tu devrais te réconcilier tout à fait avec ta femme!

HUBERT.

Pour compléter ton intérieur?

HECTOR.

Fil... Tu es incapable de comprendre un bon sentiment.

HUBERT.

Pourquoi alors?

HECTOR.

C'est le seul moyen de rendre une mère à tes filles.

HUBERT.

Ah bien, oui!... Elle m'a carrément déclaré qu'elle ne veut pas s'en occuper.

HECTOR.

Raison de plus pour l'y forcer en lui enlevant tout prétexte de s'en aller... Serais-tu donc si à plaindre?... C'est une femme idéale!

HUBERT.

Merci!... J'ai pour Marguerite une affection toujours jeune, cela vaut mieux que rajeunir une ancienne affection.

HECTOR.

Songe à tes filles!

HUBERT.

Pardi, j'y songe!... Malgré la conviction que leur mère était coupable, je consentais à la leur rendre. N'est-ce rien, cela?

HECTOR.

Si, mais...

HUBERT.

C'est tout ce que je puis faire. Marguerite a trompé son mari pour moi!

HECTOR.

Oui, mais ta femme a refusé de te tromper avec moi.

HUBERT.

Le beau mérite qu'elle a eu!... Tandis que Marguerite m'a tout sacrifié, cela demande bien un peu de retour. Du reste, mes filles l'adorent... (Il s'approche du vitrage et montre un objet dans le parc.) Regarde... justement Thérèse et Marguerite se promènent ensemble... Thérèse pourrait tenir compagnie à sa mère... Mais non; elle préfère Marguerite. Vois comme elles ont l'air bonnes amies.

HECTOR.

J'allais dire, au contraire, qu'elles échangent des propos désagréables... Et je le maintiens... Marguerite est furieuse... Heureusement, Thérèse a bec et ongles... Se démène-t-elle, la petite enragée!...

HUBERT.

Tu rêves!... Ah! les voilà qui tournent derrière un massif. Thérèse riait, ma parole, elle riait quand je l'ai perdue de vue.

HECTOR.

Grand bien vous fasse à tous!... Le plus clair de l'histoire, c'est que je repars aujourd'hui pour Vienne avec ta femme.

HUBERT.

Dois-je le permettre après ta confiance?

HECTOR, se prépare à sortir.

Scrin, va!... je te livre à tes réflexions... Qu'elles soient salutaires!

HUBERT

Jamais, jamais, jamais!...

Hector hausse les épaules et sort.

## SCÈNE II

HUBERT, seul.

Ainsi, je ne l'étais pas!... C'est bizarre! je me sens déséquilibré... Quand on a vécu pendant des années se croyant quelque chose, même quelque chose de pas glorieux, et qu'on se découvre subitement le contraire, on est dépaysé... Ah oui, si ce bon Hector se figure m'avoir fait plaisir, il tombe à côté...

## SCÈNE III

HUBERT, MARGUERITE

MARGUERITE, hors d'haleine.

Ah! mon ami, j'ai des compliments à vous faire!... Je n'en puis plus, j'ai chaud, je suffoque!... Si je m'y attendais!...

## L'INVITÉE.

HUBERT.

A quoi?

MARGUERITE.

Vous m'avez fourrée dans de jolis draps!

HUBERT.

Comment?

MARGUERITE.

J'ai été assez sotte pour vous encourager à inviter votre femme. M'en voilà bien récompensée!

HUBERT.

Que lui reprochez-vous?

MARGUERITE.

Ce n'est pas elle... J'aimerais mieux que ce fût elle!... Au moins je n'aurais pas le chagrin de voir des personnes auxquelles j'ai pour ainsi dire servi de mère, se mettre contre moi d'une façon scandaleuse.

HUBERT.

Enfin qu'y a-t-il ?

MARGUERITE.

Je me promenais au jardin... Thérèse est venue me rejoindre et sans autre préambule, elle m'a mise en demeure de filer d'ici... Elle suppose, la charmante enfant, que ma présence gêne sa mère... Si je disparaissais, madame de Grécourt n'hésiterait probablement pas à s'installer chez vous... Entre elle et moi, ces demoiselles ont opté... Si je m'obstine à rester, on me rendra la vie dure, on me tournera le dos, j'en suis prévenue.

HUBERT.

Thérèse s'est permis...

MARGUERITE.

Elle m'en a dégoisé bien d'autres !... J'en cache la moitié, par égard pour moi-même.

HUBERT.

Mais alors, mes filles savent ce qui en est de nous deux ?

MARGUERITE.

Il paraît.

HUBERT.

Vous prétendiez le contraire !...

MARGUERITE.

J'ai menti, à présent... Si c'est votre façon de me soutenir, il me reste à faire mon paquet.

HUBERT.

Oh ! ne nous disputons pas !... Ce qui arrive est assez ennuyeux !...

MARGUERITE.

Madame de Grécourt part dans une heure... Thérèse m'a donné une demi-heure pour me décider.

HUBERT.

Ça dépasse la permission !... je lui donne cinq minutes pour vous présenter ses excuses.

MARGUERITE.

Faites la commission vous-même... Je vous promets une séance agréable !

HUBERT.

Qu'elle ne s'avise pas de me manquer de respect, je la fourre au couvent !

MARGUERITE.

Autant m'entre en prison... Si vous chassez vos filles à cause de moi, le monde me jugera très sévèrement... Je trouverai partout des visages de bois.

HUBERT.

Alors que faire ?

MARGUERITE, prête à pleurer.

Pour un rien, j'irais me jeter à l'eau !

HUBERT, l'embrassant.

Allons donc !... Parce que cette pécote montre les dents !... Nous trouverons une solution plus gaie... Je divorcerai et nous nous marierons... J'avais toujours reculé par crainte du scandale, mais scandale pour scandale, celui-là nous tire d'affaire.

MARGUERITE.

J'y laisserai de mes plumes... Thérèse me couvrira de boue... Cette fille-là, je ne l'avais pas encore vue sous son vrai jour... C'est un démon !

HUBERT, rêveur.

Qu'il serait pourtant facile à ma femme de nous tirer d'embarras !

MARGUERITE, ironique.

Comptez-y !

HUBERT.

D'un mot elle apaiserait tout.

MARGUERITE.

Attendez qu'elle le dise !

HUBERT.

Laissons-la partir... Sa présence encourage mes filles...

Nous en viendrons plus facilement à bout quand elles se sentiront seules.

MARGUERITE.

Je vais m'enfermer dans ma chambre... Aussitôt après le départ, vous me raconterez les adieux...

HUBERT.

Surtout, ne vous désolerez pas !...

Marguerite sort par la droite avec un geste éperdu.

#### SCÈNE IV

HUBERT, ALICE.

ALICE, entre par la gauche.

C'est maman qui était avec vous ?

HUBERT, brutal.

Non.

ALICE.

Je croyais...

HUBERT.

Tu écoutes aux portes maintenant.

ALICE, souriant.

Si j'écoutais aux portes, je saurais avec qui vous étiez... j'ai entendu qu'on parlait haut, et comme j'hésitais à entrer, il m'a semblé qu'on sortait.

HUBERT.

Alors, du moment qu'on se dispute, je suis avec ta mère?

ALICE.

Je n'ai pas dit cela.

HUBERT.

Vous en dites bien d'autres, ta sœur et toi.

ALICE.

Quoi donc, mon Dieu ?

HUBERT, embarrassé.

Hum!... Cela va finir, n'est-ce pas ?

ALICE.

Expliquez-vous, papa... je ne comprends pas.

HUBERT.

Tu comprends à merveille, et si tu as besoin d'explications, va en demander à Thérèse.

ALICE.

C'est elle que vous grondiez ?

HUBERT.

Ça ne te regarde pas!... Et tu peux ajouter à Thérèse que je suis excessivement blessé de sa démarche... Je ne lui donne pas de conseils, mais si elle a un peu d'esprit, elle saura ce qui lui reste à faire.

ALICE, regardant malignement son père en dessous.

Que lui reste-t-il à faire?... On peut bien me le dire, je ne suis pas Thérèse.

HUBERT.

Je ne... hum!... J'entends être ici chez moi.

ALICE.

Vous y êtes, papa...

HUBERT.

J'en ai la prétention... Ceux qui l'oublient n'ont qu'à se bien tenir ! Mets cela dans ta poche... Thérèse a parlé en ton nom et au sien, par conséquent vous vous partagez les risques...

ALICE, avec fermeté.

Eh bien, papa, j'en accepte ma part... Ce que vous reprochez à Thérèse, je l'ai encouragée à le faire...

HUBERT.

Tu as l'audace...

ALICE.

Je suis tellement sûre de bien agir que je n'ai pas la moindre crainte... Thérèse et moi nous avons beaucoup souffert, papa... Jusqu'ici nous courbions la tête, parce que nous pensions ne pas avoir de mère. A présent qu'elle est venue, nous la garderons à tout prix... La preuve qu'en le faisant nous usons d'un droit sacré, c'est que vous n'avez pas osé dire ce que vous reprochez à Thérèse. Maintenant encore, vous ne le pourriez pas !... Cela me fait plaisir !... Il y a des choses qui crèvent les yeux chez nous et qu'on se respecte encore trop pour constater.

HUBERT, consterné.

Alice, ma pauvre enfant, je ne suis pas un méchant homme.. Mais tu veux juger les personnes d'un certain âge avec ta jeunesse... Enfin, je t'assure, cette guerre au couteau... Vous avez tort !... La maison va devenir un enfer !

ALICE.

Elle l'est depuis longtemps, papa !

HUBERT.

Pour vous !... C'est une honte !... On m'assurait du con-

traire... J'aurais dû y veiller... (n prend Alice dans ses bras, l'embrasse et la caresse.) Pardon, mes enfants, de vous avoir humiliées.... Mais vois-tu, ma petite, ne suis-je pas bien puni en vérifiant à quel point vous m'êtes peu attachées ? Entre une mère que vous connaissez à peine, et moi qui ne vous ai jamais quittées, si vous hésitez seulement une seconde!... Pas de danger ! Vous courez à elle ! Oh, je l'ai mérité!... Vous allez là où vous entrevoyez le salut... Moi-même je me rends justice : si votre mère est ici, c'est moi qui l'y ai appelée... prêt à lui donner mes filles pour leur bien... Ça me fait tout de même de la peine que mes filles se précipitent si facilement dans le chemin que je leur ouvre pour s'éloigner de moi.

ALICE

Fermez-le, papa !... Qu'est-ce que Thérèse demandait qui vous a tant fâché ? Précisément cela : ne pas perdre maman, sans nous séparer de vous.

HUBERT

Je ne suis plus fâché : dis-le à ta sœur... C'est votre droit de vous défendre.

ALICE.

Contre vous !

HUBERT

Je suis sans défense contre moi-même!... cherchez un refuge près de votre mère.

ALICE

Elle ne l'offre pas !... Nous voyons bien que son cœur est touché, mais un obstacle inconnu nous en éloigne... C'est pour la retenir que nous tentions l'impossible!... L'impossible!... (Regardant son père avec une inquiétude calme.) Est-ce bien certain ?

HUBERT.

Oui, mon enfant... Tu ne sais pas ce qu'il y a de faiblesse dans les vieilles âmes qui se cramponnent à la vie, au lieu de se préparer noblement à la quitter... N'insiste pas... D'ailleurs, vous êtes dans l'erreur en supposant que ma femme reprendrait sa place dans ma maison... Elle est encore moins disposée à l'accepter que moi à la rendre... Nous sommes à jamais désunis.

ALICE.

Pourtant, à dîner, assise en face de vous, elle riait si naturellement...

HUBERT.

Signe que nous ne comptons plus l'un pour l'autre.

ALICE.

L'irréparable vous rend bons amis?

HUBERT.

Tout juste !...

Un silence.

ALICE.

Que deviendrons-nous ?... L'existence d'hier n'est plus possible aujourd'hui !

HUBERT.

Suppliez encore votre mère... qu'elle vous emmène !... Si elle refuse, eh bien, je vous autorise à partir demain pour la rejoindre à Vienne... Là-bas, quand vous lui direz que vous me fuyez, la conjurant de ne pas vous renvoyer dans un milieu qui vous froisse... elle aura pitié !

ALICE.

Nous sommes à plaindre, en effet. C'est à qui se débarrassera de nous !

HUBERT.

Voilà que tu exagères!... Tout le monde vous aime...  
Vois-tu, quand il y a quelque chose de détraqué dans un ménage, les enfants sont les premiers à en souffrir... C'est une loi... que la Providence... pour le châtement des parents...

ALICE, ironique.

Inflige aux enfants qui n'ont rien fait.

HUBERT.

A quoi t'avancera de récriminer?... Je te laisse... Aie bon espoir!... Ta mère... telle que je la connais, vous l'attendrirez... Traitez avec elle... vous avez carte blanche.

Il sort avec un petit adieu de la main, très amical.

## SCÈNE V

ALICE, seule.

C'est-à-dire un billet de chemin de fer pour aller aux antipodes!... (Elle tombe sur une chaise, la figure dans les mains, pleurant.)  
Mon Dieu, sommes-nous malheureuses!... Orphelines, avec le souvenir de parents qui nous auraient tendrement aimées, nous serions moins seules et plus protégées qu'entre ce père et cette mère, très vivants, mais qui nous considèrent comme des trouble-fête... Enfin, ce n'est pas l'heure de se désoler!... Il y aura temps pour cela, et avec abondance!... (Elle se lève.)  
Une dernière fois, je vais tenter la chance auprès de maman... Elle semble m'accueillir mieux que Thérèse...  
Pauvre Thérèse, elle a déjà payé de sa personne ce matin...  
A mon tour de subir un échec...

SCÈNE VI

ALICE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, venant du parc.

J'en arrive... O ma chère !

ALICE.

L'entrevue a été chaude... On m'a dit ça.

THÉRÈSE.

Marguerite ?...

ALICE.

Non. Papa qui venait d'entendre ses doléances... Remercie le ciel qu'il m'ait rencontrée d'abord.

THÉRÈSE.

Il était furieux ?

ALICE.

Je t'en réponds ! Pourtant il s'est montré bon homme. Honteux et peiné de notre clairvoyance. Il te fait dire qu'il ne t'en veut pas.

THÉRÈSE.

Victoire alors !... Il admet que Marguerite ne peut plus vivre ici ?

ALICE.

Sous ce rapport, rien à espérer... Papa dit qu'à son âge les affections paraissent plus précieuses qu'au nôtre... Enfin, pas question de renoncer à Marguerite... Il le déplore, mais il y tient.

THÉRÈSE.

Qué fait-on de nous ?

ALICE.

Récompense honnête à qui nous adoptera... Si tu étais entrée deux secondes plus tôt, tu me trouvais pleurant comme une Madeleine. Il faut un cœur solide pour entendre ces choses-là sans broncher.

THÉRÈSE.

Bah ! On ne peut pas nous perdre dans les bois comme le Petit Poucet !

ALICE.

Soit ; mais on nous loge avec une belle-mère qui nous rendra malheureuses comme Cendrillon. Du reste, on nous laisse libres de ne pas accepter cette infortune.

THÉRÈSE.

En quoi faisant ?

ALICE.

En nous imposant à maman... Si elle se dérobe, comme c'est à craindre, papa nous conseille de la suivre à Vienne pour nous jeter à ses pieds... Peut-être, à la vue de ses enfants fugitives et suppliantes, se laissera-t-elle fléchir.

THÉRÈSE, riant.

Ce n'est pas déjà si mal imaginé !... Sois sûre que Marguerite a dû souffler l'idée à papa.

ALICE.

Cela te fait rire, toi, qu'on nous envoie mendier un asile.

THÉRÈSE.

Je ris de l'invention... Quant à la chose elle-même, je la

trouve lamentable, mais prévue... Et puis, c'est assez malin pour réussir, et dame, à la suite de mon empoignade avec Marguerite, tout ce qui peut nous éloigner d'elle me sourit... Elle m'en a dit!... Et je te prie de croire que je n'ai pas été muette non plus... J'étais dans un tel état qu'il m'a fallu marcher un quart d'heure pour me remettre... Mes dents claquaient de rage... Je me croyais douce, patiente... N'empêche qu'elle en a entendu de fortes!...

Anna entre.

## SCÈNE VII

ALICE, THÉRÈSE, ANNA.

ANNA, à Thérèse.

De très fortes!... Madame de Raon sort de chez moi!... Quand vous vous y mettez, ma petite Thérèse!... Lui proposer de déguerpir pour que je trouve la maison attrayante et m'y installe!...

THÉRÈSE.

Nous avons bien cherché ce qui vous déplaisait ici...

ANNA embrasse Thérèse.

Ce n'est pas vous, sûrement!... Elle vient de me parler sans beaucoup de ménagements, cette bonne Marguerite.

THÉRÈSE.

Oh ça!... je m'en rapporte!...

ANNA.

Elle m'accuse d'être l'âme de vos noirs complots, quand, au contraire, si quelque chose m'enthousiasme en eux, c'est ma complète innocence. Elle s'en est aperçue et en a profité pour frapper plus juste.

ALICE.

De quelle façon ?

ANNA.

En disant du mal de vous.

THÉRÈSE.

Quel mal ?

ANNA.

Vous êtes sans cœur, dépourvues de nobles sentiments, et je puis m'attendre aux pires déceptions.

ALICE.

Vous avez répondu ?

ANNA.

En la remerciant, avec une effusion très ironique, de me montrer un danger.

ALICE.

Oh ! c'est gentil de ne pas y croire.

ANNA.

J'y croirais... On ne se défend pas quand on est triste à pleurer... Je songe à votre jeunesse humiliée, à cette science du mal qui renferme à vos yeux le secret de la vie... Je pense qu'au lieu d'une maman pour vous chérir, vous aviez une camaraderie odieuse...

Les jeunes filles tombent dans ses bras.

THÉRÈSE.

Vous ne nous abandonnez pas ?

ANNA.

Non, certes !... Votre père m'a proposé de vous prendre... J'accepte... Dans une heure, au lieu de partir seule, je vous emmène.

ALICE.

Maman ! Ah ! quel bonheur ! (De nouveau les jeunes filles se jettent au cou de leur mère, qui les écarte avec un sourire un peu triste.) N'êtes-vous pas contente de nous voir heureuses ?

ANNA.

Si je pouvais l'être avec vous !...

THÉRÈSE.

Pourtant vous redevenez notre mère...

ANNA.

Ma chère Thérèse, vous êtes dans la peine, et je n'hésite pas à vous sauver. J'ai tué dans mon âme beaucoup de sentiments très doux, mais en tâchant d'épargner la bonté... A ce point de vue, vous trouverez en moi, soyez-en sûres, une véritable mère... Je suis comme les vieux saules creux : le bois mort du cœur n'empêche pas les branches de verdier et les oiseaux d'y trouver un abri...

ALICE, douloureusement.

Ainsi vous nous prenez rien que par charité

ANNA.

La charité qui consiste à offrir sa vie, à consacrer son âme, il n'y a pas d'humiliation à l'accepter, croyez-le, mes enfants... Et puis, sait-on ce que deviendra mon cœur auprès de vous?... Il est entre vos mains, bien sec en apparence, trop tendre au fond... Las de son abandon, tenté, lui aussi, d'accepter la charité!... (Souriant.) Je vous livre un secret...

THÉRÈSE.

Nous saurons en tirer parti... Au premier abord, dans notre contentement d'être secourues, nous avons dû vous

paraître égoïstes... Mais nous n'en sommes pas restées là... Tenez, Alice et moi étions prêtes à nous sauver de la maison pour vous rejoindre à Vienne et vous supplier, les mains jointes, de nous garder... Est-ce du pur égoïsme?

ANNA, enchantée.

Vous aviez résolu cela?... Vous aussi, Alice?

ALICE, honteuse, jetant à Thérèse un regard mécontent.

Oui.

ANNA.

Eh bien! vous m'apparaissez sous un jour nouveau... Ah! têtes folles!... C'était vous brouiller avec votre père!... Mais vous aviez confiance en moi et, voyez, il n'y a pas tant à faire pour me conquérir... Laquelle de vous deux a eu la première cette idée hasardeuse? (Silence embarrassé.) Allons, je ne le saurai pas... Me voilà forcée à partager mon admiration... Et puis, le moment d'agir est venu. (Souriant.) Impossible de prolonger notre séjour ici, après votre empoignade avec madame de Raon. Thérèse, cherchez votre père et amenez-le-moi, que je lui annonce nos grandes résolutions.

THÉRÈSE.

J'y vais.

Elle sort

## SCÈNE VIII

ALICE, ANNA.

ANNA.

J'envoie Thérèse plutôt que vous. Dans votre petite association elle m'a l'air d'être le Ministre des affaires étrangères... C'est elle qui s'est chargée d'affronter madame de Raon.

ALICE, riant.

Ministre de la guerre alors... Ce matin, nous nous étions partagé la besogne. Pendant qu'elle expédiait Marguerite, j'essayais de convaincre papa.

ANNA.

Sans succès ?

ALICE.

Il a témoigné le regret d'être faible..

ANNA.

Bien décidé à ne pas devenir fort ?

ALICE..

Ajoutant que s'il rompait avec Marguerite, ce ne serait pas une raison pour vous retenir.

ANNA.

Il disait vrai... Alors vous n'avez plus espéré qu'en moi ?

ALICE.

Dans mon découragement je ne comptais plus sur personne... Je suis trop jeune pour comprendre ce qui vous éloigne de nous ; mais retrouverons-nous jamais cette maman qui nous berçait toutes petites, et qui a tant pleuré en nous quittant?... Pourquoi cela vous fait-il plaisir qu'on vous appelle maman, quand, au fond, vous l'êtes si peu ?

ANNA.

Pourquoi, lorsque je détruisais en moi ce qui aime, n'ai-je pas réussi à tuer ce qui souffre?... L'un n'existe plus, l'autre s'attendrit encore pour un mot.

ALICE.

La bonté a survécu dans votre cœur. Vous le dites, et on n'a qu'à regarder vos yeux pour le croire... Être bon, n'est-ce pas une façon d'aimer ?

ANNA.

C'est aussi, chez les orgueilleux, une façon hautaine de rendre à la vie le bien pour le mal.

## SCÈNE IX

ALICE, ANNA, HUBERT.

HUBERT, affectant un air très délibéré.

Thérèse m'apprend, chère amie, qu'on dévalise ma maison?... Vous emmenez ces fillettes pour quelque temps?...

ANNA.

Vous m'y avez engagée.

HUBERT, empressé.

Oui, oui, certainement... J'ai toujours désiré qu'elles voient du pays... Les voyages forment la jeunesse! Comptez-vous encore partir aujourd'hui ?

ANNA.

Plus que jamais... On attelle. Ces petites vont emballer rapidement ce qui leur est nécessaire pour me suivre...

HUBERT.

On leur expédiera le reste.

ALICE, timidement.

A tout hasard, nous avons passé la nuit à faire nos malles... Tout est prêt. (Souriant.) L'idée vient de Thérèse.

ANNA.

Portez-lui mes félicitations...

Alice la regarde, regarde son père sourit et s'en va.

## SCÈNE X

ANNA, HUBERT.

HUBERT.

Merci, Anna, merci... Pas en mon nom, bien entendu... Mais au nom des enfants... Elles étaient réellement abandonnées... Ah vous me tirez d'une bien cruelle épreuve!

ANNA, très aimable.

Heureuse de vous rendre service.

HUBERT.

Un fier service!... Il devenait tellement impossible de conserver ici cette jeunesse, que si vous l'y aviez laissée, j'avais imaginé un petit stratagème. Un beau matin Alice et Thérèse débarquaient à Vienne, fuyant la maison paternelle pour implorer votre protection... Vous n'y auriez pas résisté!...

ANNA.

C'est vous qui avez trouvé cela?... Allons donc!

HUBERT.

Ma parole!

ANNA.

Vous le leur avez proposé ?

HUBERT.

Tout de suite... Pour les calmer... Elles étaient d'une agitation !

ANNA sourit avec tristesse.

Voyez, je m'inquiète de tout...

HUBERT.

Vous prenez au sérieux votre rôle de mère.

ANNA.

Trop, peut-être... Si mes filles manquaient de confiance... Qui sait?... je serais capable d'avoir du chagrin.

HUBERT.

Elles ne seront pas ingrates... quoiqu'elles me plantent là sans abuser des regrets... Il faut être de bon compte : je n'en mérite guère.

ANNA.

Oh ! vous en mériteriez !... si l'on n'aimait que pour être payée de retour !...

*Le cœur gros, elle se dirige vers le vitrage du fond, et regarde dans le parc.*

HUBERT, à part.

Bon ! je n'y échapperai pas !... Voici la révélation de son innocence... La flèche de Parthe !... Tenons-nous bien !...

ANNA revient brusquement.

On a oublié de prévenir Hector que j'emmène les enfants... Il devait m'accompagner, mais à présent que nous sommes en nombre, je n'ai plus du tout besoin qu'il se dérange... Soyez assez aimable pour aller l'avertir.

HUBERT, étonné.

Volontiers.

Il s'éloigne.

ANNA, le rappelant.

Mon ami, c'est probablement la dernière fois que nous sommes seuls. Quittons-nous bien. Je ne garde contre vous aucune espèce de sentiment pénible. Donnez-moi la main et adieu.

HUBERT lui donne la main.

Adieu... Anna, moi non plus, je... Le passé est effacé... 

ANNA.

C'est entendu!... Quand vous désirerez voir vos filles, demandez-moi l'hospitalité. J'ai accepté la vôtre, ainsi ne faites pas de façons. Adieu.

HUBERT, indécis.

Je vais donc avertir Hector. (Fausse sortie.) Vous m'avez bien tout dit?

ANNA.

Pour Hector?... Mais je compte qu'il va descendre et, s'il est aimable, nous conduire à la gare...

HUBERT.

Il s'agit bien de lui!... je parle pour moi... Vous n'oubliez rien?...

ANNA.

Rien que je sache... Si vous voyez quelque chose...

HUBERT.

Nous allons nous séparer comme cela... sur un simple adieu... sans une parole de...

ANNA.

Hubert, nous pouvons vivre l'un sans l'autre... Des phrases n'empêcheront pas cette vérité d'être éclatante... Moi qui croyais vous être agréable en tournant court.

HUBERT.

Tenez, vous êtes méchante de ne pas vouloir comprendre... Quand une femme innocente se donne pour coupable à son mari, qu'elle le couvre d'un faux ridicule, qu'elle se plaie à l'écraser sous un déshonneur fictif, le moins, c'est qu'elle lui rende la tranquillité lorsqu'elle ne l'aime plus... Or, vous ne m'aimez plus!... Eh bien, avant cet adieu tout sec, vous deviez me dire : « Hubert, je ne vous ai jamais trompé! » et ajouter pourquoi.

ANNA, souriant.

Pourquoi je ne vous ai jamais trompé?

HUBERT.

Hé non!... Pourquoi vous vous êtes laissée accuser fausement.

ANNA.

Ainsi vous savez... Mon Dieu, qu'Hector est donc bavard!... Je suis désolée, ayant à ma portée un moyen si facile de vous être agréable, que l'idée ne m'en soit pas venue... On ne pense pas à tout!... Et vraiment, cette histoire de ma vertu semble si peu importante!...

HUBERT.

Peu importante!... Pour moi, passe!... Vingt ans après, on s'est fait une philosophie. Mais pour vous!... Il y a des hontes qui restent la vie entière.

ANNA, mélancolique.

Ma vie s'est refusé toute douceur par dégoût de ces hontes, et voyez, l'heure venue de m'en laver une bonne fois, je n'y pense même pas!... C'est beau de dompter sa nature!... Mais vous, votre philosophie, quoique vieille de vingt ans, n'a pas l'air trop dédaigneuse des petits secours.

HUBERT.

A quoi bon faire le fier?... Non, je ne refuse pas un peu d'aide... et une parole affectueuse, en vous en allant, eût été bien accueillie... Anna, je ne suis pas heureux... Si vous étiez moins indifférente, je vous le cacherais... Mais que suis-je pour vous? Moins que rien... Sachez-le donc, Marguerite n'est pas l'amie qu'il me faudrait... Vous l'avez vue... Vous me voyez... Cela suffit, je n'ai pas besoin d'en dire plus long...

ANNA.

Je suis restée honnête et ma satisfaction est médiocre; vous avez servi vos passions, et votre félicité est mince... Mon pauvre ami tous les chemins mènent à Rome... Je vous plains, plaignez-moi... Je n'ai pas vécu plus seule dans mon abandon que vous dans vos intimités... Il pleut du ciel des croix qui ne choisissent pas les épaules...

HUBERT.

J'entends les petites.

ANNA.

C'est le départ...

Alice et Thérèse arrivent en toilette de voyage.

## SCÈNE XI

ANNA, HUBERT, THÉRÈSE, ALICE.

THÉRÈSE.

Nous voilà prêtes.

ALICE.

Je crois que la voiture avance... Papa, il faut nous dire adieu.

Hubert embrasse tendrement ses filles.

HUBERT, avec émotion.

J'abandonne peut-être sottement mon unique ressource...

ANNA.

J'étais un hôte dangereux... Vous le constatez bien tard... Mon cœur arrivé pauvre s'éloigne à peu près riche. Hubert, merci encore de votre gracieuse invitation.

Elle fait passer ses filles, et tous se dirigent vers la sortie.

FIN

# LES FOSSILES

---

## ACTE PREMIER

---

A la campagne dans un manoir des Ardennes. Salle immense lambrissée de boiseries. A droite, fenêtres masquées par d'épais rideaux. A gauche, haute cheminée de pierre placée entre deux portes. Au fond, grande porte ouvrant sur un vestibule. — Les panneaux qui entourent cette porte, ainsi que les murailles de la salle, sont garnis de panoplies et de trophées de chasse, anciennes armures, arbres généalogiques, plans de domaines. Mobilier sévère, d'aspect féodal.

---

## SCENE PREMIERE

**CLAIRE, puis UN DOMESTIQUE.**

C'est le soir, une seule lampe éclaire faiblement la salle. De temps en temps, le feu qui couve dans la cheminée jette de vives lueurs. Une tempête se lève : on entend par intervalles la plainte du vent.

Claire entre, regarde autour d'elle, va à la fenêtre et soulève le rideau pour voir au dehors, mais les volets intérieurs sont fermés. Geste d'impatience. D'un pas rapide elle se dirige vers la porte du fond, et va sortir, quand arrive un domestique portant une charge de bois. Elle l'arrête et l'interroge.

**CLAIRE.**

Il y a en bas un fiacre venu de la ville. Qu'est-ce que c'est ?

**LE DOMESTIQUE.**

Les médecins, mademoiselle.

## LES FOSSILES.

CLAIRE.

Comment, celui de Paris ?

LE DOMESTIQUE.

Celui de Paris avec celui de la ville.

CLAIRE.

Mais la consultation ne devait avoir lieu que demain ?

LE DOMESTIQUE.

J'ai entendu ces messieurs raconter à madame la duchesse que le docteur de Paris doit faire demain une communication à l'Académie des sciences. Alors il a télégraphié pour venir aujourd'hui. Sa dépêche n'est pas arrivée à cause du verglas qui a brisé les fils télégraphiques du côté de Sedan.

CLAIRE.

Savez-vous si ces messieurs dîneront ?

LE DOMESTIQUE.

Oh ! non, mademoiselle. Ils n'ont même pas laissé déteiler : quand je montais l'escalier, à l'instant, on les entendait parler en bas avec madame la duchesse. Ils doivent être partis.

CLAIRE.

Mon père n'est pas rentré ?

LE DOMESTIQUE.

Je n'ai vu personne.

CLAIRE.

C'est bien !

Elle va s'asseoir près d'une table placée au premier plan, et y reste accoudée, pensative. Le domestique pose la brassée de bois dans l'angle de la cheminée, met une bûche sur le feu et sort. Au bout d'un instant, Claire se lève, va ouvrir la porte du fond, écoute les bruits de la maison, puis revient à la cheminée et se chauffe debout, le front appuyé contre le linteau de pierre.

SCÈNE II

LA DUCHESSE, CLAIRE.

La duchesse entre par la porte du fond. Sa figure est très triste, ses yeux rougis d'avoir pleuré. Claire se retourne. La duchesse se précipite et la presse convulsivement dans ses bras.

LA DUCHESSE.

Ton pauvre frère!

CLAIRE.

Plus mal!

LA DUCHESSE.

Oh oui! On l'envoie dans le Midi, mais il n'en reviendra pas, je le sais.

CLAIRE.

Est-ce à ce point?

LA DUCHESSE.

Les médecins ne lui ont pas ménagé les belles promesses. J'ignore s'il les a crus. Pour moi, je voyais si bien qu'ils mentaient! Je les ai suivis jusqu'à la voiture, et au moment où ils me disaient adieu, sur le perron, les pieds dans la neige, dans un endroit où j'étais bien sûre que Robert ne viendrait pas nous surprendre, j'ai exigé la vérité.

CLAIRE.

Mais puisqu'on l'envoie dans le Midi!...

LA DUCHESSE.

Il ne guérira pas!... Peut-être le climat de Nice le pré-

## LES FOSSILES.

longera-t-il quelques mois... peut-être!... (Dévorant ses larmes.)  
Ici, m'ont-ils dit, ce n'est plus qu'une question de jours...

Eile se laisse tomber sur une chaise, la figure dans son mouchoir. Claire, debout devant la cheminée, pleure aussi, mais en restant maîtresse d'elle-même.

CLAIRE.

Je veux encore espérer qu'ils exagèrent.

LA DUCHESSE.

N'espérons plus qu'en Dieu! ... (un silence.) Ton père, quel coup pour lui!

CLAIRE, sèchement.

Oui, très rude... Mais il trouvera moyen de l'adoucir...  
N'a-t-il pas son gibier, sa meute, ses chevaux, que sais-je?

LA DUCHESSE, sèverement.

Claire, jamais tu ne laisses passer une occasion de dire quelque chose de désagréable pour ton père... Pourquoi?... Cela ne date pas de loin... Je me souviens comme tu parlais de lui avec adoration... D'où vient ce changement si brusque?... D'où?...

CLAIRE, avec embarras.

Mais non, aucun changement... J'ai peut-être une nature moins expansive que plus jeune, voilà tout... Soyez sûre que je n'en partage pas moins bien sincèrement la douleur qui attend papa.

LA DUCHESSE.

Il aura un affreux chagrin, et tu as beau dire, ce n'est ni avec ses chiens, ni avec ses chevaux qu'il s'en distraira... D'abord, il aime beaucoup Robert, et puis... Peut-être pourrait-il se consoler, à la rigueur, et encore!... si Robert n'était pas fils unique, s'il avait un frère, pour que le titre de duc, le nom, ne s'éteignent pas... Tu comprends?...

## ACTE PREMIER.

5

CLAIRE.

Si je comprends!... (s'exaltant à mesure qu'elle parle.) Les ducs de Chantemelle! Ils sont à toutes les pages de l'histoire de France!... C'est affreux que Robert soit si près de la fin, mais songer qu'après lui, toutes nos gloires, cette grandeur presque royale ne seront plus qu'un souvenir!... J'ai beau n'être qu'une fille, j'étais si fière de m'appeler Chantemelle!... Autant que papa! Ah! tenez, oui, quand on y réfléchit, ce qu'il va souffrir tout à l'heure lorsqu'il rentrera et que nous lui dirons... Voyez-vous, maman, je puis bien l'avouer, je comptais rester fille pour laisser à Robert ma part de tout... parce qu'un duc de Chantemelle doit soutenir son rang... }

LA DUCHESSE.

Vous êtes ainsi, ton père et toi... et Robert lui-même... Vous vivez dans le passé qui nous acclamait, sans comprendre à quel point ~~le présent nous oublie...~~ Les temps sont si changés!... Ah! le duc de Chantemelle peut s'éteindre, il ne laissera aucun vide, aucun, vois-tu, que... (elle sanglote.) que dans mon cœur de mère! }

## SCÈNE III

ROBERT, LA DUCHESSE, CLAIRE.

Robert entre inaperçu pendant l'émotion des deux femmes. Mise très élégante. Figure pâle, aux yeux fiévreux, joues caves, poitrine rentrée. Décrépitude vaillante d'un phisique qui lutte contre la mort. Il vient jusque tout contre la duchesse.

ROBERT.

Allons, maman, courage!... (Avec un sourire triste). Je suis encore vivant!

LA DUCHESSE, se levant avec effroi.

Mon enfant!... Tu n'es nullement en danger... Ne va pas te figurer, au moins, que les médecins m'aient parlé en particulier. Tu sais ce qu'ils t'ont dit : l'hiver à Nice te fera beaucoup de bien... Une résurrection.

ROBERT.

Le mot est de vous, maman... Ils ont dit que l'hiver à Nice me ferait beaucoup de bien, voilà tout... C'est déjà quelque chose... (Ironique.) Croyons-les!...

LA DUCHESSE.

Certainement, croyons-les. Ils l'ont répété en s'en allant.

ROBERT, avec impatience.

Bien!... bien!... Papa n'est pas rentré?

CLAIRE.

Non... Et il y a une neige!... Il fait un froid!...

ROBERT, avec un soupir.

Oh! je devine ce qui est arrivé!... Ils ont eu au rapport des masses de sangliers; à l'attaque, ils en ont tué... oui, par un temps pareil, l'affaire était sûre... et puis, dans le tas, probablement qu'ils en auront blessé un gros, et l'auront suivi au sang, jusqu'à la nuit, pendant des lieues... et à l'heure qu'il est, je les vois exténués, traînant la guêtre, avec des chiens blessés sur le dos et des glaçons plein la barbe. (Soupirant encore.) Dire qu'il y a un an, je faisais ce métier-là!...

CLAIRE, s'efforçant de rire.

Tu regrettes de ne pas trébucher dans des trous glacés, avec un chien geignant sur le dos?

ROBERT.

Oui, et je regrette le temps, ma petite Claire, où du printemps à l'automne nous galopions sur les prairies, nous sautions les fossés, les haies; rien ne nous faisait peur... et maintenant je suis un cavalier démoli, qui voit sa camarade filer au diable à l'horizon, tandis qu'il se tâte piteusement les côtes.

CLAIRE, se retenant de pleurer.

Sa camarade... ne file pas... n'a guère envie de filer sans lui!... (gagnée par les larmes elle dit précipitamment.) Si la chasse a mal tourné, papa va rentrer d'une humeur de dogue; recommander qu'on fasse un bon feu dans sa chambre.

Elle sort vivement.

## SCÈNE IV

LA DUCHESSE, ROBERT.

ROBERT vient à la duchesse qui s'étudie à prendre une physionomie calme, s'empare de ses mains, la force à lever les yeux sur lui, puis au bout d'un instant.

Vous savez, maman, maintenant que nous sommes seuls, plus de cérémonies!... Il ne me reste pas la moindre illusion, ni à vous le moindre espoir!...

LA DUCHESSE.

Je t'assure que...

ROBERT.

Non, non, traitez-moi en homme... Je serais le premier Chantemelle à pâlir devant la mort!... Certes, j'en rêvais

une autre, mais l'occasion n'en est que plus belle de montrer du courage, du courage moral, à la place de celui qui gagne des batailles.

LA DUCHESSE, bas.

Ton sang-froid me fait mal... Cette soumission muette à une main contre laquelle il n'y a pas de révolte permise... Moi, tiens, il y a des moments où cette main que nous devons adorer quand elle frappe... (s'élatent.) Ah! c'est trop!... C'est trop!...

ROBERT.

La soumission me coûte moins que vous ne pensez... Ce coup n'est pas imprévu... Il y a des semaines que je m'y prépare... Je me sens l'âme très libre...

LA DUCHESSE, avec un emportement douloureux.

S'il fallait partir, tu ne regretterais donc rien?... Rien?... Regarde autour de toi, pas de père?... pas de mère?... pas de sœur?... Rien?...

Elle sanglote.

ROBERT.

Ah si, mes regrets sont terribles!... je tremble d'en parler quand il me faut tant d'énergie... C'est plus facile de fanfaronner!

Il se jette épuisé et désolé dans un fauteuil, en se cachant la figure.

LA DUCHESSE.

Pauvre enfant!

ROBERT relève la tête anxieux, se parlant à lui-même.

Pourtant, je suis si malade, il faut bien y venir... Maman, c'est très grave, le repos de mes derniers jours dépend d'une promesse que je réclame.

ACTE PREMIER.

9

LA DUCHESSE, se levant.

Laquelle?

ROBERT.

Il s'agit de mademoiselle Vatrin...

LA DUCHESSE, sèchement.

J'ignore ce que tu peux avoir à me dire... Mais je préférerais qu'il fût question de n'importe qui, plutôt que d'elle. Une pauvre que j'ai fait élever parce que sa mère a été mon amie de pension, une fille qui me doit tout, à laquelle j'allais jusqu'à promettre une petite dot... En attendant qu'on lui trouve un mari, je la mets auprès de ta sœur... Claire est presque toute l'année seule avec des figures sérieuses, je me croyais bien inspirée en lui donnant une compagne de son âge... La récompense ne s'est pas fait attendre!

ROBERT, assis, courbé en deux, les yeux fixés sur le parquet.

Mademoiselle Vatrin est incapable d'ingratitude... Sûrement, vous avez eu des motifs quand vous l'avez priée, cet été, d'aller vivre ailleurs... Mais je doute qu'elle se soit montrée oublieuse de vos bontés.

LA DUCHESSE.

Tu doutes!... Pourtant je dois avoir mes raisons lorsque je prends une résolution aussi grave... J'ai remercié mademoiselle Vatrin parce que ses façons avec vous autres hommes étaient beaucoup trop familières pour une fille de vingt-cinq ans. Je lui en ai fait l'observation qu'elle a prise de très haut. Nous nous sommes séparées.

ROBERT.

Elle m'a raconté la scène, en ajoutant que vous lui aviez offert une pension qu'elle a refusée.

LA DUCHESSE, très émue.

Raconté!... à toi?... A quel titre?... Mais alors...

ROBERT, se levant.

Elle était ma maîtresse, oui... Nous nous aimons profondément. Ce que vous appeliez sa mauvaise tenue, c'était cela que vous ne compreniez pas et que nous n'avions ni l'un ni l'autre la présence d'esprit de dissimuler.

LA DUCHESSE, lui prenant les mains avec un trouble étrange.

Robert, tu ne sais pas, il est impossible que tu saches, quelle émotion ta confiance me cause!...

ROBERT.

Vous craignez peut-être que je ne vous supplie de me la laisser épouser... Non... Hélène se rend compte aussi bien que moi combien cela rencontrerait d'opposition dans la famille.

LA DUCHESSE.

L'épouser!... L'idée ne m'en est même pas venue... Où ai-je la tête?... Ah! tiens!... j'avais ce soir du chagrin plein le cœur, et voilà que je me sens toute changée!... Il ne faut jamais désespérer...

ROBERT.

M'aimez-vous à ce point, maman?... Ce grand attachement vous comble de joie. — Ne vous en défendez pas, c'est d'une évidence!... — comme si le mot attachement voulait dire qu'un lien solide me rattache encore à cette terre. Enfin vous n'êtes pas trop fâchée, et je suis bien content!

LA DUCHESSE, le visage rayonnant.

Je suis fâchée, au contraire, et je te blâme de toutes mes forces. Il m'est impossible d'approuver une conduite ir-

régulière, et comment as-tu pu te laisser aller avec une amie de Claire? Ta sœur pouvait soupçonner, vous surprendre!... Il y a là un manque de respect pour elle, très vilain, je t'assure... Je ne veux pas te gronder davantage, mon cher Robert, ta vie est si triste!... C'est à regret que je lui marchande les rares sourires qu'elle rencontre.

ROBERT, souriant.

Je vois bien que vous n'êtes pas implacable... Et si vous consentiez à être franche une seconde, une seule petite seconde, j'apprendrais que vous êtes contente.

LA DUCHESSE.

Contente que sous mon toit tu aies séduit une jeune femme que j'avais recueillie, une amie de Claire!

ROBERT.

Vos raisons sont excellentes pour trouver que j'ai mal agi, mais, vous avez beau faire, il y a autre chose qui n'est pas triste, et à quoi vous pensez tout le temps.

LA DUCHESSE, souriant.

Suis-je donc si peu maîtresse de moi-même?

ROBERT.

Ah! aussi peu que possible!... Tenez, votre regard brille... Apprenez-moi donc ce qui vous cause tant de plaisir?

LA DUCHESSE, pensive.

Te le dire!...

ROBERT.

Pourquoi pas?

LA DUCHESSE, prenant un parti.

Oui, cela peut avoir son utilité... (Après un silence.) Tu ne t'en es donc jamais aperçu?... j'ai été horriblement malheu-

reuse. Un moment, je me suis figurée qu'il y avait quelque chose entre mademoiselle Vatrin et ton père... J'étais jalouse et humiliée...

ROBERT.

Maman!... Mais c'était moi!... J'étais heureux, heureux au possible!... Nous avions du bonheur de quoi remplir la maison... Quand une rivière inonde la campagne, est-ce qu'on voit où est son véritable cours?... Vous étiez dans un débordement de tendresse, sans pouvoir en découvrir la source.

LA DUCHESSE.

Tout n'était pas dans mon imagination. Je suis à peu près certaine que Claire a été hantée des mêmes terribles doutes. Claire, une nature si droite, si peu encline à soupçonner le mal!... Preuve qu'il y avait au moins des apparences... Un jour, Claire est venue me trouver, c'était il y a six mois, au plus fort de mon inquiétude... je ne vivais plus, j'allais jusqu'à espionner ton père... Elle m'a dit que la société de mademoiselle Vatrin lui devenait pénible, que leurs caractères ne s'accordaient pas, qu'elle me serait obligée de l'en délivrer. Tout cela en termes très modérés : une jeune fille, tu conçois... La questionner, c'était trop délicat... Seulement, la mesure était comble. Je pouvais risquer mon repos, mais non pas exposer ma fille... Le lendemain, mademoiselle Vatrin était partie.

ROBERT.

Nous n'y avons pas assez pris garde : Claire est très fière, et je suis désolé qu'elle ait surpris notre liaison... Car c'est de nous qu'il s'agissait, vous le voyez maintenant.

LA DUCHESSE.

Oui, oui, grâce au ciel!... Mais Claire a pris le change comme moi. A partir de cette époque, elle est devenue subi-

tement très froide pour ton père... As-tu remarqué?... Plus jamais le moindre mot gentil, la plus petite prévenance... Même c'en est parfois gênant...

ROBERT.

J'ai remarqué, oui... On pourra lui suggérer qu'elle a fait fausse route.

LA DUCHESSE.

Oh! tâchons! Car j'aime infiniment ton père et mon premier devoir est de lui concilier votre respect. Aussi, Robert, il faut oublier ces confidences dans ce qu'elles ont de blessant pour lui, et ne retenir qu'une chose : ma joie presque scandaleuse en découvrant mon erreur.

ROBERT, gravement.

Maman, nous sommes également intéressés tous deux à n'y plus penser... (Après un silence, d'une voix plus basse.) J'ai annoncé que je vous adresserais une prière. La voici : je voudrais, avant de mourir, revoir Hélène. Permettez-lui de venir. C'est convenu, je réclame une chose exorbitante, mais..

LA DUCHESSE.

Exorbitante, tu l'as dit... Comment veux-tu?... Mademoiselle Vatrin, ta... Mademoiselle Vatrin chez nous!... Que Claire la rencontre, elles se parleront, n'est-ce pas?... Claire, ta sœur! Réfléchis un peu!

ROBERT.

Pensez-vous que je fasse une pareille démarche à la légère?... Cette visite est insensée, je l'accorde; pourtant il faut qu'elle ait lieu... si vous refusez, j'irai.

LA DUCHESSE.

La trouver!... Seul!... Chez elle!... Sans soins dans l'état où tu es!... Ce serait te tuer!...

ROBERT, avec animation.

Oh! un peu plus tôt, un peu plus tard!... Je vous en supplie, laissez-la venir!... Non seulement il faut que je la voie, mais je vous demande en grâce de l'accueillir.

LA DUCHESSE, énergique.

Non!... Cela, n'y compte pas!...

ROBERT.

J'ai d'elle un fils...

LA DUCHESSE, aux cent coups.

Un fils!... Mon Dieu, Robert, qu'est-ce que tu m'apprends!... Un fils!...

ROBERT, très chaleureux.

N'ayant aucune fortune personnelle, je n'ai rien à leur laisser. L'existence d'Hélène et de l'enfant sont à votre merci. Je veux vous les confier... Mon fils... Songez, maman, où sera bientôt le vôtre! Reportez sur le mien un peu de ce que vous ressentiez pour moi...

Il reste haletant, suffoqué, la main sur la poitrine.

LA DUCHESSE, dévorant ses larmes, gravement.

C'est bon, Robert, calme-toi. Nous éloignerons ta sœur pendant un jour ou deux... Ton père l'emmènera... Que mademoiselle Vatin vienne, je la traiterai chrétiennement... L'enfant! Seigneur! Si j'avais soupçonné son existence, tourmentée comme je l'étais, dans quel enfer j'aurais vécu!... Cette naissance, quand donc a-t-elle eu lieu?

ROBERT.

A Paris, il y a deux mois.

LA DUCHESSE, hésitant.

Et comment?... Sous quel nom?... Je ne suis pas experte

en ces sortes de choses... Je veux dire, comment s'appelle l'enfant?

ROBERT, étonné.

Mais Vatrín, comme sa mère... Mon devoir est d'assurer l'avenir de ce petit être : je vous supplie à genoux de le faire... Mais quant à l'appeler autrement que Vatrín!...

LA DUCHESSE, délivré d'un gros poids.

Ah! Robert, je respire!

SCÈNE V

LE DUC, LA DUCHESSE, ROBERT.

Le duc arrive en costume de chasse, suivi d'un domestique qui fait flamber un fagot, retourne au dehors et apporte deux lampes, enfin va chercher les pantoufles du duc. — La scène est vivement éclairée.

LE DUC.

Bonsoir!

LA DUCHESSE.

Que vous rentrez tard, Henri!

Elle l'embrasse avec une tendresse dont il est tout surpris.

ROBERT, très curieux.

Qu'avez-vous tué?

LE DUC.

Ah! ne m'en parlez pas!... Une déveine insensée!... En arrivant au bois, le matin, nous avons plus de trente sangliers au rapport... Nous devons faire une boucherie de tous les diables!...

## LES FOSSILES.

ROBERT, impatient.

Enfin, avez-vous tué quelque chose?

LE DUC.

Une petite laie de cent vingt. A l'attaque je l'ai traversée d'une balle et les chiens l'ont prise au bout d'un quart d'heure.

Le feu flambe joyusement, le domestique attend, muni des pantoufles.

LA DUCHESSE.

Tenez, voici vos pantoufles; vous devriez changer avant que la neige perce complètement vos chaussures. Voyez comme elle fond. Vous voilà déjà au milieu d'une mare.

LE DUC, allant s'asseoir devant la cheminée.

→ Cristi, le beau feu!... Ça ravigote!...

Il allonge les jambes au domestique qui le déchausse.

ROBERT.

Est-ce qu'il neige?

LE DUC.

Très fort... Ce soir, le bois commençait à plier. On avait toutes les peines du monde à suivre les chemins.

LE DOMESTIQUE se lève, ramasse boîtes et molletières, avant de partir.

Le garde Nicolas demande s'il peut parler à monsieur le duc?

LE DUC, vivement.

Oui, oui, dans l'antichambre, j'y vais...

LA DUCHESSE.

Recevez-le donc ici!... Vous n'allez pas, fatigué comme vous l'êtes, courir après vos gardes...

LE DUC.

Pas fatigué du tout!... Enfin!... (Contrarié, au domestique.)  
Alors qu'il vienne...

Le domestique sort.

ROBERT.

Nicolas n'était pas avec vous aujourd'hui?

LE DUC, embarrassé.

Non, pas avec nous.

ROBERT.

Vous verrez qu'il a eu toute la journée des sangliers plein son triage et qu'il demande des ordres pour demain.

LE DUC.

Demain, tu sais bien qu'il y a ta consultation. Je ne bougerai pas.

LA DUCHESSE.

La consultation a eu lieu ce soir.

LE DUC, fâché.

Comment, sans prévenir...

LA DUCHESSE.

Le docteur Jaubert nous a télégraphié qu'il avançait sa visite à cause d'une cérémonie officielle où il doit parler demain... Il y a eu des tempêtes du côté de Sedan, la dépêche est restée en route, et ces messieurs sont arrivés à l'improviste. Nous avons été tout surpris...

LE DUC.

Eh bien, comment trouvent-ils que ça va?

LA DUCHESSE, avec un geste désespéré.

Pas fort!

LE DUC.

Ah!...

ROBERT.

Pas fort du tout, papa... Nous ne tuerons plus guère de sangliers ensemble.

LE DUC, sombre.

Enfin, qu'ont-ils ordonné ?

LA DUCHESSE.

Aller dans le Midi le plus tôt possible.

LE DUC.

Quel Midi?... Pau?... Nice?...

LA DUCHESSE.

Nice.

## SCÈNE VI

LE DUC, LA DUCHESSE, ROBERT, NICOLAS.

NICOLAS, debout au fond, contre la porte, sa casquette à la main.

C'est moi, monsieur le duc...

ROBERT.

Bonsoir, Nicolas, vous avez des sangliers ?

NICOLAS, approchant.

Non, monsieur Robert, je viens pour des affaires.

ROBERT.

Un beau temps de chasse, hein, Nicolas?

NICOLAS, secouant la tête.

Comme ça, monsieur Robert. Il tombe des paquets de neige à faire trembler. Si ça continue, il n'y aura plus à mettre au bois ni un chien ni un traqueur.

ROBERT.

Parait qu'il y en a, cette année, des sangliers?

NICOLAS.

Passablement. On n'a pas à se plaindre... Nous avons aussi cinq loups hier au *Bois brulé*.

ROBERT.

Ils ont hurlé toute la nuit à la queue de l'étang. Je les entendais de mon lit. (*Les yeux brillants.*) Cinq! (*Avec un soupir.*) Ça ne me regarde plus, Nicolas...

NICOLAS.

Monsieur Robert, est-ce que la santé?

ROBERT, avec un rire amer.

Ah! ah! ah! Elle est jolie la santé!...

LA DUCHESSE, lui passant un bras autour du cou.

Viens, mon enfant, il est presque l'heure du dîner. Ne mettons pas ton père en retard. Il doit avoir un appétit d'ogre. Bonsoir, Nicolas.

NICOLAS.

Bonsoir, madame la duchesse... Allons, portez-vous bien, monsieur Robert.

Robert le remercie d'un signe de tête et sort avec sa mère.

## SCÈNE VII

## LE DUC, NICOLA

LE DUC, debout, adossé à a cheminée.

Vous arrivez de la ville?

NICOLA .

A l'instant, monsieur le duc.

LE DUC.

Vous avez vu mademoiselle Vatrin?

NICOLAS.

Oui, monsieur le duc, mais ça n'ira pas comme Monsieur voulait.

LE DUC.

Bah!... Qu'y a-t-il? Elle a lu ma lettre?

NICOLAS.

Parfaitement, mais...

LE DUC.

Alors?... Voyons, que s'est-il passé?...

NICOLAS.

Voilà. Je suis allé comme Monsieur m'a commandé, à l'hôtel du Cheval-Blanc...

LE DUC.

Avec votre femme?

NICOLAS.

Naturellement, comme Monsieur m'avait expliqué que c'était pour prendre l'enfant de mademoiselle Vatin en nourrice chez nous... Ma femme reniflait un peu de voyager toute la journée par le froid qu'il fait... N'est-ce pas : trois semaines qu'elle est accouchée, elle est encore un peu douillante... Je lui ai dit : « Qu'est-ce que tu veux?... C'est pour un fils à monsieur le duc, faut pas regarder à ses peines... »

LE DUC.

Mademoiselle Vatin vous attendait ?

NICOLAS.

Tout juste. Il n'y avait pas un quart d'heure qu'elle était débarquée de Paris, rapport aux neiges qui ont bloqué les trains. Et je vous garantis que l'enfant avait faim... Il s'est jeté sur ma femme comme un chien sur la soupe, au respect que je vous dois...

LE DUC.

Enfin, il est chez vous... bien portant ?

NICOLAS.

Oh, ça, monsieur le duc peut y compter ! Au coin du feu, tout à l'heure, il faisait déjà risette à ma femme.

LE DUC.

Alors, qu'est-ce que vous chantez que les choses vont mal!... Il me semble, au contraire, que ça s'est très bien passé.

NICOLAS.

Pour le petit, rien ne cloche... La mère, c'est différent... Quand je lui ai dit que sa chambre était prête, qu'on lui

demandait seulement de prévenir quelques jours d'avance quand elle viendrait, pour avoir le temps de sécher les murs, elle a répondu d'un ton... fallait voir!... qu'elle se passerait de chambre, n'ayant pas l'intention de venir plus de deux ou trois fois par an, histoire de rester une heure près du petit, et de tomber sur nous sans crier gare... De l'entendre, ça m'a donné un coup dans l'estomac, vu que l'idée de monsieur le duc était de la loger chez nous des quatre ou cinq jours de suite... Aussi, je lui ai dit : « Minute !... Mademoiselle ne se souvient peut-être pas bien que la maison est au milieu des bois... Personne n'y vient... On peut y rester une année entière ; si ma femme et moi ne jasons pas, il n'y aura que les chevreuils à le savoir... » Elle a répondu, raide comme je vous le dis : « Je connais la maison. Souvent j'y suis allée en me promenant... C'est un bon air pour mon fils... Le reste, je ne sais pas ce que ça signifie... » Monsieur le duc, voilà... M'est avis qu'elle vous donne, comme on dit, à croquer le marmot. C'est pas gentil à elle, mais je crois qu'il n'y a rien à espérer de ce que monsieur le duc comptait en faisant arranger la chambre.

LE DUC.

Elle ne vous a pas donné de lettre ?

NICOLAS.

Non. Elle a seulement dit que cette nuit elle rentrerait à Paris.

LE DUC.

C'est bien... Je m'arrangerai pour passer chez vous demain. (Au moment où Nicolas va sortir, le duc le rappelle.) Dites donc, il est beau, le moutard ?

NICOLAS.

Oh, pour ça, oui!... Ma femme s'émerveillait en le

déshabillant... c'est bâti!... Et pas un bouton, pas une croûte!...

LE DUC, souriant.

Et sa figure ?

NICOLAS, riant.

Sa figure ! Dame, j'osais pas en parler à monsieur le duc, mais puisque c'est lui qui commence... eh bien, sa figure, faudra pas qu'un peu plus tard monsieur le duc mette la sienne à côté. Le monde s'apercevrait bien vite que ça retire fort l'une sur l'autre...

LE DUC, très sombre.

Ayez bien soin de lui !... Bonsoir !...

Nicolas sort.

SCÈNE VIII

LE DUC, seul.

Il marche à grands pas, très absorbé, jetant des mots entrecoupés de silences.

Lui se meurt!... Avoir l'autre... si vivant... appelé à de longs jours... N'en pouvoir faire qu'un Vatrin!... Petite plante vivace... où la transplanter?... Le sel manque!... manque!...

SCÈNE IX

LE DUC, LA DUCHESSE.

LE DUC.

Ainsi, cela va plus mal!

LA DUCHESSE marche au duc et lui serre les mains avec émotion.

Plus mal encore que nous ne pensions, mon ami!

## LES FOSSILES.

LE DUC avec une rage concentrée.

Va-t-on se croiser les bras?... Est-ce qu'on n'essaie rien?... Il y a de ces nouveaux remèdes qui souvent tuent net, mais qui sont parfois presque miraculeux.

LA DUCHESSE.

Il faudrait un vrai miracle pour sauver Robert... Les organes sont consumés !...

LE DUC.

Le dernier des Chantemelle!... Fini de nous !...

LA DUCHESSE, navrée.

Henri !

LE DUC.

Vous savez combien je suis attaché à ces choses-là... Un ridicule par le temps qui court... N'importe !... Laissez-moi pleurer en mon fils toute ma race future... Il n'en est pas moins amèrement regretté, allez !

LA DUCHESSE.

Moi je ne puis penser qu'à lui... Pauvre petit !... Il y a si peu de temps qu'il jouait dans le parc, en culottes courtes et revenait rouge comme une cerise, les mollets piqués par les orties... (Elle sanglote.) Un caractère si ardent, si noble, si fier !...

LE DUC.

Il clôt dignement une glorieuse série... Robert de Chantemelle !... Nous serons tous morts le jour où on l'ensevelira... Tous !...

Il accentue ce mot d'une façon si étrange, que la duchesse tressaille.  
Leurs regards se croisent.

LA DUCHESSE répète d'une voix particulière.

Tous !... (Un silence.) Henri, pourquoi me regarder ainsi ?... Savez-vous quelque chose ?

LE DUC.

Quelle chose?... Anne, quelle chose?... A quoi faites-vous allusion ?...

LA DUCHESSE.

Une allusion, moi?... C'est vous qui... Robert ne se doute guère que vous savez son secret...

LE DUC, s'emportant.

Je ne sais rien du tout... Mais parlez donc, s'il vous a fait des confidences !

LA DUCHESSE.

Robert a un fils.

LE DUC.

Qu'est-ce que tu...? Robert, un fils!... Et la mère ?...

LA DUCHESSE.

Hélène Vatrin...

LE DUC.

Tu prétends que... Tu es sûre ?...

LA DUCHESSE.

Robert vient de me l'avouer formellement.

LE DUC, les yeux étincelants, les poings crispés, traverse la scène.

Chienne !... Chienne !... Triple chienne !... Et Robert !... Misérable vaurien !... S'il n'était pas à moitié crevé, je le...

LA DUCHESSE, éperdue, se jetant sur lui pour l'empêcher d'aller chez Robert.

Henri !... Henri !... C'est horrible !... Mon Dieu !... Mon Dieu !... Reviens à toi...

LE DUC.

Jolie maison !... Ils ont eu de la chance, ah ! mais une fière chance, que je ne les aie pas surpris...

LA DUCHESSE.

Par pitié, calme-toi... Une scène le tuerait.

LE DUC.

Lui, en effet, j'ai pitié... Mais elle, une... une...

LA DUCHESSE.

Elle !... Une pauvre fille que nous avons légèrement exposée à un grand péril... Libre tout le long du jour avec un jeune homme... C'était fatal !... Quand j'y songe !... J'ai cru bien faire et je la perdais...

LE DUC.

Sacrées femmes, avec leur sensiblerie !... Non, mais vous la trouvez très intéressante !... Vous ne voyez donc pas que Robert a eu cette fille à l'époque où on lui recommandait déjà tant de ménagements !... Nous nous demandions ce qui le minait... Votre sympathique protégée, parbleu !...

LA DUCHESSE.

Henri, je ne discute plus, ou prenez un autre ton... Vous êtes parfaitement injuste... Hélène est entrée chez nous honnête fille... Si elle en sort flétrie, à qui la faute ?... Je trouve peu glorieux de la couvrir de boue pour nous éviter tout reproche.

LE DUC, après un silence.

Admettons !... Comme vous dites, il y a là dedans une part de fatalité... C'est évident, elle n'est pas sans excuse... Ses longues promenades avec Robert... Nous avons été stupides.

LA DUCHESSE.

Aveugles, assurément... Nous aurons des devoirs à remplir envers elle.

LE DUC, *fronçant le sourcil.*

Hein ?

LA DUCHESSE.

Quand ce ne serait pas pour elle, il y a le fils de Robert que vous n'avez pas l'intention d'abandonner, j'imagine ?

LE DUC, *subitement pensif.*

Le fils de Robert !

LA DUCHESSE.

En conscience, nous devons veiller sur lui.

LE DUC.

Hé, qui dit le contraire?... Ce fils... qu'il a... où est-il ?

LA DUCHESSE.

Avec sa mère, sans doute. A Paris.

LE DUC, *songeur, avec un demi-sourire.*

A Paris... Ne ressentez-vous rien pour cet enfant... une espèce d'envie de... de l'embrasser?... Que diable! il est fils de Robert!

LA DUCHESSE.

Voyez, mon ami, comme au fond, vous êtes bon !... Cela m'enhardit à vous avouer une promesse que Robert vient de m'arracher. Il veut voir Hélène avant de mourir!... J'ai consenti, certaine que vous vous laisseriez fléchir... (*Mouvement du duc.*) N'est-ce pas ?

LE DUC, *rapidement.*

Très bien, très bien, c'est sans importance... (*Il marche.*) Qu'elle vienne, parte, reste, aille se faire pendre, je m'en

moque!... C'est l'enfant qui m'occupe!... (Venant se planter les bras croisés devant sa femme.) En somme, ce n'est plus Robert le dernier des Chantemelle!

LA DUCHESSE.

Comment, vous admettez que l'autre?...

LE DUC.

Que je l'admette ou non, il l'est.

LA DUCHESSE.

Vous oubliez que la mère...

LE DUC.

La boue!... Mais à mesure que j'y réfléchis, pas si méprisable... Sa fécondité me réconcilie...

LA DUCHESSE.

Du moins, elle pourrait nous créer de grands embarras si elle cherchait à se faire épouser... Eh bien, il n'en est rien. La conversation de Robert m'a prouvé qu'elle y met une réelle délicatesse... Il est loin de songer à un mariage.

LE DUC, d'une voix brève.

Il y songerait...

LA DUCHESSE, stupéfaite.

Quoi?

LE DUC.

Ce mariage vous paraît-il une catastrophe qu'on doive éviter à tout prix?

LA DUCHESSE.

Henri... Vous me faites peur!... Il y a cinq minutes, vous étiez fâché, ah mais fâché d'une façon terrible!... Maintenant, vous plaisantez! Ce n'est pas l'heure!

LE DUC.

J'étais furieux il y a cinq minutes et rien ne prouve que je ne le sois plus... En tout cas, je ne plaisante pas...

LA DUCHESSE.

Comment voulez-vous qu'on prenne au sérieux?... C'est fou!... Je suis prête à reconnaître qu'Hélène est gracieuse, intelligente, distinguée...

LE DUC, éclatant.

Cré tonnerre, toujours Hélène!... Sa distinction... son intelligence... je m'en soucie bien!... Elle vous a faite grand'mère.. Méditez-le et vous reconnaîtrez avec moi qu'il faut les marier.

LA DUCHESSE.

Il faut!...

LE DUC.

Pour que ce petit enfant paraisse aux yeux de tous ce qu'il est réellement : un Chantemelle!...

LA DUCHESSE.

Henri, ne permettez pas cela!... Mademoiselle Vatrín devenir la sœur de Claire! Oh non, par exemple!...

LE DUC.

Cette idée ne m'est pas agréable... loin de là!... Qu'y faire? Nous souffrirons, vous et moi.. Moi plus que vous.. Je veux un petit-fils, je le trouve, je le prends...

LA DUCHESSE.

Vous le ramassez!

LE DUC, se fâchant.

Assez, n'est-ce pas?... Je veux... et quand je dis « veux » il faut être malin pour me faire démordre!...

LA DUCHESSE.

En effet, ma volonté n'a jamais compté auprès de la vôtre... Je désirais une autre existence... Si vous aviez consenti à quitter vos bois pour vivre une partie de l'année à Paris, Claire serait allée dans le monde, y aurait choisi un mari, et ne s'enfoncerait pas dans toutes sortes d'exagérations très belles et desolantes!... Mademoiselle Vatin n'aurait jamais mis les pieds chez nous... Robert, au lieu de s'enterrer à la campagne pour s'y pénétrer de la mélancolie du passé, serait probablement marié et je ne vous verrais pas réduit à introduire parmi nous un petit-fils de contrebande...

LE DUC.

Charmant!... Je suis cause de tout!... Même si Robert est malade, c'est ma faute!... Eh bien, ma chère, puisque ma volonté a été funeste, j'entends qu'elle répare ses torts... Robert épousera mademoiselle Vatin, tenez-vous-le pour dit... Je ne me laisserai pas contrarier par les femmes en une pareille question!...

LA DUCHESSE.

Par bonheur, Robert n'est pas un timide... Il comprend la chose comme moi, et vous n'aurez pas raison de sa résistance comme de la mienne... C'est un homme!...

LE DUC.

Il consentira.

LA DUCHESSE.

Non!

LE DUC.

Le voici qui va nous mettre d'accord.

## SCÈNE X

LE DUC, LA DUCHESSE, ROBERT.

LE DUC s'avance au devant de Robert, les mains derrière le dos,  
plein de rondeur.

Ah ! ah ! mon gaillard !

ROBERT, interdit.

Papa !

LE DUC, tout à fait bonhomme.

J'en apprends de belles !... Jolie surprise à ton vieux père !... (Avec, dans la voix, une vibration menaçante.) qui devrait te fusiller...

LA DUCHESSE.

Henri !

LE DUC.

Ma foi non !... J'ai bien autre chose en tête que la morale !... (Très grave.) Tu as un fils... Je te remercie de révéler à la famille un nouvel avenir, lorsqu'on semblait en pleine déroute. Ton fils !... Je le réclame pour que notre nom survive, à moi qui suis vieux, à toi qui es faible... En même temps, je te demande un sacrifice très grand... pour nous tous... pour toi en particulier, car je connais tes... on appelle ça préjugés !...

ROBERT.

Que j'épouse Hélène ?... L'idée m'en était venue quand je rêvais aux moyens de maintenir le nom...

LE DUC.

Eh bien ?

ROBERT.

Eh bien ! j'aime Hélène...

LE DUC, *à rouche*.

Je ne vois pas que ce détail rende la chose plus difficile.

ROBERT.

Si... Vous traitez ce mariage comme une affaire... Moi, tout en acceptant vos raisons, je me préoccupe du sort de celle que j'aime... La voyez-vous entre maman et Claire?... Le jour où on lui ferait sentir qu'elle n'est pas complètement une égale, je l'emmènerais.

LE DUC.

Ta femme sera l'égale de toutes.

ROBERT.

Alors je suis prêt à épouser Hélène... Je ne vous remercie pas... Il ne s'agit pas de mon bonheur... Nous voulons tous une même chose...

LA DUCHESSE.

Pas moi toujours !... On a parlé de sacrifice... Voulez-vous que je vous dise ?... Eh bien, les vraies sacrifiées là dedans, c'est Claire et moi.

LE DUC, avec un stoïcisme hautain.

Vous parlez sans savoir !...

LA DUCHESSE.

Tous les deux contre moi !... Je me soumettrai donc, mais qu'il n'en soit plus question ce soir... La demoiselle de

compagnie de ma fille, pour égale!... A non! je n'y étais ✓  
pas préparé!...

*Sortie furieuse.*

## SCÈNE XI

## LE DUC, ROBERT.

ROBERT.

Il faut la suivre... lui faire comprendre que je n'obéis à  
aucun sentiment égoïste...

LE DUC.

Va vite... Empêche surtout qu'elle ne parle à Claire...  
Celle-là, nous la préviendrons à la dernière minute... Deux  
femmes qui se montent la tête!...

ROBERT, souriant.

Je crois bien!

Il sort.

LE DUC, le suivant des yeux.

S'il savait!... Eh bien, il me tuerait, mais au fond  
il penserait que je gouverne bien ma maison... Ah!  
le bonhomme ridicule que tu m'as fait, tu ne te doutes  
guère, mon fils, du peu de temps qu'il lui a fallu pour  
décider de son sort, du tien, des destinées de sa tribu!... Un  
crime?... Crime, soit!... Le vieux ne manque encore  
ni d'énergie ni d'audace... Qu'importe à présent de qui est  
l'enfant... Il est de notre sang et je n'en demande pas  
davantage!...

---

## ACTE DEUXIÈME

---

Même décor qu'au premier acte. Au travers des fenêtres, on distingue un paysage d'hiver, éclairé par un soleil radieux. Jardin français sous la neige. Allées droites bordées d'ifs noirs, coiffés de macarons blancs, statues poudrées à frimas, bassin gelé dont s'élançait un jet d'eau cerclé de stalactites. Au fond, forêts étincelantes de givre.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

ROBERT, CLAIRE.

Au lever du rideau, Robert est seul, aux aguets, près d'une fenêtre. Toilette soignée, fleur à la boutonnière, rien dans la mise n'indique un malade qui se néglige. Au bout d'un instant, Claire entre. Elle va droit à son frère, maîtresse d'elle-même, mais manifestement sous l'empire d'une grande émotion.

CLAIRE.

Robert, je sais qui tu attends... Maman sort de ma chambre, je m'explique enfin les airs mystérieux que vous prenez depuis deux jours... Épouser Hélène!... Oh! Robert!...

ROBERT.

Mais ce qui me décide, maman ne l'a pas dit?

CLAIRE.

Va, la conversation n'a pas trainé... M'annoncer cela, moi qui ai exigé le renvoi d'Hélène!... Pauvre maman ! Elle a balbutié que tu aimes cette femme, qu'on t'accorde la satisfaction de l'épouser, puis elle a fondu en larmes et s'est sauvée... Je n'ai pas couru après elle pour avoir des détails... Vois-tu, j'avais pour ton caractère une grande estime... Tu ne peux pas t'imaginer ce que j'éprouve à la sentir baisser.

ROBERT.

Ma petite Claire, Hélène sera ici dans un quart d'heure, peut-être avant, car en traîneau, sur cette belle neige, on va vite... Je ne suis pas fort... Laisse-moi vivre en paix jusqu'à son arrivée; qu'elle ne me trouve pas étendu sur un canapé, respirant à peine, dans l'état où me met la moindre alerte.

CLAIRE.

Non, tu ne te débarrasseras pas de moi si facilement!.. Je serais une mauvaise sœur si, pour t'épargner une contrariété, je permettais une pareille folie!... On n'épouse pas Hélène!..

ROBERT.

Songez que papa m'approuve !

CLAIRE, avec horreur.

Lui!... Tiens, tu n'es qu'un sot!... Qu'on me donne des raisons!... Je vous en défie tous, papa tout le premier!... Ah! je les attendrai longtemps, ses raisons!... Les connais-tu, toi?

ROBERT.

Et toi?...

CLAIRE, balbutiant, d'une voix étranglée.

Mais.... Comment veux-tu que je réponde...

ROBERT.

Papa m'autorise à épouser Hélène, parce qu'il souffre, comme nous tous, de voir que ma fin entraînera celle du nom.

CLAIRE, déconcertée, moitié à elle-même.

Rien à dire... C'est un motif!... (A Robert.) N'y a-t-il pas d'autres femmes à épouser qu'Hélène?

ROBERT.

Je l'aime!

CLAIRE.

Ah! pauvre Robert!

ROBERT.

Elle aussi, m'aime!... Il faut cela pour vouloir encore de moi.

CLAIRE.

Sans fortune, sans conscience, elle est tout indiquée, c'est vrai!...

ROBERT.

Ce que tu dis là est méchant... Méchant et inutile!... Il serait prouvé qu'Hélène mérite un peu de ton mépris, je l'épouserais quand même... Ce qui est doux à mon cœur deviendrait un sacrifice. Voilà tout.

CLAIRE.

Un sacrifice à la famille?

ROBERT.

Oui... Personne mieux que toi ne devrait comprendre.

CLAIRE.

Chacun comprend l'orgueil à sa façon. Je mets le mien à souhaiter que la famille disparaisse.

ROBERT.

Oh!

CLAIRE.

Nos familles!... Ah! notre époque les traite bien!... Avoir conquis des provinces à son pays, l'avoir gouverné pendant des siècles, et n'y plus garder la moindre influence, au point que papa n'est même pas capable de se faire élire maire de son village. Belle destinée! Pourtant tu as souffert de ne pas travailler à la grandeur de ta patrie!... Avec quelle ardente pitié je te voyais inconsolable!... Et c'est pour transmettre à des enfants nos existences de momies révoltées, que tu nous imposes une Hélène Vatin!

ROBERT, avec un cri de révolte.

Claire!... Fais-moi l'honneur de croire qu'en face de la mort je mesure la portée de mes actes. J'ai la conviction que malgré notre abaissement, l'existence de nos familles vaut la peine d'être prolongée. Le duc de Chantemelle n'est rien : ni ambassadeur, ni ministre, ni préfet... rien... pourtant j'épouse Hélène parce que je suis certain que le pays perdrait une force vive, si le duc de Chantemelle disparaissait à jamais...

CLAIRE, ironique.

Cette belle découverte, parions que tu l'as faite depuis que tu aimes Hélène ?

ROBERT.

Qu'importe, si elle est vraie ?

CLAIRE, ironique.

Vrai que nous sommes utiles ?

ROBERT.

Oui, parce que nous sommes bien nés. L'hérédité morale est un fait incontestable. Des siècles de valeur militaire, de culture intellectuelle, de politesse raffinée, doivent produire une descendance d'élite. La noblesse n'est pas un préjugé. L'aristocratie reste fatalement un conservatoire de sentiments généreux.

CLAIRE, amèrement.

Conservatoire isolé comme un hôpital !

ROBERT.

Qui répand autour de lui la contagion du dévouement ! Tiens, la science désintéressée, la science qui se moque des dividendes n'existe que dans les sociétés aristocratiques. Aux États-Unis, il y a des inventeurs merveilleux, mais qui n'ont qu'un but : se faire payer le plus cher possible. Il faut venir en Europe, dans nos pays où flotte encore l'atmosphère des vieilles noblesses, pour trouver de grands génies s'épuisant au service de l'humanité ! Penser que le rude et naïf héroïsme des chevaliers du moyen âge préparait peut-être la glorieuse pauvreté de nos savants ! Faisons la part de l'exagération, des idées pareilles réconcilient tout de même avec la vie. Nous ne sommes plus rien en France ? Si, nous sommes les oubliés, les dédaignés, qui paient l'ingratitude en semant autour d'eux l'esprit d'abnégation.

CLAIRE, transportée.

C'est beau et vrai !... Nous restons dévoués !... Les pauvres ne vivent guère que par nous, maladroits politiques, mais ingénieux à consoler ceux qui nous renient ! Et lorsque la Patrie est en détresse, on peut juger s'ils marchandent leur sang, ces petits marquis inutiles qui ne savent que chasser et danser !... Robert, tu a raison, nous avons encore un rôle ici-bas !...

ROBERT.

Alors, pardonne-moi de vouloir vivre !... Vivre, non dans ce corps exténué, mais dans ma race.

CLAIRE.

Toi-même tu m'as appris ce qu'on doit à la race. Je suis née dans un repaire de chasseurs... Que de fois vous avez discuté sans vous gêner devant moi, les origines de vos chiens et de vos chevaux !... Aie donc pour ton propre sang le même respect que pour celui de ta meute !... Tu veux vivre, dis-tu ?... Oui, certes, il faut vouloir, mais vouloir pour toi-même, pour ce corps exténué que tuait le découragement, que guérira le sentiment d'être utile. Je t'offre de recevoir Hélène. Ne t'inquiète pas : mes paroles sont prêtes... Dix minutes après son arrivée, elle sera partie et pour toujours !... Ensuite, nous te sauverons.

ROBERT.

Pourquoi raconter que je guérirai !... Oui, j'ai un espoir, mais tout différent... Dans mon avenir si sombre, il y a quelque chose comme un sourire... sourire de tout petit... Voyons, si dans nos longs corridors déserts on entendait tout à coup des cris d'enfant, est-ce que tu n'en serais pas, malgré toi, joyeux ?... Rien que d'y penser j'en suis tout secoué !... Que veux-tu ?... L'instinct !...

CLAIRE, durement.

Ce n'est pas à un être mené par son instinct que je venais parler !... Je sais à qui m'adresser, puisqu'avec toi je perds mon temps !...

Entrent le duc et la duchesse.

## SCÈNE II

ROBERT, CLAIRE, LE DUC, LA DUCHESSE.

LE DUC, à Robert et à Claire.

On se chamaille ?

ROBERT, au duc.

Elle donne son avis sur mon mariage... un peu vertement... je ne lui en veux pas : maman aurait dû tout lui dire... En attendant, elle renonce à discuter avec moi. C'est sur vous qu'elle compte. Expliquez-lui donc qu'en épousant Hélène j'obéis à votre ordre. (Claire écoute, pétrifiée.) Maman, tenez-moi compagnie, je veux qu'en arrivant, Hélène voie d'abord ma figure, pour qu'il y ait un air de bonheur sur la façade rébarbative de Chantemelle.

LA DUCHESSE, pendant que Robert se dirige vers la fenêtre.

Cela fait pourtant plaisir de le voir un peu content !

Elle rejoint Robert à la fenêtre et tous deux guettent la venue d'Hélène.

LE DUC, à Claire.

Robert dit vrai : c'est par mon ordre qu'il se marie.

CLAIRE, à mi-voix.

Cela dépasse en horreur tout ce que je craignais !

LE DUC.

Qu'est-ce qui te prend ?

CLAIRE, montrant Robert.

Pas ici... dans ma chambre... Vous aurez pitié de lui...  
ou peur de moi...

LE DUC.

Va, je te rejoins.

CLAIRE,

En attendant, voici mon dernier mot : avant ce soir l'un  
de nous deux chassera d'ici mademoiselle Vatrin... Tâchez  
que ce soit vous !

*Elle sort, laissant le duc atterré Il se dirige d'abord lentement vers la cheminée,  
revient pour suivre Claire, puis hésite, les yeux tournés vers sa femme et son fils.  
A ce moment, Robert l'appelle.*

### SCÈNE III

ROBERT, LE DUC, LA DUCHESSE.

ROBERT.

Écoutez !... Les grelots des chevaux !... C'est elle !

*On entend un bruit de grelots qui se rapprochent.*

LE DUC, allant vers la fenêtre.

Vraiment oui, on entend...

ROBERT, le visage collé à la fenêtre.

Comment ne voit-on pas?... A perte de vue, sur la neige,  
rien ne bouge.

LE DUC.

Elle arrive par l'allée du bois... Tu vas la voir tourner l'angle des écuries...

ROBERT.

Pourquoi par le bois? C'est beaucoup plus long...

LE DUC.

Je t'ai ménagé une surprise pour te récompenser de n'avoir pas écrit à Hélène et d'avoir laissé à tes parents le soin de la prévenir... Elle arrive de la maison forestière, où elle a mis l'enfant chez Nicolas dont la femme vient d'accoucher et fera une excellente nourrice... Ce sont de braves gens, capables de garder un secret...

ROBERT, interrompant.

C'est bien gentil à vous, mais la voici!... Je vais au-devant...

LE DUC, l'arrête d'un geste impérieux.

Fais-moi le plaisir d'aller avec ta mère dans la salle de billard... Vous attendrez que j'appelle... Comme chef de la famille, je veux être le premier à recevoir mademoiselle Vatin... Elle ne sait pas encore qu'elle vient pour être ta femme. Tu le lui annoncerais comme une joie... Je parlerai autrement... Elle ne fait pas chez nous une entrée glorieuse... Je crains qu'elle ne se rende pas assez compte de ce qu'elle devra au nom si facilement conquis... Laissez-moi, sur le seuil de cette maison, lui expliquer à quoi elle s'engage... Ensuite, Robert, elle sera toute à toi!... Allez...

Robert et sa mère sortent. Le duc va jeter un coup d'œil à la fenêtre, puis revient au devant d'Hélène.

## SCÈNE IV

## LE DUC, HÉLÈNE.

Hélène, en costume de voyage des plus simples... Très jolie, avec l'air triste et timide. En apercevant le duc, elle est sur le point de défaillir, et, tremblante d'émotion, elle s'appuie contre la porte. Un silence. Le duc l'examine...

LE DUC, sèchement.

Approchez! (Elle s'avance plus morte que vive.) Eh bien oui, c'est moi! Cela vous étonne, hein? La nourrice de votre enfant vous a prévenue que je partais en voyage. Elle était de bonne foi. Je le lui avais dit... Il fallait bien vous encourager à venir... Aussi est-ce la duchesse qui vous a écrit que Robert allait mal et que sa mère vous autorisait à le voir... De son père, pas un mot... Robert aussi voulait vous écrire. Je l'en ai empêché. C'est à moi qu'il appartient de vous annoncer la grande chose... Voyons, remettez-vous... Je vous vois trembler... Est-ce que je me fâche?... Vous ne savez pas de quoi il s'agit...

HÉLÈNE, la voix blanche, les mains jointes.

Grâce!... J'ai eu la faiblesse de me donner à vous presque à mon arrivée ici. J'avais vingt-deux ans, je ne connaissais rien de la vie... M. Robert faisait alors son voyage en Palestine... A son retour, je me suis mise à l'aimer... Il s'en est aperçu... (Elle se cache la figure.) Ne me regardez pas avec mépris!... Je l'aime autant qu'on peut aimer. C'est la seule force qu'il y ait en moi... Je n'ai pas eu celle de rompre avec vous... Pendant deux ans, j'ai mené une existence abominable... Pas un jour, je ne vous ai vu sans avoir l'in-

tention d'en finir... mais avec vous on n'ose pas... De lâchetés en lâchetés, j'ai attendu... Ensuite est venu l'enfant... Je dépendais de vous... Une fois partie, loin de vos fureurs, j'ai montré un peu plus de volonté en refusant de loger quelquefois chez le garde... C'était un pas de fait...

LE DUC, brutalement.

Qu'est-ce que vous me chantez là?... Il n'y a jamais rien eu entre la maîtresse de Robert et le père de Robert... Guérissez-vous de cette vision... Robert est fou de vous. Épousez-le!

HÉLÈNE, atterrée.

L'épouser!... moi!...

LE DUC.

Il le faut... je veux un héritier de ma race, et je l'ai... Oui, m'importe comment, je l'ai... Laissons de côté la femme que vous êtes... Il y a la mère!... Vous aimez votre fils, n'est-ce pas?... Vous m'avez écrit une lettre pas mal touchante pendant que vous ressentiez les premières douleurs... C'était pour me recommander l'enfant si vous mouriez en couches... Oh, vous n'étiez pas exigeante... Un peu de pitié pour le mioche... Et voilà qu'on le prend, ce mioche, on en fait un duc... nom, fortune, il a tout!...

HÉLÈNE.

Mais il n'y a pas que mon fils!... Il y a Robert!... C'est votre enfant, Robert!... Vous l'aimez, n'est-ce pas?... Et vous songez à un mariage pareil!

LE DUC.

Robert est mon enfant... l'autre ne m'est-il rien?... La fatalité m'oblige à frapper un des miens... Entre l'un qui

est plein de sève et celui que nous pleurons déjà, comment hésiter? Et puis, faites attention, j'ai promis ce mariage à Robert... Allez donc refuser, maintenant! Il vous questionnera, vous pressera, et s'il entrevoit la vérité, hein, qu'en dites-vous?... Allons, pas tant d'histoires! Ce mariage pour vous, un nom à prendre, un titre à transmettre au fils de Robert. Ce fils est tout!... Pour l'avoir, je tuerais!... Donnez-nous-le, donnez-le de manière qu'on ne puisse jamais le reprendre! Donc, c'est conclu!... Ne répondez pas!... Vous ne pouvez pas répondre!... Devant Robert vous direz oui... D'ici là, un grand danger nous menace. Claire, je ne sais comment, a tout découvert. Elle est en pleine révolte. Si elle parle, adieu le mariage, la famille sombre! Robert, frappé au cœur, exige une explication et je... Ah! ma foi, que lui répondre?

HÉLÈNE.

Pourquoi suis-je venue!

LE DUC.

Claire ne sait pas encore qu'il y a un enfant. Elle est attachée au passé plus qu'aucun de nous. Peut-être partagera-t-elle la passion désespérée qui m'emporte. Je vais la trouver. Dans cinq minutes nous serons fixés.

Il sort par la porte du premier plan.

## SCÈNE V

HÉLÈNE, CLAIRE.

CLAIRE s'avance par la porte du fond à gauche et s'arrête  
assez loin d'Hélène.

Mon père me cherche, n'est-ce pas?... (Geste vague d'Hélène.)  
Mademoiselle, je réussis à vous trouver seule, nous n'avons  
que peu d'instant à causer, je vais droit au but... Ce ma-  
riage n'aura pas lieu...

HÉLÈNE.

Pour moi, je ne réclame rien... qu'on pense à Robert!

CLAIRE.

Est-ce que le sauver d'une abomination n'est pas penser  
à lui?... Je sais ce que vous êtes... Cet été, je me prome-  
nais un soir le long de l'étang... vous étiez dans la barque  
avec mon père, trop peu méfiante des bords... moi, debout  
dans la nuit, à trois pas de vous, j'avais la bouche ouverte  
pour demander une place, quand j'ai entendu des choses  
qui m'ont glacée... En une seconde, ma pureté d'âme a été  
détruite, détruites aussi ma plus grande affection et ma  
plus grande estime!... La vie, à ce hideux contact, m'est  
devenue lamentable... J'ai obtenu qu'on vous fit partir,  
mais vous n'avez pas emporté mon supplice... Et vous  
voilà revenue pour l'envenimer... N'y comptez pas!...  
Quand je devrais tout révéler à Robert!

HÉLÈNE.

Pour le tuer!

CLAIRE.

Il me remerciera de le délivrer quelques jours plus tôt  
d'un monde où Dieu permet de pareilles choses!

SCÈNE VI

LE DUC, CLAIRE, HÉLÈNE.

*D'un coup d'œil, le duc juge la situation. Il se place entre les deux femmes.*

LE DUC, sévèrement.

Claire, qui t'a priée de venir? Tu devais m'attendre chez  
toi.

CLAIRE.

J'ai changé d'avis... On n'apprécie pas du premier coup  
une action comme la vôtre... Même ayant réfléchi, je ne  
comprends qu'à demi... Décidément, je renonce à vous  
supplier : je menace.

LE DUC, avec violence.

Ah, tais-toi !...

CLAIRE.

Rien ne me fera taire, si ma conscience élève la voix !...

LE DUC, furieux.

Tais-toi !... Et ta conscience aussi !... Il y a des choses  
qu'une fille ne dit pas à son père... Si tu t'oubliais jusque-

là, tu finirais dans un couvent, tu serais jetée dans la rue, tu...

CLAIRE.

Je finirai dans un couvent, je mendierai de porte en porte, plutôt que de respirer une atmosphère de honte...

HÉLÈNE.

Monsieur le duc, je n'ai plus qu'à partir... J'accepte de ne pas voir Robert, j'accepte d'être chassée, j'accepte tout... Seulement, que mademoiselle épargne son frère, et vous aide à expliquer ma fuite.

LE DUC, radouci, après courte réflexion, à Hélène.

Permettez-moi de lui dire un mot en particulier... (Hélène s'incline. Il la conduit jusqu'à la porte du premier plan par où il la fait sortir, puis il revient.) Claire, je cède. Pour la première fois, l'un de vous met en question mon autorité... Tu as un moyen de me contraindre... Je ne discute pas... Sache seulement que mon cœur t'est fermé pour toujours!...

CLAIRE.

Je m'attends à être malheureuse... Ce sera courageusement...

LE DUC.

C'est ton affaire... Apprends au moins le coup que tu portes à Robert... Oui, à Robert et à nous tous!... C'est facile d'accuser son père en faisant étalage de ses dégoûts, quand on n'est qu'une pensionnaire ignorante!... Ta mère, parlant à une jeune fille, a eu scrupule de dévoiler la vérité entière... Moi, qui m'adresse à un justicier, au grand redresseur de nos torts, je n'ai rien à ménager. Robert a un fils de mademoiselle Vatrin.

CLAIRE, à elle-même.

Il a un fils!...

LE DUC.

Que nous prenons pour que la famille ne s'éteigne pas... Robert, si l'enfant mourait, renoncerait sur l'heure à la mère... Quant à moi, j'ouvre cette maison à une femme qui porte dans ses bras un présent sacré!... C'est à dessein que j'emploie ce mot « Sacré! » Que cela te rende un peu moins sûr de ton jugement. Tu as reproché à Robert d'être égoïste en face de la mort, en même temps tu m'accusais de le sacrifier à je ne sais quelles monstruosité... Rien de cela n'est vrai!... Robert est sacrifié, oui, mais je le suis aussi, sans avoir le droit même de le penser... Donc, sacrifiés lui et moi, mais, grâce au Ciel! pas l'un à l'autre... à un idéal dont tu n'as pas plus envie que nous de faire bon marché.

CLAIRE.

Un fils!... Pauvre Robert! Il avait des larmes plein les yeux en disant que des cris d'enfant rendraient ce grand château moins triste... Et moi qui l'écoutais toute bouleversée, comment ai-je eu la force de prendre une figure méchante et de répondre durement?... C'est qu'il m'a dérouter en parlant d'instinct... Cela signifiait amour paternel : j'ai cru qu'il s'agissait d'un sentiment tout autre... Pourtant je n'aurais pas dû m'y tromper!... Je n'avais qu'à me souvenir... Parfois le soir, là, au coin du feu, pendant que le vent hurle derrière cette porte, et que les loups hurlent derrière cette fenêtre, au milieu de ce concert d'une indicible mélancolie, tout à coup des voix claires gazouillent autour de moi et je me réveille berçant contre ma poitrine un bout de fantôme joufflu... C'est le même instinct qui

passé... Il passe... oui, pour moi... mais pour Robert, il reste!... Ah, j'en suis comme folle!... L'enfant existe!... il est peut-être tout près!... Papa, vous me regardez!... Déjà dans la maison, n'est-ce pas ?

LE DUC.

Presque... Il est chez Nicolas... Va le voir... je n'ai pas résisté!...

CLAIRE.

Et moi, si je résiste?... (Lentement.) Alors, ce n'est plus une douce petite vision que je dissipe : je meurtris une créature vivante, un bébé que je pourrais vraiment serrer dans mes bras, et que Robert, avec une sécurité navrante, adore comme la chair de sa chair!... Si vous l'entendiez!... Il décrète que son fils aura toutes les perfections, parce qu'une naissance distinguée entraîne forcément une supériorité morale... Le malheureux!... Il oublie la mère!... Non, il n'oublie pas, puisqu'il ne sait pas!... La mère!... Jolie hérédité que son alliance nous réserve!...

LE DUC.

Je ne connais rien à toutes ces rengaines!... La plupart de nos grands-parents ont été hommes d'État ou généraux célèbres... J'aurais voulu, comme eux, ramasser de la gloire... Ma vie s'est passée à ronger mon frein dans l'inertie!... J'ai tâché de m'abrutir avec les chevaux, les chiens, la chasse... Il n'y a encore que la campagne pour endormir un orgueil qui souffre!... Pendant la guerre, je n'étais plus un jeune homme, il ne tenait qu'à moi de rester au coin du feu. Eh bien, je suis parti, simple soldat, à la recherche d'une belle mort ou d'une action d'éclat. On m'a vu revenir malade et vaincu, n'ayant rien ajouté au nom qu'on m'a légué... Mais au moins, sacredieu! ne le laissons pas périr!... C'est encore travailler pour la gloire, que de maintenir celle qui nous

est transmise, jusqu'à ce qu'un Chantemelle plus intelligent ou plus heureux, fasse jaillir de nouvelles sources!... Tu ne sens pas cela, toi, le besoin de se survivre, de laisser une trace à travers le monde, longtemps après soi!...

CLAIRE, hors d'elle-même.

Ah! papa, c'est toute mon âme!...

LE DUC.

Non, tu ne le sens pas!... sans cela tu aurais pitié de ma détresse!... Robert et moi n'attendons plus de longs jours!... Tu ne nous ôterais pas les visions lointaines!...

CLAIRE.

Indifférente, moi!... Ah, Seigneur!... Moi qui n'existe pas, qui n'existerai jamais en tant que femme, parce que vos angoisses d'hommes me rongent... (Baisant la volx.) Mais puisque vous réclamez ma pitié, ne me refusez pas la vôtre. En me prenant pour... complice, vous me mettez dans une situation qui dépasse mes forces... Je demande grâce!...

LE DUC.

De quoi, complice?... Tu n'as qu'à garder le silence?...

CLAIRE.

Et vous pensez que ce n'est pas une résolution terrible!... Ce mariage, qu'un mot de moi peut rompre, s'il se fait, je l'aurai voulu!

LE DUC.

S'il ne se fait pas, tu seras le bourreau de ta race!

CLAIRE.

Eh, c'est bien ce qui me torture!... Peser une formidable responsabilité avec mon ignorance de jeune fille!... Quels malheurs vont s'abattre sur nous, jusqu'où s'étendra ma faute, si je ne prévins pas Robert?... Son enfant, c'est notre gloire, nos ambitions, notre éternité, tout enfin!... Faut-il oublier la mère?... Oh! cette femme!... Vous ne soupçonnez pas dans quelle horreur de vous tous et de moi-même j'ai vécu à cause d'elle!... Si elle revient, je perdrai à jamais toute paix intérieure!... Pourtant, je consens à être misérable, à succomber sous le poids d'infamies qui ne sont pas les miennes, si le sacrifice doit être pour moi seule... Mais qui me l'assure?... Hélas! je suis une pensionnaire... qui voudrait être morte pour n'avoir pas de résolution à prendre!

LE DUC, avec solennité.

Claire, je jure que tu peux consentir... Obéis au chef de la famille... T'aurais-je élevée dans le culte de nos grands souvenirs, pour te conseiller une action indigne d'eux?... C'est en leur nom que je te supplie!... Sur mon honneur, sur celui de mon fils qui va mourir, je promets que ce mariage sauvera le nom, sans rien ajouter aux anciennes misères.

CLAIRE.

Je vous crois.

LE DUC.

Merci, ma fille!

CLAIRE, allant à la porte derrière laquelle Hélène s'est retirée.

Hélène, venez!... (Hélène entre.) J'accepte une grande responsabilité, je n'abandonnerai pas celle que je laisse devenir la femme de Robert... Il ne dépend pas de moi d'être une

amie dans le sens affectueux du mot, mais je vous promets d'être une sœur dévoué... Dans vos chagrins, ayez recours à moi... C'est offert loyalement, Hélène!

LE DUC.

Allons trouver Robert...

Il s'efface pour laisser passer Hélène et Claire. Claire cède le pas à Hélène, qui sort la première, tremblante sous les regards de Claire et du duc. Le rideau ne doit tomber que lorsque la scène est vide, toutes portes fermées.

---

## ACTE TROISIÈME

---

Villa aux environs de Nice. En pleine campagne. Grand hall avec mobilier élégant et un peu banal des villes d'eaux. Portes à droite et à gauche. Tout le fond de l'appartement est occupé par un immense vitrage qui laisse voir la mer sous un ciel étincelant. Vers la gauche on distingue un groupe de récifs autour desquels blanchit le flot.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

ROBERT, HÉLÈNE.

Robert est seul, étendu sur un canapé, les jambes recouvertes d'un plaid et semble dormir. Hélène entre, ferme la porte avec précaution et s'avance sur la pointe du pied. Robert ouvre les yeux et lui parle sans tourner la tête.

ROBERT.

C'est vous, Hélène ?

HÉLÈNE, penchée sur lui, l'embrasse sur le front.

Oui, avez-vous un peu dormi ?

ROBERT, toujours étendu.

Pas moyen !... je m'agite, je pense tout le temps. Cette crise d'hier... Si ma mère n'était pas entrée, par hasard, au

moment où je perdais connaissance, je mourais... (Portant sa main à ses lèvres.) Toujours ce goût de sang dans la bouche !.. L'hémorragie est là, prête à m'étouffer... Dites donc, le Midi qui devait me guérir!... Hein, ce fameux Midi !

HÉLÈNE.

Quinze jours à peine que nous y sommes !... Cela tiendrait du miracle si...

ROBERT, l'interrompant.

Pauvre chérie, notre mariage... le premier mois ne s'achèvera pas ! (Long silence, il tient pressée sur ses lèvres la main d'Hélène.) Pourquoi ne m'a-t-on pas amené Henri ce matin ? Où est-il ?

HÉLÈNE.

Devant la maison, sur le sable. (Faisant un mouvement vers le vitrage.) Faut-il crier qu'on l'apporte ?

ROBERT.

Plus tard. J'ai tant de recommandations à vous faire!... Mes parents sont vieux : bientôt il n'aura plus que vous, et vous-même auriez tant besoin d'appui... (Se reprenant avec angoisse.) et d'amour!... Je ne peux pas, non, je ne peux pas me faire à l'idée que votre bonheur ne dépend plus de moi !

HÉLÈNE, gravement.

Si, Robert, il est entre vos mains.

ROBERT.

Que voulez-vous dire ?

HÉLÈNE.

Écoutez, je n'en aurais jamais parlé la première... Plutôt rester misérable jusqu'à mon dernier jour. Mais puisque

cela vient de vous... Je vous en supplie, Robert, arrangez les choses pour que si j'avais l'affreux malheur de vous perdre, je puisse me retirer avec le petit Henri là où il me plairait d'aller. Que j'aie un chez moi indépendant.

ROBERT, se levant.

· Quitter la famille !... Je m'effrayais de votre abandon, et vous voulez être plus seule encore !...

HÉLÈNE.

Vous parti, croyez-vous que je ne resterais pas dans le plus horrible abandon, parmi ces gens qui me font peur... oui, peur ! Le duc surtout !... Et moi qui ose à peine élever la voix devant lui, je serais à sa merci !... Venez à mon secours. On me méprise trop ici.

ROBERT.

Je n'ai jamais entendu un mot dont ma femme pût rougir... Je ne l'aurais toléré de personne.

HÉLÈNE.

Ce mot n'a jamais été dit. Forcés de me traiter en égale, ils le font, et le font bien. Ils sont polis avec héroïsme. Si polis qu'à la moindre attention je rougis de honte.

ROBERT.

Vous ne parlez pas de Claire ?... Claire si bonne pour vous ?

HÉLÈNE, ironique.

Bonne pour moi, Claire ?

ROBERT.

Vous en doutez ? Pourtant sans elle, peut-être notre mariage n'aurait-il jamais eu lieu. Maman, avec une mauvaise

foi qui est bien loin de son caractère, soulevait toutes les difficultés imaginables. Claire est allée lui jurer Dieu sait quoi, et tout obstacle a disparu. Après la cérémonie, rappelez-vous comment elle a trouvé moyen, et avec quelle divine gaucherie, d'avouer qu'elle connaissait l'existence de l'enfant et qu'il ne fallait pas l'éloigner par respect pour elle. Qui donc a décidé mon père à nous précéder en éclaircur sur cette côte? Qui l'accompagnait? Qui a découvert ce coin ignoré où nous pouvons, sans jeter le ridicule sur notre union, goûter la paix de ces quelques jours avec notre fils entre nous?... C'est-à-dire que dans ces dernières semaines, je ne vois rien d'un peu doux que nous ne devions à Claire!...

## HÉLÈNE.

Croyez-vous donc que sa bonté s'adresse à moi? Elle a surmonté son aversion pour avoir l'enfant, tout de suite, parce que l'enfant, c'est l'avenir du nom, et qu'elle est folle de cela.

## ROBERT.

Belle folie, en tout cas!... Tant pis pour ceux qu'elle fait sourire!... L'honneur de l'humanité réside dans un petit nombre d'abnégations, creuses quand on les pèse, sublimes quand on les sent.

## HÉLÈNE, avec dignité.

C'est entendu, je ne les sens pas!... Je n'ai ni vos délicatesses ni vos fiertés. (S'animant.) Faut-il, en effet, que je ne les aie guère, pour m'entendre dire du matin au soir que je suis une créature inférieure, et rester!... Ah! si je n'étais pas une pauvre sottie qui supporte tout parce qu'elle aime!

## ROBERT, consterné.

Hélène!... Mais a-t-on idée! Trouver dans mes paroles

une allusion blessante! Tenez, voilà qui prouve combien souvent vous devez prêter à mes parents des doudains qu'ils n'ont pas!

HÉLÈNE, ironique.

Vous trouvez!

ROBERT.

Certainement. Pourquoi, élevés autrement que vous, n'aurions-nous pas, Claire et moi, un idéal différent du vôtre? En quoi cela vous rabaisse-t-il? Chacun lève les yeux sur une étoile, le ciel en a pour tous. Ayez donc un peu d'indulgence pour l'illusion qui mène ma vie. C'est vrai, je suis fier de mon titre : on dit que la richesse est du travail accumulé, je tiens ma noblesse pour de l'honneur accumulé. Hélène, délivrez-moi du chagrin de penser que cette noblesse vous est odieuse, votre premier devoir étant d'élever notre enfant à la respecter.

HÉLÈNE.

Mon ami, je ferai mon devoir vis-à-vis de l'enfant, pourvu qu'il reste mon enfant, et non celui d'un clan tyrannique et jaloux. Aussi, prenez ma prière au sérieux! Est-ce que j'aurais la force de parler du temps où vous ne serez plus, si je ne me voyais pas au seuil d'un enfer! Sauvez-moi!.... Faites qu'on ne m'entraîne pas dans ce pays de loups, dans ce triste Chantemelle peuplé de visages durs comme ceux des vieilles armures. Je vous ai chéri, parce que seul là-bas vous aviez le cœur un peu fait comme mon pauvre cœur aimant et faible... ce cœur qu'ils briseront.

ROBERT.

Mais pourquoi vouloir, dès maintenant, opposer mon autorité à la leur, puisque, légalement, ils ne pourront pas vous retenir de force?

HÉLÈNE.

Avec mon caractère indécis, que je retourne à Chantemelle, ce sera pour n'en plus sortir!... Si je veux bouger, ils m'opposeront votre volonté, toute la famille criera au parjure, et je me ferai toute petite, bien humble et bien soumise... Ah! délivrez-moi de cette terreur!

ROBERT.

Je me reproche déjà trop l'existence de garde-malade que vous menez, pour qu'au moins, après moi, je ne garantis pas votre liberté! Je ferai un testament où sera marquée ma volonté formelle que vous viviez indépendante, et je parlerai à Claire.

HÉLÈNE, vivement.

Oh! pourquoi lui parler?... Elle ne sera pas de votre avis, et cela vous agitera... Ce que vous promettez d'écrire suffira.

ROBERT.

Claire n'est pas habituée à ce que j'agisse en me cachant d'elle, et je ne prendrai pas la décision si grave de vous séparer des miens sans lui avoir exposé mes raisons. Soyez sans inquiétude, elle aura beau me contredire, je serai ferme. Vous avez ma parole.

## SCÈNE II

ROBERT, HÉLÈNE, CLAIRE.

Claire arrive du dehors en toilette de promenade, carton sous le bras.

CLAIRE, ôtant ses gants, son chapeau.

Le soleil est aveuglant. J'étais allée devant le poste des douaniers pour dessiner le récif qu'on voit là-bas, mais il n'y a pas moyen, c'est un éblouissement.

HÉLÈNE.

Que trouvez-vous de si curieux à ce récif? A ma connaissance, vous en avez déjà trois vues dans votre album.

CLAIRE.

Il m'intéresse avec son aiguille de pierre qu'on croit voir chanceler sous le choc des vagues, comme un pêcheur debout dans l'eau.

ROBERT.

Plutôt comme un berger gardant ses blancs moutons... Voyez, le troupeau gambade.

CLAIRE, souriant.

Troupeau!... Que ce mot m'aurait semblé vulgaire là-bas, pendant que je dessinais... Je me figurais des choses... Ce flot bouillonnant, même par les plus beaux jours, on dirait que des créatures le soulèvent, des créatures qui luttent pour monter au soleil, des Sirènes peut-être, qui regrettent le

temps où elles prenaient leurs ébats sur cette plage. Car, n'en doutez pas, autour de mon rocher, elles ont mené leur existence cruelle et délicateuse.

ROBERT, riant.

Délicieuse!... Est-ce pour avoir croqué de solides marins et de tendres petits mousses?

CLAIRE.

J'en ai peur!... Elles étaient pourtant moins voraces qu'on ne dit... Une fois, par exemple, un guerrier allant à la conquête d'une Toison d'or quelconque, s'est laissé prendre à leurs chants... Les croyez-vous capables d'en avoir soupé?... Pas du tout!... Elles ont comblé le hardi soldat de prévenances et l'ont porté jusqu'à l'île où son trésor l'attendait. Une autre fois, parmi des naufragés, se trouvait un vieillard parti pour annoncer aux peuplades féroces le Dieu crucifié. Sous la dent des déesses cannibales il s'est mis à confesser sa foi, et c'était si beau, ce sermon de martyr, dominant les voix irrésistibles mêlées au fracas de la tempête, que les dineuses en perdirent l'appétit. Un cortège de torses blancs et de queues vertes a triomphalement escorté le missionnaire jusqu'à la rive dont il allait chasser l'idole, puis, idoles elles-mêmes, les Sirènes ont plongé dans l'abîme et n'ont pas reparu.

ROBERT.

Que d'imagination!... C'est du Champagne qui mousse autour de ton écueil... Positivement, la mer te monte à la tête.

CLAIRE.

Moque-toi, je te conseille! Si la mer me donne des visions romanesques, les bois ne t'exaltent pas moins. Lors-

qu'après une absence tu revenais à Chantemelle, ta première action était de courir à la forêt, tout saul, vêtu comme un voleur, et le soir il fallait t'entendre raconter ce que tu avais vu sous tes chères futaies.

ROBERT.

Oui, les grands bois de Chantemelle! Y ai-je rôdé dans ma vie! Je n'étais jamais plus heureux que là... Oh! cela ne m'empêche pas d'aimer aussi la mer. Les forêts et la mer m'ont toujours attiré d'une étrange façon... J'ai été passionné pour la chasse, et ce n'était pas uniquement la rage de tuer des animaux : non, il y avait autre chose, l'épaisseur du fourré, un sentiment d'inconnu... J'écoutais avec délices les coups de vent arriver dans la futaie, s'annoncer au loin par un bruit de flots, s'approcher, grandir lentement, mystérieusement, et tout à coup la crinière des bouleaux et la toison des hêtres s'agitaient sur ma tête : j'étais dans le tourbillon! Et puis les sangliers qui accourent en brisant les perches, en pliant le taillis... On espère une apparition faunesque. Et quand le sanglier saute dans l'éclaircie, noir, hérissé, la queue en vrille, on n'est presque pas déçu... et le trot léger des loups sur les feuilles mortes... leur tête fausse et oreillard qui s'encadre dans les ronces, regarde, s'évanouit, sans qu'on puisse dire par où... Et la silhouette falote des renards sur la neige!... Je m'exalte en pensant à tout cela!

HÉLÈNE, saisie à l'écart et cherchant à ramener l'attention sur elle.

Décidément oui, vous préférez les forêts à la mer.

ROBERT.

J'aime les deux, mais pas avec le même cœur. En moi, l'aristocrate adore ces futaies aussi anciennes que nous, dont les rameaux protègent tout un peuple d'arbustes. Ne

sommes-nous pas frères des chênes et des hêtres géants? Impossible de me promener parmi eux sans partager leur arrogance: Je plane sur les basses tiges, je prends pour moi toute la lumière, et sème dédaigneusement des faines et des glands pour les affamés de la lande. Ici, devant la mer, un autre homme s'éveille. Des vagues, toujours pareilles, viennent en troupeaux s'ébattre sur la plage, toutes également parées d'un rayon de soleil, toutes également petites par le calme, toutes également hautes par la tempête. Je me dis alors qu'il y a là une image de l'humanité très différente de celle que donnent les bois. L'uniformité de ces flots qui portent indistinctement le fardeau des navires, et parmi lesquels les mouettes n'ont pas de choix à faire pour se poser, tout cela trouble un peu mes instincts forestiers. Je me demande si les hommes ne pourraient pas cheminer parallèlement comme les vagues qui, sans se heurter, courent toutes ensemble jusqu'à la grève. Mais aussitôt, il me vient une crainte: je doute que l'humanité, si l'on en réalise le nivellement parfait, continue à monter vers ses mystérieuses destinées comme la légion des vagues qui se soulève en bloc sous l'attraction d'en haut. Mes préférences hésitent au souvenir des arbres monstrueux qui sont des merveilles à condition d'étouffer ce qui grandit aux environs; et il faut me plaindre, écartelé que je suis entre le forestier et le marin, l'homme des futaies et l'homme des vagues.

CLAIRE.

O Robert, que voilà bien le frère et la sœur! Depuis leur naissance ensevelis dans un vieux château, consumés du désespoir de ne rien être, ils supplient la forêt, le vent, le nuage, de leur chanter la vie. Moi qui ai peu lu et entends dire sans cesse que tout est mal à notre époque, c'est la vie du passé que les choses me peignent. Toi, tu les interrogas sur l'avenir...: Lequel a raison?

ROBERT. tout le temps tourné vers Claire.

Moi ! bien que parler d'avenir et mourir demain, cela s'accorde mal. Mais j'ai un fils, et sur le point de revivre en lui, je cherche avec angoisse quelle destinée l'attend. Pauvre petit, peut-être lui ai-je fait un triste cadeau en l'accueillant parmi nous. Aura-t-il seulement ce qui m'a manqué : un coin pour respirer à l'aise ? Non, pas même à Chantemelle, je n'ai jamais eu cela ! Je vous aime tous beaucoup, et fatalement nos conversations dégénèrent en disputes. (Souriant.) Pour vous tenir tête je deviens socialiste contre papa, esprit fort contre maman, républicain contre toi, et cela finit par un concert de malédictions. A Paris, lorsque j'y suis allé compléter mes études, je n'étais pas mieux à ma place. La plupart de mes camarades pensaient à l'opposé de vous. Moi, votre contradicteur, j'aurais dû m'entendre avec eux. Eh bien non !... Avec eux je devenais plus autoritaire que papa, plus religieux que maman, plus royaliste que toi. La vérité, c'est qu'il y a des déclassés d'en haut comme il y a des déclassés d'en bas. Je suis un déclassé !... Mon siècle me prend par le cerveau, le passé garde mon cœur !... En quelque endroit que j'aille, c'est l'exil pour une moitié de moi-même. Il faut sauver mon fils de ce supplice !...

CLAIRE.

Ah certes !... Il n'en sera pas réduit comme toi, pauvre Robert, à n'oser être soi qu'au milieu de ses livres, de peur que les vivants ne voient en lui un renégat. Qu'il marche avec son siècle, je surmonterai mes dégoûts jusqu'à être moderne pour ne pas le quitter. Mais tu permets, n'est-ce pas, que je préserve dans mon âme l'orgueil de son nom ? Je lui expliquerai tes idées sur la noblesse qui restera pour le pays une pépinière de généreux cœurs.

ROBERT.

Dans ma joie d'être père j'en ai eu l'espoir et je t'ai conquise à mon illusion... Depuis quelques jours, je retombe dans la triste réalité. Peut-être est-ce la maladie qui trouble ma vue et me montre notre milieu prêt à rendre l'âme, tandis que seul je me meurs? N'importe! je suis presque heureux d'échapper au devoir d'imposer à mon fils la contradiction où je me débats : l'attachement au passé qui tue notre avenir. Ah! que j'aimerais bien mieux vous le confier, à vous qui êtes des rustiques, droits, sains et hauts comme les hêtres à l'écorce claire. Mon fils n'aura qu'à regarder autour de lui pour prendre des leçons d'honneur. Papa est la loyauté même et toi, j'en suis sûr, pour sauver ta vie, tu ne mentirais pas!

CLAIRE, troublée.

Enfin, sois tranquille; j'élèverai ton fils dans une atmosphère si haute qu'aucun sentiment bas ne l'atteindra jamais.

HÉLÈNE vient à Robert, le prend à part, et lui dit :

Ah! c'est trop-fort! Confier mon enfant à une autre, devant moi, et après vos promesses... Merci! on peut compter sur vous!

ROBERT, bas.

Je suis désolé! Pardon, Hélène! Plus que jamais vous avez ma parole!

HÉLÈNE, haussant les épaules, allant au vitrage.

Tenez, je l'entends qui pleure. (Regardant au dehors.) Ah! cette nourrice!... Allez, ruminez de grandes choses, c'est tout de même sa maman qui le consolera.

Elle décroche un chapeau de jardin et sort

## SCÈNE III

ROBERT, CLAIRE.

ROBERT, revenant à Claire.

Claire, que je te gronde ! Tu parles du petit Henri comme s'il n'avait pas de mère, et sa mère t'entend !

CLAIRE, souriant.

Robert, que je te gronde ! Tu exprimes tes volontés au sujet de ton fils, toujours tourné vers moi, et sa mère te voit.

ROBERT.

Si je l'ai fait, c'est sans intention. Je m'adressais également à vous deux. On est vraiment peu charitable envers Hélène. Aussi, qu'arrive-t-il ? Hélène déclare qu'après moi, il lui est impossible de continuer l'existence en commun. Elle entend s'établir dans un endroit où elle ne soit pas exposée à être humiliée plus tard en présence de son fils.

CLAIRE, bouleversée.

Elle emmènerait l'enfant?... Elle a déclaré cela ? Qu'as-tu répondu ?

ROBERT.

A regret, je lui donne raison. Dans mon testament, j'approuverai son désir d'être indépendante.

CLAIRE, *affolée.*

Robert, ne fais pas cela!

ROBERT.

J'ai promis.

CLAIRE.

Ne fais pas cela!

ROBERT.

Claire, je ne suis pas moins navré que toi d'enlever l'enfant au vieux nid. Il y a là des souvenirs sacrés parmi lesquels j'aurais voulu le voir grandir. Mais à l'âge d'Hélène, on ne peut pas exiger qu'elle s'ensevelisse pour toute sa vie. Du moment qu'elle souffre parmi vous, et le dit, je dois la laisser libre. Libre, d'ailleurs, ne le sera-t-elle pas? Je lui recommanderais de rester à Chantemelle, qui l'obligerait à obéir? Dans un an, excédée de rancune et d'ennui, elle paraitrait brouillée avec vous tous, tandis qu'il ne tient qu'à vous de la retenir à force d'affection.

CLAIRE.

A tout prix, laissez-nous l'enfant... Écoute, il n'y a rien de plus grave au monde!

ROBERT.

Vous laisser l'enfant!... le voudrais-je, il n'y a pas moyen... et je ne le veux pas. L'enfant est à sa mère, et si Hélène consentait à l'abandonner, moi, tout le premier, je... Allons donc!

CLAIRE.

Un duc de Chantemelle élevé par Hélène Vatrín, pensant comme elle!... indifférent à nos enthousiasmes, à notre foi!

Et tu acceptes cela !... Dire qu'une créature comme Hélène t'a mis sous le joug !... Ah ! maintenant, je comprends pourquoi, dans l'uniformité des vagues, tu distingues si bien l'image d'une société nouvelle ! Ses idées de fille du peuple t'envahissent ! En les adoptant, tu les imprègnes de la noblesse de ton cœur, tu les rends séduisantes, mais tu subis la contagion. Robert, rentre en toi-même. Avant ton mariage, tu m'as juré que si Hélène ne t'apportait pas un fils, tu ne l'épouserai pas. C'est ce fils aujourd'hui que tu lui sacrifies.

ROBERT.

Admettons, je le sacrifie. Tu ne réfléchis pas à une chose : nos parents vieillissent : fatalement, Hélène restera seule gardienne de son fils. Tôt ou tard, le sacrifice est là.

CLAIRE.

Mais moi, je suis jeune, et plus forte qu'Hélène !... Réclame toute ma vie, Robert, je l'offre à ton enfant.

ROBERT, luttant pour surmonter son émotion.

C'est impossible !

CLAIRE.

Tu le dis, et lorsque tout à l'heure tu exposais comment le futur duc doit être élevé, pourquoi t'adresser à moi seule, sinon parce que moi seule comprenais ?

ROBERT.

Veux-tu, laissons cela ?

CLAIRE.

Alors, dans ton estime, Hélène est mon égale ?

ROBERT.

Claire, que tu aies des préventions contre Hélène, cela s'explique : tu as le droit d'être sévère du haut de ton passé sans tache. Il faut pourtant t'habituer à juger les choses autrement qu'en petite fille bien élevée. La femme peut avoir une heure de faiblesse et rester très digne de respect. C'est le cas d'Hélène.

CLAIRE.

Ne lui laisse pas ton fils !

ROBERT.

Répète-le jusqu'à demain, et après ?

CLAIRE.

Souviens-toi, Robert, souviens-toi !... Mademoiselle Vatin chassée de Chantemelle pour sa mauvaise tenue...

ROBERT,

Elle m'aimait !

CLAIRE, dans un cri de détresse.

...Pour sa mauvaise tenue avec tout le monde !...

## SCÈNE IV

ROBERT, CLAIRE, LE DUC.

LE DUC, sortant d'une chambre voisine.

Claire, es-tu folle ? Vous criez !... On entend du fumoir !... Tu sais pourtant ce qu'ont dit les médecins... Tu le sais aussi, Robert ?

CLAIRE.

Il y a un danger plus grand que de jeter Robert dans une nouvelle crise. Papa, j'ai voulu avec vous le mariage de mon frère... Vous savez comment j'ai été conquise à vos projets... ce que j'ai foulé aux pieds... ce qu'il m'en a coûté... mes larmes, ma conscience à jamais troublée... Mais il s'agissait de la famille... On lui apportait un jeune espoir, ce petit Henri en qui nous vivons tous... Eh bien, la famille est volée, et nous n'avons plus qu'à contempler notre œuvre avec d'affreux regrets. Comment n'avons-nous pas pensé à une chose bien simple : c'est qu'Henri, avant de nous appartenir, appartenait à sa mère?... Et alors — cela c'est le dernier coup — Robert, dans son testament, encourage sa femme à se séparer de nous et à emmener l'enfant.

LE DUC, à Robert.

C'est vrai ?

ROBERT.

Oui.

LE DUC.

Ne fais pas cela !

ROBERT.

J'en ai le droit.

LE DUC.

Soit !... Ne fais pas cela.

ROBERT.

Donnez une raison.

LE DUC.

Mille, si tu veux.

CLAIRE, au duc.

Je les ai données... celles qu'on peut donner !

LE DUC.

Il y en a d'autres, entends-tu ? L'origine d'Hélène, on ne songe pas à la lui reprocher... Mais à notre époque il y a encore des choses qui font se dresser les cheveux sur la tête... Quand nous porterions le nom le plus obscur, je te dirais : sauve notre honneur ; ne le confie pas à cette femme !

ROBERT.

Je vous défends d'insulter Hélène !

LE DUC, se redressant de toute sa hauteur.

Tu défends !

ROBERT, avec effort.

Je suis exténué, mais on ne me fera pas plier. Encore un mot injurieux pour elle et, à l'instant, je quitte la maison, je l'emmène.

LE DUC.

Elle est là, dans le jardin. Qu'elle monte, que devant moi elle parle de ses droits... qu'elle ose !... Ah ! qu'elle ose !...

CLAIRE.

Tu la verrais pas fière.

ROBERT.

Elle va monter, mais pour faire ses malles et me suivre.

LE DUC.

Je garderai l'enfant malgré toi, malgré sa mère.

ROBERT.

L'enfant est à moi !

LE DUC.

A nous !

ROBERT.

A moi.

LE DUC, d'une voix terrible.

A nous !

CLAIRE, avec effroi.

Papa ! Papa ! Écoutez-vous !

LE DUC, repoussant Claire.

Toi, va-t'en !... va-t'en !... c'est entre lui et moi !

CLAIRE.

Par pitié !...

LE DUC.

Va-t'en !...

Il prend Claire par les épaules, la pousse dehors. On la voit s'arrêter derrière la porte qui n'est pas fermée.

## SCÈNE V

ROBERT, LE DUC.

LE DUC bondit jusqu'à Robert dans un élan de passion terrible.

A nous ! J'ai eu la mère à Chantemellé avant toi ! J'ai commis le crime de te la faire épouser pour perpétuer le nom qui s'éteignait. Et je ne te laisserai pas nous arracher,

pour le confier à des mains indignes, l'enfant payé si cher ! Il appartient à la famille, je te défends d'y toucher ! Voilà qui est dit (Subitement calme et hautain.) Maintenant, si tu veux, que je meure, je suis prêt !

ROBERT regarde longuement et fixement le duc, ensuite il se dirige en chancelant vers la porte. Au moment de sortir, il rassemble ce qui lui reste de forces pour se redresser et dire :

Il faut qu'un de nous deux meure !

Il sort en chancelant, à la porte, on voit Claire qui attendait et le reçoit.

## SCÈNE VI

## LE DUC, HÉLÈNE.

LE DUC, allant à la fenêtre et appelant.

Hélène, venez!...

HÉLÈNE, du dehors.

Oh! pourquoi?... Il fait si bon dehors!

LE DUC, frappant du pied.

Venez!... (D'une voix tonnante.) On vous dit : venez!

Il revient au milieu de la pièce, et attend debout, les yeux fixés sur la porte. Hélène entre, et devant le regard terrible que lui jette le duc, elle reste saisie.

LE DUC, d'un ton bref.

Vous avez voulu nous voler l'enfant... Vous portez le plus beau nom de France, vous êtes riche et honorée, cela devait suffire. Vous avez voulu davantage : justice est faite. J'ai tout dit à Robert.

HÉLÈNE, dans un sanglot.

Mon Dieu!

LE DUC.

En parlant, j'ai tué quelqu'un : Robert ou moi, je ne sais... J'ai offert à Robert de mourir ; il a répondu qu'un de nous est de trop : c'est vrai ! Il réfléchit en ce moment au moyen d'en finir sans causer de scandale. Il trouvera : j'ai confiance !

## SCÈNE VII

LE DUC, HÉLÈNE, CLAIRE.

Claire entre. Le duc l'interroge du regard.

CLAIRE.

Pas un mot!... Rien!... Une immobilité de statue!... J'ai voulu parler, il m'a jeté un tel regard!... Je n'ai pas osé rester... il sait que je savais...

LE DUC.

Répète-le-lui, malheureuse, au lieu de te sauver ! Que tu sois ma complice, toi la pureté même, c'est l'honneur de mon crime ! Retourne le lui dire, qu'il n'en puisse pas douter.

## SCÈNE VIII

LE DUC, HÉLÈNE, CLAIRE, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE entre bouleversée.

Je ne sais pas ce qui arrive, Robert est tout changé!... Je l'ai trouvé effondré dans un fauteuil. A ma vue, il s'est levé.

et m'a déclaré net qu'il partait ce soir pour Chantemelle. Impossible de lui faire entendre raison, et pas un mot d'explication.

CLAIRE, allant au duc, le regard fixé sur lui.

Retourner là-bas, mais c'est la mort!... Hier encore, le régisseur écrivait qu'il y a vingt degrés au-dessous de zéro.

LA DUCHESSE.

Je le lui ai dit, il n'écoute même pas... J'ai offert d'aller chercher Hélène, il est resté le regard perdu... Et maintenant je me rappelle, au moment où j'ai prononcé le nom d'Hélène, il est devenu affreusement pâle!... Pourtant, on ne peut pas l'abandonner ainsi. Comment, Hélène, n'y êtes-vous pas déjà?

HÉLÈNE, avec effort.

Oh! non! Pas tout de suite, oh! non!

LA DUCHESSE.

Y a-t-il quelque chose entre Robert et vous?... Mais non, ce matin, je vous ai trouvés ici causant de très bonne amitié... Qu'est-ce qui vous retient?

Geste indéfini d'Hélène.

LE DUC.

Il vaut mieux qu'Hélène reste! Vous voyez bien, elle est nerveuse, ses genoux tremblent : une malade que vous envoyez secourir un malade...

LA DUCHESSE, au duc.

Alors, parlez à Robert, vous qui avez tant d'influence sur lui.

LE DUC, hésitant.

Il faut que j'y aille, moi, vous pensez?... (Jetant à Claire, un regard significatif.) Claire, c'est plutôt toi qui devrais lui parler.

LA DUCHESSE.

Pourquoi pas vous, Henri?... Vous voilà presque aussi troublé qu'Hélène... On dirait que vous avez tous peur... Toi aussi, Claire... tu changes de figure!

CLAIRE.

Mais cela n'a rien d'étonnant, maman! c'est le chagrin qu'il soit plus souffrant!

LA DUCHESSE.

Pourquoi regardes-tu ton père de cette façon-là?... Qu'avez-vous tous?... Vous savez une chose qui m'échappe... Il y a un secret, je veux le savoir... c'est mon droit!... Je ne peux pas être seule dans la maison à ignorer ce que tout le monde connaît... Hélène, je m'adresse à vous, parlez. (Hélène se cache la figure et sanglote, tandis que la duchesse l'examine en silence.) Hélène, une fois déjà, nous nous sommes trouvées ainsi, moi questionnant, et vous, comme en ce moment, la figure dans les mains... Ah vous aurez beau pleurer, aujourd'hui vous parlerez!...

LE DUC.

Laissez-la, je réponds pour elle!...

CLAIRE, affolée.

Je réponds pour tous!

LA DUCHESSE.

Toi, Claire!... L'été dernier, c'est toi qui me suppliais de la chasser de Chantemelle. Tu ne donnais pas de raisons, je n'en demandais pas. Nous restions l'une en face de l'autre, épouvantées. Tes yeux racontaient... cela, n'est-ce pas?... Cela, que Robert vient de découvrir... Ce qui leur ait baisser la tête, à elle! à lui!... Oh! c'est horrible!...

Mais non !... Il y a chez nous de telles infamies que l'horrible n'est plus rien !... Elle a épousé mon fils !... Et toi, Claire, tu savais !... Tu n'as rien dit, et tu savais !... je deviens folle !... Oui, oui, tu savais !...

CLAIRE.

Maman, depuis que je suis dans leur secret, je n'ai connu qu'un sacrifice perpétuel à quelque chose qui est au-dessus de nous tous...

LA DUCHESSE.

Rien n'est au-dessus de la foi jurée... Tu n'es pas une honnête femme si tu penses autrement.

CLAIRE.

Je n'ai vu que l'enfant !...

LA DUCHESSE.

L'enfant !... Vous dites ce mot avec une candeur !... Que le plus pauvre de nos paysans perde son fils, il pleure son fils. Robert meurt, vous pleurez un titre !... Et pas même !... Le titre est sauvé !... Il va revivre dans toute sa gloire, puisque vous mettez une couronne d'ignominies sans pareilles sur la tête d'un triste bâtard...

LE DUC.

N'insultez pas l'enfant... Robert ne le permettrait pas !...

LA DUCHESSE.

Robert ne le... (Elle fond en larmes.) Tué par vous et avec vous quand même !... Qu'il juge donc !... Vous n'avez plus à compter avec moi.....

## SCÈNE IX

LE DUC, LA DUCHESSE, CLAIRE, HÉLÈNE.

ROBERT.

Robert entre, il est d'une pâleur effrayante, peut à peine se soutenir, mais il montre beaucoup d'empire sur lui-même. Dès qu'il paraît, la duchesse se compose un visage assez calme. Claire se précipite au devant de lui et le soutient.

ROBERT.

Ne pensons plus à nous, sauvons le petit Henri. A lui seul; il est toute la famille! Qu'on se serre autour de lui!

LA DUCHESSE.

Ah oui, tout, pourvu que tu restes !

ROBERT.

Je ne renonce pas à partir ce soir pour les Ardennes... il y a des pressentiments qui ne trompent pas... j'ai celui que ma mort est très proche, et je veux qu'elle me trouve là-bas, au milieu des souvenirs, non pas seulement de ma jeunesse, mais d'un passé si ancien et si grand que j'aie l'impression d'exister depuis des siècles. Un voyage par le froid m'abrègera peut-être de quelques jours, mais j'aurai donné à tous, dans la mesure où cela m'est permis, un exemple de dévouement aux idées!

LE DUC.

Aux idées?

ROBERT

Aux vôtres, aux miennes, aux nôtres à tous, l'honneur du nom qui couvre tout. Enfin, c'est entendu, nous partons, Hélène

Claire et moi... Vous pourrez prolonger votre séjour ici, maman, avec mon père et le petit... Vous le ramènerez à Chantemelle, quand l'hiver y sera moins dur.

CLAIRE.

J'irai avec Robert. Je ne sais comment exprimer à quel point je l'admire. (A HÉLÈNE.) Venez, Hélène, nous avons des préparatifs de voyage à faire, et ceux de Robert... Venez...

Hélène la suit machinalement. Claire lui prend la main et l'entraîne.

LE DUC, sans s'approcher.

Robert, j'ai abdiqué ! Tu es chef de famille : commande, tous t'obéiront... Adieu !...

Il prend son chapeau, son paletot et sort du côté de la plage. La duchesse se précipite dans les bras de Robert avec un cri déchirant.

---

## ACTE QUATRIÈME

---

La grande salle du château de Chantemelle où se sont passés les deux premiers actes. — Il fait nuit. — La porte qui se trouve à l'angle du fond à gauche, est ouverte et transformée en chapelle ardente, fortement éclairée, où est exposé le corps de Robert.

La duchesse et Claire prient à genoux devant la chapelle. — Tout autour, se trouvent des paysans et des paysannes qui contemplent le corps et prient.

A gauche, au premier plan, est assis le duc, accoudé à une table, morne, la figure dans les mains. — Derrière lui, près de la porte principale, se tient un domestique en livrée, qui pendant toute la première partie de l'acte, dirige le va-et-vient des paysans, leur indique le corps de Robert, leur fait des recommandations. — Les paysans restent devant le mort, le temps de dire un *Pater* entre deux signes de croix et sortent. — Quelques-uns jettent de l'eau bénite sur le lit.

Au lever du rideau, pendant une minute, jeux de scène muets. — En traversant la pièce, les visiteurs s'inclinent profondément devant le duc, qui lève rarement les yeux sur eux.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

#### LE DUC, UN FERMIER.

En quittant la chapelle, un gros fermier en redingote des dimanches, s'approche et offre au duc ses compliments de condoléance.

#### LE FERMIER.

Monsieur le duc, quel malheur!... Un si beau jeune homme!... Et puis qui était si fort!... On le voyait galoper

tout l'hiver derrière ses chiens... Peut-être seulement qu'y s'y est trop fatigué... Ma femme me le disait encore ce matin, il n'avait peur de rien... Ainsi dimanche, tout malade qu'il était, nous l'avons vu à la grand'messe et ensuite il est resté dans le cimetière, sur les anciennes tombes de la famille, nu-tête, plus d'un grand quart d'heure... Ça avait-y du bon sens?... Il aurait voulu se faire périr exprès...

LE DUC.

C'est un très gros chagrin, mon cher Renaud... J'aurais dû partir le premier.

LE FERMIER.

Oh! monsieur le duc est encore solide!... M. Robert venait souvent à la ferme... Il aimait les bêtes et les gens... Plus tard, ça nous aurait fait un bien bon maître!

LE DUC.

On tâchera que son fils lui ressemble et soit attaché à nos amis de Chantemelle comme il l'était!...

*Il secoue la main du fermier qui s'éloigne.*

## SCÈNE II

### UN VOISIN DE CAMPAGNE, LE DUC.

*Après un va-et-vient de paysans et paysannes, entre un voisin de campagne venu à pied... Bonnet fourré et grosse canne, soulers de chasse et molletières. Veston et pantalons noirs. Le domestique lui montre le duc, il vient à lui.*

LE VOISIN.

Ah! cher ami!... (Poignée de main affectueuse.) C'est seulement à midi que j'ai appris la triste nouvelle... De bon matin, j'étais sorti pour tirer des oies sauvages... et en rentrant

pour déjeuner on m'a dit... Et vous n'avez pas pu arriver à temps?

LE DUC.

Il y a une heure que nous sommes ici.

LE VOISIN.

Et c'est hier, dans la soirée, que tout s'est terminé?

LE DUC.

Nous avons reçu la dépêche à quatre heures de l'après-midi.

LE VOISIN.

Au moment de monter en chemin de fer?

LE DUC.

Oui!...

LE VOISIN, se tournant vers la chapelle.

Il est là!... Pauvre Robert, allons le voir une dernière fois... Je voudrais ne pas déranger ces dames... Comment vont-elles?...

LE DUC.

Bien tristes... Bien fatiguées...

LE VOISIN.

Mademoiselle Claire était présente, n'est-ce pas?

LE DUC.

Oui... Elle a été admirable... Ma belle-fille aussi.

LE VOISIN.

Si je pu's vous être utile à quoi que ce soit...

Le duc secoue la tête d'un air découragé, on se serre la main et le voisin marche vers la chapelle, accompagné du duc. Celui-ci est arrêté en route par une religieuse qui vient d'entrer par la porte à gauche, au premier plan. C'est une religieuse garde-malade qui a aidé à soigner Robert pendant ses derniers jours.

## SCÈNE III

LE DUC, UNE RELIGIEUSE.

LA RELIGIEUSE.

Monsieur le duc, on m'annonce que le forgeron du village attend pour souder le cercueil.

LE DUC.

A peine si nous sommes ici depuis une heure!... La duchesse voudrait garder encore un peu son fils... Est-ce qu'il faut déjà?...

LA RELIGIEUSE.

Mon Dieu oui !

LE DUC.

Tâchez que les étrangers s'éloignent. Qu'au moins il n'y ait pas de témoins pendant que sa mère lui dira un dernier adieu. Et puis on vous fera venir avec les ouvriers.

*Le duc retourne s'asseoir à sa place primitive devant la table. La religieuse prévient le domestique de ne plus laisser entrer personne, et va chuchoter à l'oreille de Claire, pendant que le domestique renvoie les paysans qui sortent en silence ainsi que le voisin. La religieuse part la dernière. La duchesse reste aux pieds du mort, insensible à ce qui arrive. Claire vient s'entretenir à mi-voix avec le duc.*

## SCÈNE IV

CLAIRE, LE DUC.

CLAIRE.

Papa, on va mettre Robert dans le cercueil... (Montrant une feuille de papier mise entre les feuillets de son paroissien.) Il a fait un testament que je voudrais lire devant vous tous, pendant

qu'il est encore présent. Et puis, je vous raconterai sa fin. Non pas son agonie dont vous savez déjà les détails, mais je dirai quels ont été les derniers actes de sa volonté et de son cœur. L'une et l'autre grands jusqu'au bout.

LE DUC.

Tu représentes ton frère. Ordonne en son nom.

CLAIRE.

Merci... Je fais appeler Hélène...

Elle va dire quelques mots au domestique qui sort. Au même instant la duchesse se lève, puis le visage trempé de larmes, rejoint son mari en même temps que Claire.

## SCÈNE V

CLAIRE, LE DUC, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, jetant sur le corps un regard désolé.

Il n'est pas du tout changé... L'air de dormir!...

CLAIRE.

C'est aussi qu'il dort!... Il a fermé les yeux doucement, sans une révolte, après avoir songé jusqu'au dernier instant, non pas peut-être au bonheur, mais à l'honneur des siens...

LA DUCHESSE.

Hélène était présente?

CLAIRE.

Je l'ai fait appeler pour les derniers instants.

LA DUCHESSE.

Robert l'a reconnue?

## ACTE QUATRIÈME.

25

CLAIRE.

C'est lui qui la demandait.

LA DUCHESSE.

Alors, pendant ces huit jours de maladie elle ne l'approchait pas?

CLAIRE.

Souvent, au contraire... Nous n'avions aucun parti pris de l'éloigner... Robert n'a jamais cessé ni pendant, ni après le voyage, de la traiter avec les mêmes égards qu'autrefois... On ne saisissait en lui qu'un seul changement : il ne voulait plus vivre...

LA DUCHESSE, avec un sanglot.

Il est exaucé!...

CLAIRE.

Courage, maman!... Il vous en faudra encore aujourd'hui et beaucoup... J'ai fait appeler Hélène, et devant elle, dans un instant, vous saurez les résolutions de mon frère...

*Un assez long silence.*

LA DUCHESSE.

Je retourne près de lui... C'est là qu'Hélène me trouvera... En présence de celui qui a tant su se dominer, j'aurai la force de tendre la main... je l'espère...

*La duchesse va s'agenouiller auprès du corps.*

## SCÈNE VI

LE DUC, CLAIRE.

LE DUC.

Ta mère se surmonte d'une façon inouïe; mais combien de temps cela pourra-t-il durer?

CLAIRE.

Que cela dure le temps des funérailles et nous serons sauvés.

LE DUC.

Quelle illusion, ma pauvre Claire!... Vivre tous ensemble et affecter une union parfaite avec cet horrible secret dans le cœur, cela te semble facile? Nous le ferons aujourd'hui et demain, dans une crise d'exaltation, sous le regard de tous... Mais après?...

CLAIRE.

Après, le supplice de maman prendra fin... Elle vous est trop attachée, elle sait trop ce que la religion lui commande, pour ne pas revenir à vous.

LE DUC.

Oui, mais face à face avec Héléne...

CLAIRE.

Héléne ne sera pas un obstacle...

LE DUC.

Est-ce qu'elle doit partir?... Sans emmener l'enfant, alors!... Je suis certain que Robert ne le livre pas à des mains débiles. D'un autre côté, si Héléne s'en va seule, que pensera le monde?

CLAIRE.

Soyez sans crainte, ma belle-sœur ne s'éloignera pas seule... Le martyre que vous redoutiez pour maman, une autre personne l'accepte.

LE DUC.

Toi, Claire?...

CLAIRE, prête à pleurer.

Par pitié, ne questionnez pas... L'avenir qui m'attend est atroce. Robert va vous apprendre lui-même ce qui est convenu. Lorsqu'il s'expliquera par ma bouche, j'annoncerai sans faiblesse quelle est ma destinée.

## SCÈNE VII

LE DUC, CLAIRE, HÉLÈNE.

Hélène entre et reste debout au milieu de la salle dont Claire et le duc occupent le devant vers la droite.

CLAIRE.

Hélène, ma mère vous attend là...

Elle montre la chapelle. Hélène s'en va jusqu'au près du mort. Là elle attend debout derrière la duchesse qui prie agenouillée. Celle-ci se relève enfin, et les deux femmes se trouvent face à face... La duchesse tend la main, sans quitter des yeux le mort. Puis, la duchesse rejoint Claire et le duc. Claire prépare le papier qu'elle doit lire. Tous se groupent de la façon suivante : le duc accoudé à droite de la table au premier plan. La duchesse est assise à gauche de la scène. Hélène reste debout devant la chapelle. Claire, debout au milieu de la salle, fait la lecture du testament.

## SCÈNE VIII

LE DUC, CLAIRE, HÉLÈNE, LA DUCHESSE.

CLAIRE, un papier à la main.

Voici le testament de Robert. A entendre le commencement, on le croirait choisi dans nos archives parmi ceux que dictaient, il y a six cents ans, les vieux Chantemelle qui signaient d'une croix. (M<sup>lle</sup> H.) « Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, moi, Robert Charles-Henri de

Chantemelle, sur le point de paraître devant Dieu, je demande pardon aux miens de tout le mal que je leur ai fait et je jure qu'il n'y a pas dans mon cœur le moindre ressentiment contre n'importe lequel d'entre eux. Que mon père le sache bien, j'ai compris et partagé son violent chagrin à la pensée de voir disparaître notre race. Il a oublié qu'il était père, pour se rappeler qu'il était duc. Il a eu l'énergie de fouler aux pieds des sentiments sacrés, j'ai celle d'étouffer en moi-même la voix qui crie vengeance et quelle vengeance!... Je remercie Dieu de reprendre ma vie dès qu'elle devient impossible. C'est, j'espère, un gage de pardon pour tous.

» Moi mort, je veux que l'on prenne les dispositions suivantes :

» Je supplie respectueusement mon père et ma mère de persévérer dans l'existence si chrétiennement soumise qu'ils ont acceptée en restant ensemble, tandis que je m'éloignais. En cela je dois à ma mère une admirable leçon qui m'a soutenu jusqu'au bout et m'aide à bien mourir.

» Claire n'a pas de torts à se reprocher envers moi. C'est en voyant que je ne puis plus vivre, qu'elle a seulement compris jusqu'où va sa responsabilité. Et combien elle est prête à expier le crime touchant d'avoir été trop jalouse de nos gloires!

» Mais il y aurait une sorte d'indélicatesse à dire moi-même ce qu'elle promet. Je lui laisse le soin d'expliquer dans quelle mesure et comment elle entend se dévouer. C'est Claire qui me représentera au milieu de vous. Je place Hélène et l'enfant sous sa sauvegarde. Tout ce qu'elle commandera, c'est moi qui l'ordonne.

» Je demande à mes parents de donner à Hélène le château des Écluses, en Normandie. Elle m'a promis de s'y retirer et d'y mener une vie entièrement consacrée à son fils. Qu'elle soit considérée comme parjure si jamais elle se

détourne le moins du monde de ce but unique. Le serment qu'elle m'a fait, j'avais le droit de l'exiger en retour du pardon que je lui accorde. (Hélène tombe à genoux prosterné sur le sol.)

» Dès que le petit Henri atteindra l'âge de quinze ans, j'autorise Hélène à le conduire habiter Paris pour y chercher les ressources d'éducation qu'on ne trouve que là. Il faut que le futur duc de Chantemelle soit élevé dans la conviction que son rang ne le dispense pas d'avoir une valeur personnelle. Qu'on ne néglige rien pour en faire un homme moderne au sens profond du mot. Qu'il aime son temps et en comprenne la grandeur. Nous nous perdons à éterniser des haines, très légitimes lorsque le sang versé bientôt plus qu'une tendance avilissante à l'égoïsme et à l'oisiveté. La Révolution a guillotiné nos grands-parents d'abord si enthousiastes d'elle, n'en tirons pas un prétexte pour être hostiles à toute amélioration social. Restons au contraire dans la tradition en payant de nos vies de généreuses erreurs; affirmant en cela le devoir d'une noblesse d'être une école de désintéressement, montrant le chemin à son siècle, audacieuse d'esprit et dupe de cœur! Lorsque les malheureux et les humbles réclament une plus large part au soleil, sachons marcher à leur tête avec le scepticisme de nous dire que nos propres troupes nous tireront dans le dos. Pour nous c'est un moyen de bien finir. Il me semble que la noblesse a fait son temps. On l'a trop recrutée par l'or, trop peu par le talent. Elle a toujours été fermée aux hommes éminents que lui envoyait le peuple, à son tour, le peuple lui est fermé. Avant qu'elle disparaisse, il faut que, par un pieux mensonge, ses derniers représentants laissent la même impression de grandeur que les gigantesques fossiles qui font rêver aux âges disparus.

» Plus tard, quand l'héritier du nom sera un homme, j'exige que Claire lui conte comment je suis mort, com-

ment ses grands-parents, sa tante, sa mère se sont immolés, pour que lui, petit être chétif, garde un nom respecté. Il comprendra que ce nom, transmis par une monstruosité, doit être porté avec une dignité surhumaine. Que Claire lui répète la parole qu'elle me disait hier : — Nos existences à tous finissent avec la tienne. Mais qu'importe ? On a fauché toute la prairie pour sauver une petite fleur ! »

LA DUCHESSE, sanglotant.

Robert ! Ah ! c'est tout lui !... Quelle âme s'est envolée !

LE DUC.

L'âme de toute une race !

CLAIRE.

Le testament n'est pas complet, il y manque ce qui me concerne. J'ai promis à Robert de ne jamais me marier et de rester toute ma vie avec Hélène et l'enfant.

LA DUCHESSE.

Ah non, ma fille, pas cela, c'est trop !... M'abandonner, toi, mon amie, ma seule, ma grande amie !...

CLAIRE, très calme.

J'ai juré !... (se tournant vers le corps.) Robert, je renouvelle devant toi l'engagement sacré de suivre partout ta femme et ton fils, et de les aider à traverser fièrement la vie. C'est une dette d'honneur contractée envers toi le jour où j'ai laissé admettre Hélène dans la famille. Elle et moi nous travaillerons à faire de l'enfant un honnête homme d'abord, et quelque chose de mieux, un homme capable de mourir pour des idées, comme tu disais, comme tu faisais...

ACTE QUATRIÈME.

91

LA DUCHESSE.

Claire, devant lui, je te dis adieu!... Plus tard, je n'aurais pas la force!

Claire se jette dans les bras de sa mère et l'entraîne auprès du corps.

LE DUC les suit, il fait une dernière prière devant son fils, puis, après un grand signe de croix, il marche droit à Hélène et les yeux dans ses yeux dit d'une voix profonde.

Adieu, ma fille!

Il s'en va rapidement.

APR 5 - 1916

FIN

